

*Les Étapes*  
*d'un Sacrifice*

ou quelques pages de la vie héroïque de  
la Vénérable Marguerite BOURGEOYS  
fondatrice de la Congrégation de N.-D.  
de Montréal (1620-1700)



PARIS  
J. DE GIGORD, Éditeur  
RUE CASSETTE, 15  
—  
1927

*Les Etapes d'un Sacrifice*

*Copyright 1927 by Congrégation de Notre-Dame de Montreal.*



*D'après un tableau de Lucio Bellori, Rome.*

*Hétyz, Bayard et Co.*

*"Va au Canada, je ne t'abandonnerai pas."*



*Les Étapes*  
*d'un Sacrifice*

ou quelques pages de la vie héroïque de  
la Vénérable Marguerite BOURGEOYS  
fondatrice de la Congrégation de N.-D.  
de Montréal (1620-1700)



PARIS  
J. DE GIGORD, Éditeur  
RUE CASSETTE, 15  
—  
1927

IMPRIMATUR

† GEORGES, arch. de Tarona,  
coad. de Montréal.  
le 10 février 1927.

L'auteur déclare se soumettre aux décrets du Pape Urbain VIII et ne pré-  
venir en rien les décisions du Saint-Siège, en esquisant la vie et les vertus  
de la Vénérable Marguerite Bourgeoys.

A  
LA VIERGE ADMIRABLE

MÈRE

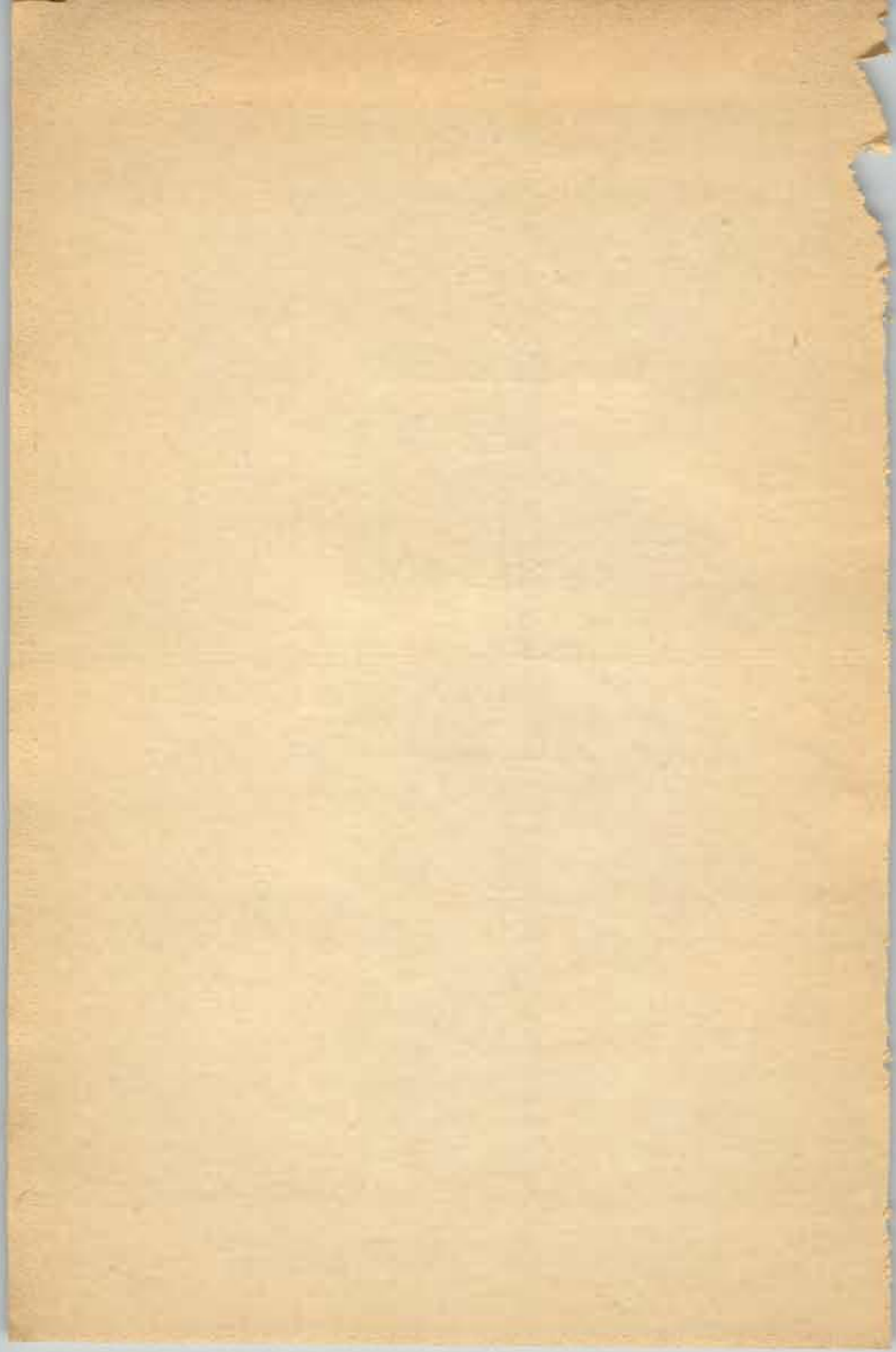
DU

CHRIST-ROI

HUMBLE HOMMAGE

DE

FILIAL AMOUR



## PRÉFACE

---

Il n'y a pas d'œuvre plus utile que de présenter à la jeunesse canadienne les plus saintes figures de notre histoire nationale. Plus elle les connaît, en effet, plus elle les admire, plus elle les aime et plus elle supplie le Ciel qu'il lui plaise de glorifier leur tombeau sur la terre.

C'est afin de hâter pour elle-même la réalisation de ces douces espérances que la Congrégation de Notre-Dame a distribué dans ses écoles le portrait physique et moral de la Vénérable Fondatrice. L'héliogravure a mis sous les yeux des élèves les traits angéliques de Marguerite Bourgeoys. Le livre et la brochure ont gravé dans les cœurs le souvenir de ses vertus héroïques, et si grande est la confiance qui monte vers elle, aujourd'hui, que dans son seul Institut 49.000 enfants la bénissent chaque jour comme une mère et voudraient avoir la liberté de l'invoquer, en public, comme une sainte.

Il ne resterait qu'à entraîner à l'imitation du



modèle ces générations successives de saintes en fleur, à vaincre chez les pusillanimes les peurs du sacrifice et à démontrer aux « Choiesies » de Jésus et de sa Mère que « le sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous » (Montalembert).

Or, c'est tout le but de l'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter au lecteur. Il n'est point signé, mais un grand sentiment de piété fraternelle envers la Vénérable Marguerite Bourgeoys laisse deviner qu'il a été écrit par une de ses filles et dans une demeure tout imprégnée de sa chère présence.

Il est intitulé : « Les étapes d'un sacrifice ». Aucun titre ne convenait mieux à l'histoire intime de la vierge immolée de Troyes et de Ville-Marie.

L'auteur la suit pas à pas dans ses immolations, depuis le bienheureux jour d'octobre 1640 où, charmée par la vision de Notre-Dame, elle reçoit le message divin, jusqu'au jour triomphal de l'holocauste, le 12 janvier 1700. Il nous la montre, dès sa vingtième année, tourmentée, dévorée du désir de se sacrifier, sans pourtant connaître le lieu de son sacrifice. Les austérités, le cloître, l'office divin, la louange de Dieu perpétuelle attirent son âme ; mais les Carmélites et les Clarisses la repoussent. Et Marguerite vivra ainsi pendant treize ans, dans



le supplice de l'incertitude sur le rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'Église. Ce ne sera qu'au printemps de 1653, dans sa trente-troisième année, « l'âge même qu'avait l'Agneau de Dieu quand il consumma son sacrifice », que Notre-Dame lui découvrira enfin sa mission providentielle en ce monde : « Va ! lui dira-t-elle, va en Canada, je ne t'abandonnerai point ».

Dès ce jour, on peut dire que la préparation au sacrifice est terminée. Cependant, que d'épreuves encore et de tribulations Dieu lui réserve pour la consommer comme holocauste dans les pures flammes de son amour !

Victime des contradictions humaines et des persécutions domestiques. Victime des événements et des choses. Victime des périlleux voyages et des dures privations. Victime de sa pauvreté, de sa pénitence et de son effrayante mortification. Victime des résistances injustes et des oppositions calculées de ceux-là même que la Providence a mis sur son chemin pour la soutenir et l'encourager. Victime surtout pendant un quart de siècle de la nuit noire et des doutes atroces sur sa propre justification. Vraiment, toute la vie de Marguerite Bourgeoys n'a été, comme celle de son céleste Époux, qu'une croix et un martyre.

C'est ce drame incomparable d'une âme aux

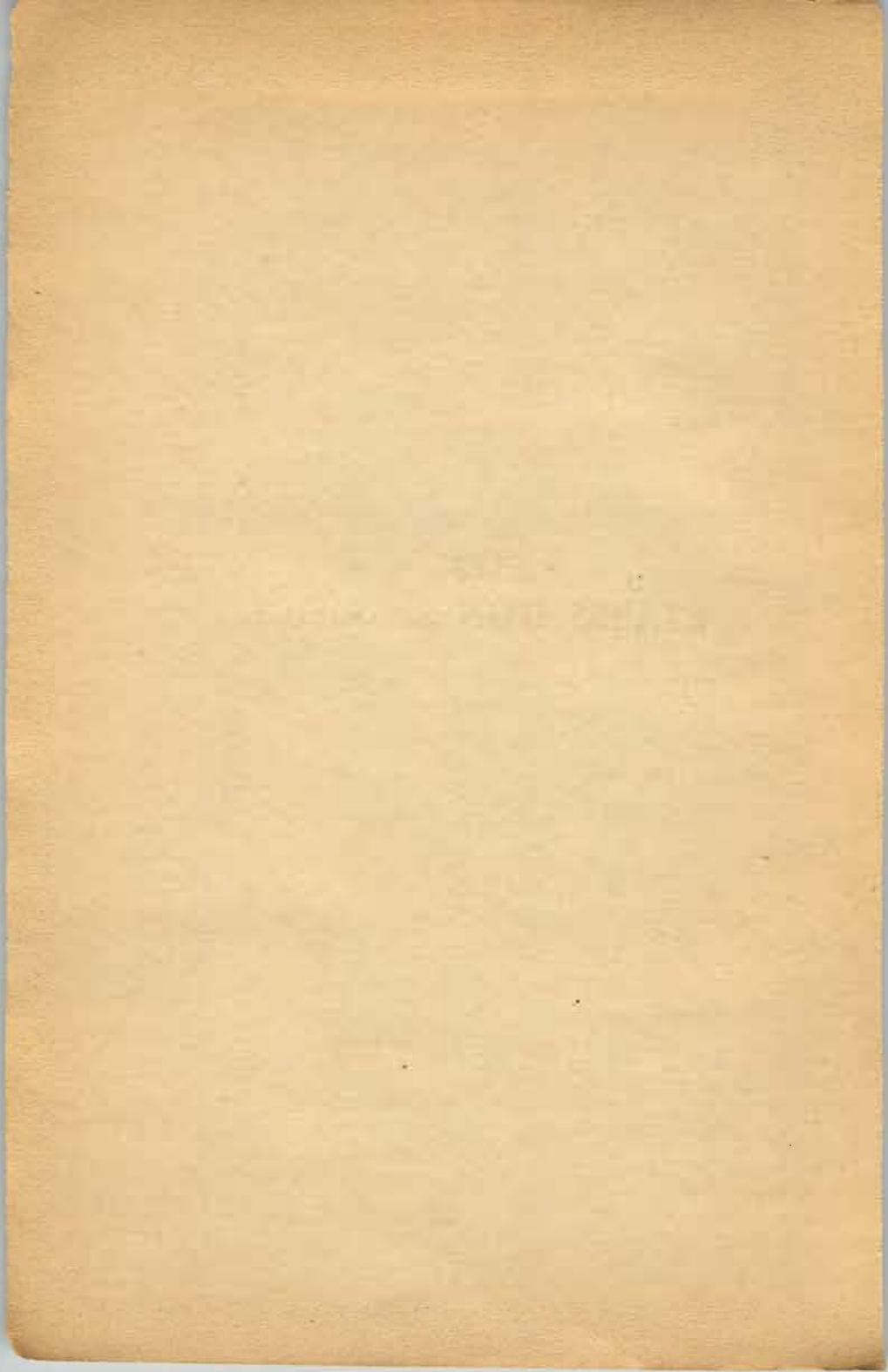
prises avec le ciel, la terre et les enfers que nous relate ce très beau livre dédié à sa mémoire. Que le lecteur, toutefois ne se récrie pas devant l'austérité du sujet. Chacun de ses douze chapitres n'est que l'explication d'un délicieux poème allégorique, tiré de nos Saints Livres, et qui rappelle le sacrifice sanglant des Rois Pasteurs.

Je suis assuré que ce travail fera les délices des lettrés, des personnes pieuses du monde et des jeunes filles sur lesquelles l'Amant invisible des âmes a abaissé le regard de ses prédilections. En même temps, il fera aimer de plus en plus notre Marguerite du Canada, par là même, il la fera prier et hâter ainsi l'heure si vivement attendue de sa béatification.

R. LABELLE, p. s. s.

Supérieur provincial du Séminaire Saint-Sulpice,  
Supérieur ecclésiastique de la Congrégation  
de Notre-Dame de Montréal, 23 janvier, 1827.

LES  
ÉTAPES D'UN SACRIFICE





## LE CHOIX DE LA VICTIME

C'est l'automne...  
La plaine... les monts... le soleil... tout s'enveloppe  
dans la brume violette d'un soir d'octobre.  
Un troupeau descend de la colline...  
Comme un ruban qui se déroule...  
Il blanchit le sentier...



et disparaît lentement dans le trou d'ombre  
que fait la porte ouverte d'une bergerie.  
Le pasteur regarde ses brebis...  
une tendresse dans les yeux.  
Il compte?... il cherche?... non... il choisit.  
Une d'elles doit être immolée...



Laquelle?

La plus chère... la plus candide... la plus belle..

Il la désigne d'un geste doux.

La bergère blanche... qui les caresse au passage..

tend alors les bras...

se penche attirante...

et sourit.

L'agnelle subjuguée s'arrête...

Un rayon de lumière la pénètre...

Elle a compris... Sans hésiter elle s'élance

dans les bras tendres qui se referment

Le pasteur s'approche ensuite...

Avec amour... sur le front pur qui s'offre...

Sa main tranquille trace

*Une croix.*

L'agnelle est marquée pour le sacrifice.





## CHAPITRE PREMIER

### FIDÉLITÉ DE MARGUERITE BOURGEOYS A LA GRACE DE SA VOCATION

**PROPRIÉTÉ DE LA  
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE  
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE**

Le dernier soupir du Sauveur sur la croix n'a pas été la finale de son immolation. Un amour éternel demandait un sacrifice sans fin, une hostie perpétuelle. Depuis l'heure tragique du « Consummatum est » le Christ se choisit donc des victimes le long des siècles, des « humanités de surcroît », des martyrs qui « complètent en leur être ce qui manque à sa Passion ».

Or « le Christ aime les Francs » et c'est souvent sur eux qu'il abaisse le regard de ses prédilections : des flots de sang français ont rougi l'autel des holocaustes depuis les jours de sainte Radegonde.

La Vierge aussi, par qui le Verbe envoie ses messages à l'humanité, la Vierge Marie a pour la France une tendresse admirable. Elle veille sur ses destins, elle a maintes fois foulé la cime de ses monts, elle a même choisi pour confidentes ses petits pâtres et ses naïves bergères.

C'est la protection de cette divine médiatrice qui plane encore sur la future héroïne de la Nouvelle-France, sur l'humble jeune fille que Dieu réclame comme victime à la bonne ville de Troyes en Champagne : Marguerite Bourgeoys.

Cette enfant de bénédiction naissait le vendredi saint (17 avril 1620) dans un bien modeste foyer. Mais ce foyer, c'était un sanctuaire d'où montait sans cesse vers le Seigneur l'encens pur des austères vertus chrétiennes.

Abraham Bourgeoys et Guilmette Garnier ne pouvant léguer à leurs cinq enfants des titres, des terres et de l'or, leur laissèrent du moins une honnête aisance et une éducation solide après leur avoir façonné une âme profondément religieuse.

Quant à Marguerite, la troisième enfant, le ciel l'avait royalement dotée en déposant dans son cœur un précieux germe de sainteté que Marie elle-même cultivait. Déjà la divine mère allumait chez la petite fille l'ardente flamme du zèle, elle lui révélait à la fois les secrets de l'apostolat et ceux de la vie claustrale.

A dix ans, Marguerite se fait maîtresse à son tour et enseigne aux enfants de son âge l'art de vivre seule avec Dieu et pour Dieu seul.

Puis vient l'épreuve. Elle n'a que douze ans et non seulement elle n'a plus de mère, mais elle doit jouer

le rôle de mère auprès des plus jeunes de la famille.

L'adolescente se donne avec amour à cette tâche nouvelle. Sa sagesse prématurée lui vaut toute la confiance du pauvre père désemparé par la mort de sa compagne. Marguerite fait l'éducation de son frère et de sa sœur, Marguerite est la joie de la famille, la consolation de son chef, en un mot la reine du foyer.

C'est l'occasion d'exercer son dévouement actif et intelligent, mais c'est aussi l'écueil de sa vie intérieure.

Absorbée par les préoccupations du ménage, forcée de multiplier ses sorties, de prendre contact avec l'extérieur, un instant Marguerite subira la fascination de la bagatelle. Elle aimera cette vie libre et pleine de mouvement, les parures, les mille riens qui rehaussent la beauté et donnent du relief aux charmes de la jeunesse.

Son habitude d'obliger tout le monde faiblira en un désir de plaire, plus ou moins conscient, en une recherche un peu calculée de l'estime et de l'attention des créatures. Elle en pleurera toute sa vie.

La piété de Marguerite ne s'éteint pas certes, mais sa ferveur a perdu de son intensité, ses intentions sont peut-être moins pures, sa soif de perfection moins ardente. Par bonheur la vigilante Bergère est là. Elle ne permettra point que la choisie de Jésus s'égare, qu'elle fasse un faux pas, qu'elle perde de vue son céleste idéal.

C'est l'heure de lui dévoiler le secret du Roi... et cette heure doit être exquise. Le Créateur ne fait-il pas volontiers merveilleux le théâtre de ses divines faveurs ?

Toutes les saisons sont belles en la belle France.



mais rien n'égalait la gloire de l'automne champenois, alors que les vignes se vêtent de magnificences : — débris d'arc-en-ciel, lambeaux de soleil ou de crépuscules roux — et que les collines deviennent pour les yeux une grande fête de splendeurs.

On comprend là, mieux qu'ailleurs, que le mois d'octobre ait été consacré à la Vierge belle entre toutes, à la Mère de la grâce, à la perle de la création, la reine du ciel.

Et cette reine tant aimée, on la faisait royalement à Troyes. Des foules, pieusement enthousiastes, se pressaient sur les pas des moines vêtus de blanc et portaient en triomphe la statue de Marie.

En cette année 1640, l'enclos du monastère dominicain est trop étroit pour contenir le flot grossissant des fidèles. Bientôt la longue théorie se déroule dans les rues de la ville.

On va lentement, chantant des hymnes, des cantiques ou priant à haute voix. Et toute cette harmonie de louange monte avec la brise qui porte la prière soyeuse des bannières frangées d'or et des longues orillammes de moine.

La procession passe devant l'église abbatiale. De sa niche de pierre Notre-Dame voit défilier à ses pieds : les vieillards courbés fixant la terre où tremblent leurs pas, et les enfants rieurs suivant dans l'azur le vol de leurs rêves ; les lévites en dalmatiques étincelantes et les moines sévères drapés dans leurs manteaux noirs ou vêtus de bure grise ou brune ; enfin, sous leurs voiles légers, les jeunes filles portant des cierges dont la flamme palpite dans le vent.

Soudain, devant l'antique portail, une d'elles s'arrête,

éblouie, charmée par une vision céleste. Le marbre, terni par les ans, a disparu, la Vierge elle-même est là et elle sourit. Son regard, plus pénétrant qu'une flèche, traverse l'âme de la voyante, la subjugue. Puis un flot de céleste lumière l'inonde. Et parce que son cœur est pur, son esprit droit, parce que son âme est attentive et ouverte du côté du ciel, en un instant elle a compris des secrets d'éternité.

Cette privilégiée, c'est Marguerite Bourgeoys qui reçoit par l'entremise de Marie le message de Jésus.

Hélas ! elle s'incline souvent la céleste messagère, elle murmure persuasive et douce : « Mon enfant, prête l'oreille... oublie ton peuple... la maison de ton père... donne tout... fais-toi pauvre et suis le Christ ». Mais les yeux éblouis par les factices lumières d'ici-bas, que de mortels distraits ne l'aperçoivent pas ! leurs oreilles, charmées par les molles berceuses du plaisir, n'entendent point l'appel d'en haut. Les âmes ne sont plus attentives et la voix de l'Esprit n'est qu'un souffle. Peut-on se demander pourquoi les saints se font rares ?

A cette heure décisive de sa vie, si Marguerite Bourgeoys n'avait pas possédé son âme, si la prière n'avait pas été pour elle l'atmosphère de ses jours plutôt qu'un de ses devoirs, si enfin, elle n'avait pas été toute livrée à l'emprise de la grâce, le message qui a donné une apôtre au Canada serait resté sans réponse.

Certes, ce message est enveloppé de mystère, mais Marguerite a senti sur elle le sceau divin. Elle a conscience que le Seigneur l'a désignée, qu'il a fait sur son front la croix qui marque les victimes pour le sacrifice.

Elle ne peut plus être la même. Le sourire de l'Immaculée, son regard de tendresse, le dard rayonnant



qui lui reste au cœur ont transformé cette vierge de vingt ans en une hostie de choix.

Chancelante sous le poids de sa joie, Marguerite se relève, elle reprend sa place, elle marche, mais perdue dans un ravissement. Et qui donc pourrait décrire l'ivresse qui suit une grâce aussi insigne ?

La procession est finie. L'écho des derniers chants expire sous les voûtes, les dernières volutes de fumée odorante montant des encensoirs, s'effilent et s'enroulent autour des colonnes dans le temple désert. Le soir abaisse lentement sa pourpre étincelante, êtres et choses se fondent dans la grande adoration du silence.

Marguerite est encore là, insoucieuse du corps ployé dans un prosternement, sous l'âme alourdie d'infini. Elle ne sait pas s'arracher à l'étreinte de cette douceur nouvelle, elle est prise toute, par le charme des mots qui chantent en elle. Les invites amoureuses du Pasteur bien-aimé la ravissent. En même temps, des flots de paix l'inondent et elle murmure avec l'épouse des Cantiques : « Dis-moi, ô Toi que mon cœur aime, où tu mènes paître tes brebis, où tu les fais reposer à midi, pour que je ne sois pas comme une égarée autour des troupeaux de tes compagnons. » Elle n'entend pour toute réponse que le « veni » mystérieux du Maître et c'est de toute sa joie qu'elle reprend : « Me voici ».

Marguerite retourne vers les siens. Si elle n'ose encore décrire la merveille qui vient de s'opérer en sa faveur, il lui est impossible pourtant de voiler tout à fait le reflet du sourire de Marie, resté dans ses yeux profonds. Pas plus que le prisme caressé de soleil, elle ne peut cacher la trace du regard céleste. Un rayon-



nement de pureté, d'angélique modestie, de suave humilité émane de tout son être que la lumière d'en haut a pénétré. Elle dira elle-même plus tard : « Je retournai à la maison si touchée et si changée que cela paraissait à tous ».

Comme il lui tarde alors de retrouver la solitude de sa chambre de jeune fille. Comme elle sent le besoin de se dérober à tous les yeux pour mieux posséder son âme et savourer à loisir son mystérieux bonheur.

Au milieu de la foule, parmi les siens, elle n'a pas osé jouir pleinement, elle a contenu à grands efforts le flot d'allégresse qui voulait déborder ; mais elle n'en peut plus. Elle ferme donc sa porte et enfin se cède toute au Ravisseur adorable qui la transporte aux cimes de l'extase, puis l'apaise dans une douceur inconnue jusqu'alors.

Des horizons nouveaux s'ouvrent devant Marguerite. Les plaisirs qui l'enivraient hier ne sont qu'amertume en regard des délices qu'elle vient de goûter. Elle a compris combien le Seigneur est doux et elle chante avec le Psalmiste : « La lumière de votre visage a brillé sur moi comme un signe de votre faveur. Vous avez mis la joie dans mon cœur... »

Et cette joie n'est pas stérile ; elle engendre les décisions généreuses, les résolutions héroïques. La grâce a simplement touché la vierge du Christ. Un sourire... un regard... une « touche » de lumière... c'est tout. L'âme, comme une harpe éolienne effleurée par la brise, répond sans retard... sans hésitation : « Parlez, Seigneur, j'écoute, je suis à Vous. »

Certes, elle n'ignore pas ce qui l'attend, elle mesure d'un coup d'œil les immolations que le Maître peut

exiger. Le changement qui s'est opéré en elle va lui coûter des déchirements intimes, des luttes crucifiantes, la lumière qui l'arrête sur le chemin des bonheurs terrestres va la conduire au sacrifice, au martyr sans doute.

Prompt comme l'éclair a été le rayon de la grâce d'en haut, prompt est la correspondance. La décision de Marguerite, aussi nette qu'énergique, est prise « *dès ce moment* » : elle sera toute à Dieu et jusqu'à la mort. Chez une âme moins fortement trempée la spontanéité même d'une aussi grave détermination aurait pu faire douter de sa valeur. La vocation étudiée pendant de longues années, scrupuleusement pesée et rigoureusement analysée n'est-elle pas plus solide ? Le fruit mûri lentement, librement n'est-il pas plus sain, plus savoureux ? Oui.

Mais Marguerite transformée est bien ce fruit précieux, sans taches, caressé en sa fleur par les chauds rayons de la grâce, surveillé avec un soin jaloux par Marie. Exposé au vent de l'épreuve, il a pu connaître la poussière et les ciels nuageux sans perdre de sa beauté et de sa saveur. Il était mûr. Voilà pourquoi il suffit d'une goutte de rosée, d'un dernier jet de soleil, pour le détacher de sa branche et le faire tomber dans la main ouverte du Créateur.

Le cœur de Marguerite a trouvé son centre, il s'y repose délicieusement. Les énergies de sa jeunesse, cascade bondissante dont les eaux frémissaient anxieuses, ont senti l'attraction de l'infini et, soudain pacifiées, elles prennent doucement leur cours vers Dieu. Elles se perdent dans cette immensité pour opérer des œuvres magnifiques. Son âme entend



l'Époux divin qui murmure : « Voici que l'hiver est fini... le temps des chants est arrivé... les fleurs ont paru... »

Hélas! sous les fleurs, le serpent se glisse. C'est l'heure du tentateur.

Devant les yeux de la vierge, encore humides de saintes larmes, l'inférial séducteur va dérouler des visions nouvelles et troublantes.

Marguerite n'a que vingt ans, elle est belle, elle est libre, elle possède toutes les qualités qui font la femme idéale.

Il faut qu'elle sache qu'il y a des satisfactions enivrantes dans le calice de la vie... qu'un sceptre très doux s'offre à sa main, qu'un royaume l'attend dont elle peut être la souveraine si elle le veut.

La voix du menteur se fait tour à tour persuasive et impérieuse : « Un cœur de vingt ans n'a pas le droit de se fermer à l'amour. Marguerite s'est dévouée depuis l'adolescence, elle s'est donnée sans jamais compter, elle a travaillé, elle a souffert pour les autres, maintenant c'est justice qu'elle ait son tour. Dieu n'est pas un tyran... elle a droit à sa part de bonheur humain... et c'est pour elle le temps d'y songer. »

Dans un halo de lumière douce, un foyer idéal apparaît : ébauche de paradis où le cœur avide d'aimer se sent payé de retour. Des regards pleins de tendresse se posent sur elle... des mains se tendent, chargées de biens au-devant de ses désirs... des tâches glorieuses s'offrent à son besoin d'être héroïque... elle est l'âme, la vie d'une famille heureuse.

Son cœur de femme s'émeut un instant... il se serre... il bat plus vite. Mais le sourire de la Vierge rayonne

au-dessus du tableau enchanté et Marguerite se détourne vivement,

Cela — oui tout cela et plus encore s'il veut — elle le sacrifie au Seigneur, au Fiancé sans rival qui vient de fixer sur elle son choix.

L'ennemi est en déroute? Non pas. Il n'a pu ébranler cette âme virile par l'appât vulgaire des bonheurs humains, il essaiera de la faire faiblir en lui montrant le chemin où elle veut s'engager à la suite de Jésus. Brusquement la scène change. . Marguerite est seule, délaissée des siens... objet de ridicule et de moqueries pour le monde. La voix perfide siffle à son oreille : « C'est toujours ainsi que Dieu traite ceux qui se livrent entre ses mains... la pauvreté... le dénûment... les pénitences multipliées... les souffrances physiques... — plus on lui donne, plus il demande, — puis les peines intérieures... les tentations accablantes... les doutes qui tuent... les ténèbres... les délaissements. Quand on s'abandonne à Lui, il comble d'abord de douceurs, il élève jusqu'au troisième ciel, ensuite il laisse lourdement retomber de ces hauteurs... l'âme doit alors compter sur ses propres forces. Tous ceux qui ont voulu être des saints sont devenus des tourmentés. Il l'a dit lui-même, le Christ : « venir après moi c'est se renoncer, s'oublier, prendre sa croix et mettre ses pieds dans la trace de mes pieds. »

Or, c'est présomption pour une créature ordinaire de tenter cela. Suivre *un Dieu*... vouloir boire le calice qui a fait trembler *un Dieu* à Gethsémani... Quelle audace! quel orgueil! Quoi! une faible femme, une jeune fille de vingt ans va se croire assez forte pour porter une croix sous laquelle le Fils de Dieu est



tombé trois fois? C'est de la folie au moins. »

Marguerite s'élancera avec son ardeur toute neuve. Mais comme il rira, lui Satan, de la voir trébucher aux premiers pas et revenir confuse et désillusionnée, aux douces habitudes de sa bonne vie d'hier. « Bah! jamais elle ne pourra tenir... Comment! faire à Dieu le serment de le suivre, même au Calvaire? Ne sait-elle pas bien qu'elle est trop peu vertueuse pour garder un pareil engagement? Et alors, quels châtiments ne va-t-elle pas attirer sur sa tête! Nul n'est obligé de faire des vœux au Seigneur... mais malheur à qui les prononce pour les violer ensuite. »

Cette fois Marguerite se trouve en proie à une angoisse indescriptible. Elle connaît sa faiblesse. Hélas! elle n'est que trop portée à s'exagérer ses fautes. Est-ce bien elle vraiment qui veut s'engager ainsi dans la voie royale de la croix? Mais la Vierge n'a pas quitté la choisie de son Fils. De nouveau, les yeux mouillés de pleurs rencontrent le regard maternel et la lumière se fait. Marguerite Bourgeoys comprend que si Dieu demande beaucoup d'elle « Marie elle-même sera désormais sa force et son appui ».

Le même regard qui rassure la jeune fille fait fuir le serpent et dissipe le nuage trompeur. Le ciel se rassérène.

Satan reviendra, mais toujours pour rencontrer la même courageuse résistance. Il se devait à lui-même de renouveler ses assauts, de tendre d'autres pièges plus dangereux, plus ingénieux que les premiers. D'ailleurs il était sûr que bientôt la radieuse vision du sept octobre s'estomperait dans l'oubli.

En attendant, les liens qui retiennent Marguerite au

foyer se fortifient. Elle devient de plus en plus nécessaire, indispensable aux siens. L'ange des ténèbres, qui connaît si bien les faibles humains tentera de l'absorber dans ses tâches de dévouement, de l'arracher ainsi à l'emprise divine. Il a compris, lui, la portée de cette grâce extraordinaire, il devine bien que le ciel a réservé une mission sublime à cette jeune femme, il pressent qu'elle est destinée à lui ravir des légions d'âmes et que son influence pour le bien ira se prolongeant durant des siècles et des siècles.

L'enjeu est trop important pour que le diable n'entreprenne point de gagner la partie, pour qu'il ne tente pas d'empêcher la brebis choisie de suivre l'appel du Pasteur. Elle ne nous a pas révélé les tactiques infernales, mais le génie du mal n'est guère inventif, les mêmes plans lui servent toujours : l'âme d'un mortel est si pareille à l'âme d'un autre mortel.

C'est en vain pourtant qu'il dresse ses batteries, en vain qu'il en va chercher sept autres plus méchants que lui, en vain qu'il assiège, en vain qu'il attaque. L'humble brebis est entre les bras de Marie, la Vierge terrible comme une armée rangée en bataille. La tour de David l'abrite et Satan, malgré sa rage, doit s'avouer impuissant devant la fidélité courageuse de Marguerite Bourgeoys.

Elle n'est pas moins attentive et moins dévouée pour sa famille, elle vaque avec le même entrain aux occupations multiples de sa maison, tout en continuant au dedans la conversation avec Dieu.

Elle ne détache pas sa pensée de Lui et sonde maintenant l'abîme d'amour qu'elle a entrevu, où elle s'est jetée aveuglément, d'où elle ne veut plus jamais sortir.

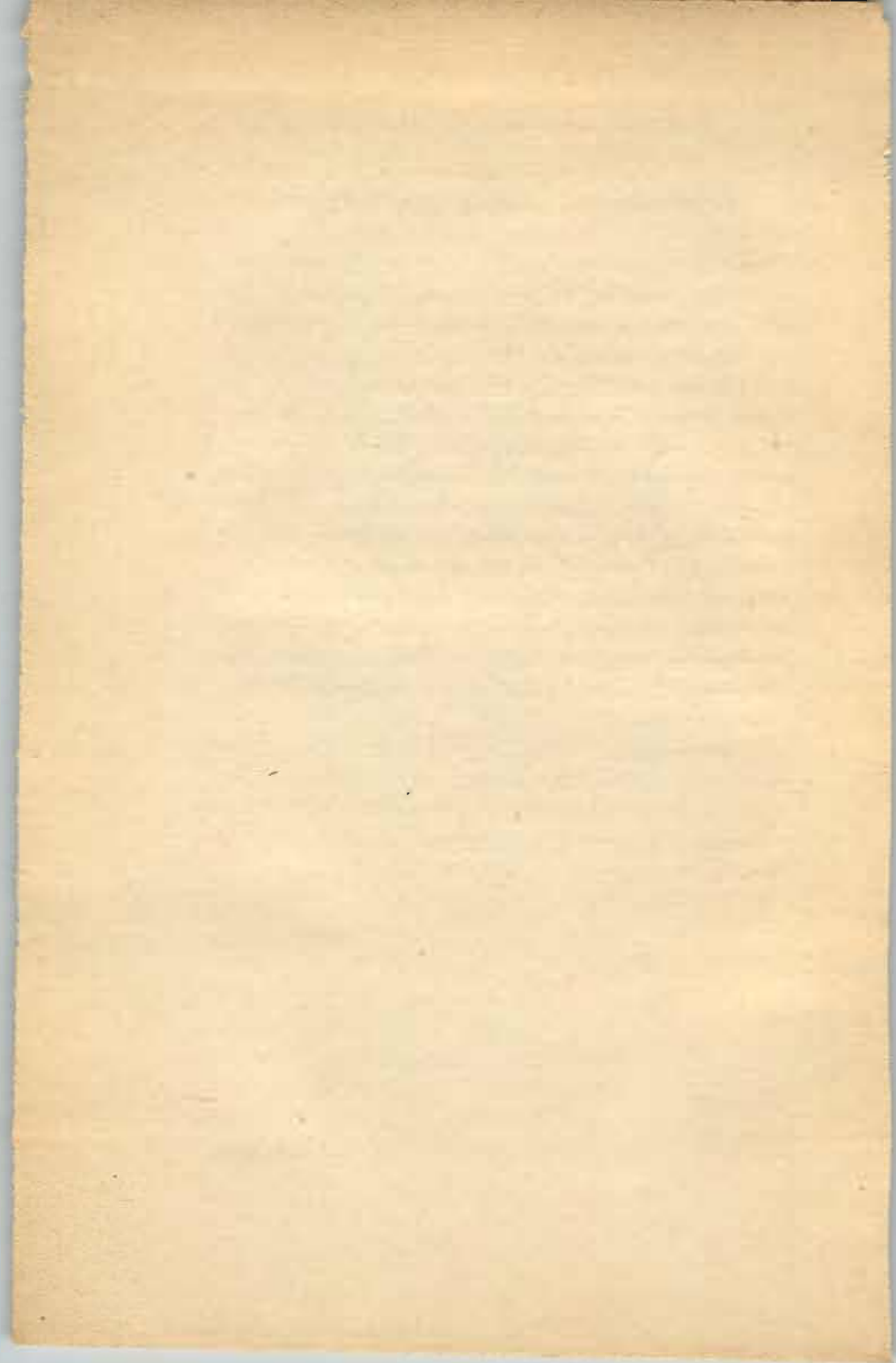


L'Amour l'a appelée par son nom, elle a répondu. Elle se demande maintenant ce qu'il est, ce qu'il exige.

C'est de Marie qu'elle attend toujours la lumière et cette lumière ne lui fait pas défaut. Elle entre en son âme sans de nouveau éblouir ses yeux et parle sans aucun bruit de paroles.

« Écoute, ma fille, l'Époux à qui tu te donnes est un époux jaloux. Il voudra être seul aimé... être aimé pour lui seul, sans intérêt, sans retour. Tu devras te contenter de ce qui le contente, accepter de n'avoir pas d'autre joie que celle-ci : Savoir que Lui est infiniment heureux. Il faudra que sa gloire devienne l'unique passion de ta vie, que tu lui en rendes autant qu'une créature peut lui en présenter, livrant pour cela chaque atome de ton être à la merci de son bon plaisir. C'est se vouer au sacrifice, à l'immolation, à la mort, aux flammes de l'amour infini, c'est être victime en un mot. Es-tu prête? »

Et comme autrefois la Vierge de Nazareth devant le mystère de gloire et de douleur que lui dévoilait l'archange, Marguerite Bourgeois murmura : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon son divin vouloir. » — Amen.



## LA SÉPARATION



Sur la paille neuve...  
qui garde en son or...  
des reflets de soleil...  
En sa fraîcheur...  
des parfums de printemps...  
La bergerie sommeille...  
Seule l'agnelle, la blanche victime  
[aux yeux pensifs,  
écoute en la nuit...  
Un appel doux comme une prière.  
Elle se lève... regarde dans les coins  
[pleins d'ombre...

Ici c'est la chaleur...

le repos protégé... bienfaisant.

Dehors c'est la noirceur insondable...

la solitude...

l'incertain...

la souffrance peut-être...

Un frisson secoue son être frêle...

Mais la voix chante encore...

Puis une bouffée d'air pur... haleine de

[fleurs endormies...

puis un rayon de lune...

entrent

soudain

par la  
porte basse...

que pousse  
une invincible  
main.





Et c'est fait...  
Sans détourner la tête... L'agnelle passe...  
de la liédeur moite du bercail où elle est née  
dans l'inconnu mystérieux.  
Une étroite sente... dont les cailloux se nacent...  
sous le clair d'étoiles...  
raie la noire étendue d'un trait blanc...  
La bergère l'indique du doigt...  
sopire des mots de bénédiction  
et disparaît.  
L'agnelle est seule.,  
elle n'appartient plus au troupeau...  
Elle est la « mise à part »,  
la *séparée*...

## CHAPITRE II

### SON RENONCEMENT AU MONDE

Oui, Marguerite Bourgeoys est prête. Elle a entendu l'appel de Dieu plus doux qu'un souffle, ses lèvres s'ouvrent déjà pour les mots de l'offrande, quand, saisie d'une crainte respectueuse, elle s'arrête. Pour se donner, il faut se posséder. Or, n'y a-t-il pas maints lambeaux d'elle-même accrochés aux buissons de la route? Le monde ne garde-t-il rien de son esprit et de son cœur?

Certes, elle a cent fois gémi sur les dérèglements du monde, elle a tremblé devant l'éternelle horreur des châtimens qui la menacent. Comme le Sauveur, si elle

trouve le monde digne de malédiction, elle pleure cependant sur lui et voudrait mourir afin qu'il ne périsse point.

Elle comprend qu'elle ne peut être à la fois livrée à lui et livrée pour lui. Il s'agit donc de refaire le chemin parcouru et de se recueillir, de réclamer au monde les pensées qu'elle lui a données, sa jeunesse en fleur, son charme qui rayonne, toute sa vie exubérante et belle. Quand elle lui aura tout repris, quand le monde sera vraiment crucifié pour elle, alors seulement elle pourra être crucifiée pour lui.

Marguerite n'hésite pas. Elle se fait la cible des divines justices et s'abandonne aux exigences de l'Amour. En attendant, elle traite le monde comme un adversaire, elle s'éloigne décidément de lui avec toute la virile énergie de son âme entière et forte. Désormais, elle ne parlera plus comme parle le monde, elle ne pensera plus comme pense le monde, surtout, elle ne vivra plus comme vit le monde.

L'Évangile devient son critérium unique, son code de perfection, elle y puisera la moelle de la sainteté. A la lumière des enseignements divins, elle juge les maximes du monde. Il aime, il veut, il cherche la richesse et elle frissonne de dégoût devant ces masses tournoyantes, essoufflées, qui dansent avec une frénésie avide aux pieds de Mammon. L'argent, elle le comprend, c'est encore, comme au temps du Christ, le maître qu'il faut fuir pour devenir serviteur de Dieu. L'Évangile ne dit pas : « Tu ne peux servir Dieu et Satan, Dieu et le mal » — mais ce qui résume : « tu ne peux servir Dieu et l'argent. » — Marguerite Bourgeoys, avec un regard aigu de vision, voit le torrent d'iniquités qui souille le monde, roulant ses eaux corrompues entre une source



et une embouchure d'argent. Tout le mal s'accomplissant *par* ou *pour* l'argent, dès lors, elle exaltera la pauvreté, elle en fera sa parure, son cachet, son titre de noblesse, sa profession. Elle voudra instruire gratuitement les enfants après s'être dépouillée de tout, même du nécessaire. Pour elle « les biens que l'on donne sont les seuls qui restent éternellement ».

Le monde fait valoir ses droits, conteste, dispute; elle voudra qu'on cède à tous et volontiers encore, qu'on se résigne à perdre des sommes considérables pour éviter tout procès, toute querelle.

Pendant que le monde rit bruyamment des naïfs, trop respectueux du bien d'autrui pour oser profiter d'une bonne affaire, des scrupuleux qui refusent d'exploiter les faibles du prochain, Marguerite Bourgeoys regarde comme fautes, « dignes des colères d'En Haut », l'empressement à demander justice, la volonté décidée de réclamer ce qu'on nous a dérobé.

Le monde brigue les honneurs, les dignités, les places; pour les atteindre tout marchepied lui est bon, il rampera même s'il le faut; Marguerite Bourgeoys refuse obstinément toute marque de distinction, elle voudrait « passer sous terre » pour se soustraire à l'attention et aux regards des créatures.

Le monde garde sournoisement la vieille loi du talion : « œil pour œil, dent pour dent ». C'est une bêtise, une lâcheté même de se laisser abaisser, accuser à tort. Marguerite Bourgeoys dit : « qu'il faut, non seulement pardonner sans faire de reproches à qui nous demande pardon, mais encore prévenir, prendre pour soi le rôle de coupable et s'agenouiller aux pieds de celui qui nous a offensé ».

Le monde se plaît dans le bruit des discordes, le fracas des contestations ; Marguerite Bourgeoys douce, effacée, ne formule pas de vœu plus sincère et plus souvent renouvelé que celui du Christ : « Que la paix règne parmi vous, la paix, la charité, l'union la plus cordiale, ne faites toutes qu'un seul cœur et qu'une seule âme ».

Le monde traite d'imprudents, d'insensés, d'exaltés ceux qui s'exposent aux traits de sa moquerie, aux flèches de son ridicule pour soutenir les droits de Dieu. Il tolérerait assez une piété camouflée, une conscience condescendante, une religion de conciliation, de diplomatie et de souplesse. L'homme qui voile avec adresse son titre et ses pratiques de chrétien pour ne rien « compromettre », qui évite la persécution et esquivé le gril sert, selon lui, avec infiniment d'esprit, la cause religieuse.

Marguerite Bourgeoys ne l'entend pas ainsi, elle écrit et répète : « Une âme consacrée doit désirer ardemment, pour l'amour de son divin Époux, d'être méprisée de tout le monde, de souffrir toute sorte de tourments et de donner même sa vie, s'il était nécessaire, pour soutenir *la cause de Dieu* et pour le salut du prochain ».

Si notre héroïne ne juge pas comme le monde, elle n'agit pas non plus comme lui. Son unique souci, sa continuelle occupation désormais c'est de « s'unir aux dispositions, aux intentions qui animaient sur terre les actions de la Sainte Vierge ».

Les amusements, les modes, les coutumes du siècle ne lui inspirent que de l'éloignement. Elle se refuse jusqu'aux innocents plaisirs qu'elle aurait pu se per-



mettre sans offenser le bon Dieu. La prudence humaine suggère habilement de ne pas rompre avec ses amis *trop brusquement*, cela afin de détourner d'elle l'attention du monde qui s'étonne, commente et satirise toujours ces *revirements subits*. Mais Marguerite Bourgeoys ne transige pas avec l'ennemi, elle n'est pas femme à cacher ses couleurs. Elle met même une pointe de fierté à faire plus tranchant le contraste entre hier et aujourd'hui.

Elle se juge trop sévèrement, sans doute, quand elle se dit *légère*, pourtant dans la pleine lumière spirituelle où elle plonge désormais, les moindres poussières lui apparaissent comme des souillures dont elle veut à tout prix se purifier.

Certes, ses toilettes n'avaient rien qui pût choquer la plus austère modestie, mais elle les avait portées avec un peu de coquetterie peut-être ; elle avait affecté de la recherche dans sa mise, elle aimait le beau, elle n'était pas insensible à l'admiration, elle avait eu la faiblesse de chercher à plaire en un mot.

Et voici qu'elle se met en devoir de réparer. La générosité qu'elle y apporte est caractéristique de sa nature énergique et décidée. Résolument bijoux et vaines parures sont mis de côté. Elle se confectionne un costume des plus simples et, comme elle renonce aux nuances brillantes, qui s'harmonisent si bien avec la fraîcheur de la jeunesse, ce vêtement sera sombre, noir ou brun.

Peu lui importent les lois et les usages qui régissent la vie mondaine. Elle coupe court à tout, supprime non seulement les divertissements et les fêtes mais encore les visites et les lettres. Elle veut être vraiment morte au monde quoi qu'il puisse lui en coûter.



Pour cette femme aux sentiments délicats, dont la bonté de mère a déjà fleuri tant de ruines douloureuses, cette rupture est non seulement le geste réfléchi qui satisfait l'esprit convaincu, c'est encore le coup de lame qui tranche des liens très doux et déchire. Marguerite y va sans trembler, et c'est le sang de son cœur, jailli dans l'angoisse, ce sont ses larmes, suintant d'une agonie, qui forment les libations généreuses de son sacrifice.

Pour elle, le monde, c'est tout d'abord cette foule indéfinie d'êtres humains, adoreurs d'idoles hideuses et d'ignobles dieux, qui se font gloire d'ignorer les sévères maximes du Christ et se moquent des béatitudes évangéliques. Ce sont ceux-là dont l'unique labeur consiste à arracher toutes les épines du chemin et à extraire des heures d'exil, sous le pressoir de leur convoitises, toute la douceur, toute la beauté, tous les stupéfiants charmes qu'elles peuvent rendre. Le monde, c'est encore cette meute dévorée par la faim des richesses, qui tournoie, aveuglée de poussière, ivre de vitesse, cravachée par l'ambition, au-dessus d'un gouffre sans fond. C'est surtout cette classe de mortels à double vie, prêtres du moi, dont la religion varie avec les circonstances, sorte d'amphibiens repoussants qui cherchent à concilier le devoir et le plaisir, le culte divin et les pompes de Satan, ces sépulcres blanchis qui soulevaient l'ire et le dégoût du Maître, ces hypocrites qui cachent la noirceur de leur âme sous une écume de vertu.

Oui, mais c'est aussi le cercle de relations intimes où son esprit trouvait un élément de saines jouissances, se développait, dans une atmosphère éclairante saturée de gaieté franche et paisible.

Dans ce milieu, elle compte des amis sincères, des

amies qui l'ont soutenue à certains jours, quand sa tâche de maîtresse de maison devenait plus ardue, plus épineuse. En les quittant, elle s'attire les reproches qui stigmatisent l'ingratitude et l'indigence de cœur. Le rouge brûle son front. Elle une ingrate ! jamais ! Qu'on le pense, qu'on le dise, c'est dur, mais il faut quand même élever l'infranchissable barrière entre elle et ses « bonnes amies », puisqu'elles ignorent tout de l'art unique qu'il lui importe de posséder : l'art d'être une victime agréable au divin sacrificateur.

Elles ne comprennent rien à sa mission, elles n'entendraient plus son langage, car elles n'ont pas vu le regard, le sourire éloquent de Marie. Pourquoi alors leur consacrer des heures qui appartiennent au Seigneur ? Ce serait un larcin.

On doutera de sa fidélité, on l'accusera d'égoïsme. Cette vie solitaire, retirée, séparée, que Marguerite s'impose, on la trouvera mesquine. Qui ne veut pas payer de retour s'esquive après avoir été comblé, qui craint les visiteurs se retire et ferme sa porte.

D'autres crieront à la bigoterie, à la légèreté d'esprit et guetteront en raillant que ce beau feu s'éteigne, que l'ennui ait eu raison de cet excès de zèle, de cette dévotion outrée et intempestive.

Quelques-uns iront peut-être jusqu'à conclure à un secret dépit, au puéril recul qu'imprime un premier désenchantement. S'isole-t-on ainsi à vingt ans sinon quand un rêve trop brillant s'évanouit ?

Marguerite ne devine que trop ce que l'on dit autour d'elle, elle ne saurait non plus être insensible aux jugements des personnes qui lui étaient chères et dont elle avait reçu tant de bienveillants services.



D'un autre côté, la transition soudaine ne va pas sans malaise, ce retranchement total de toute jouissance naturelle, cette vie austère qu'elle s'impose a des tristesses. La monotonie du devoir inflexible finit par lasser, par peser lourdement sur de jeunes épaules, et le perpétuel face à face avec soi-même offre plus d'un danger. Peut-on bien se condamner à tant de privations sans s'y être accoutumé un peu à l'avance? C'est ce que ne manque pas d'insinuer le tentateur. Il n'a pu réussir à étouffer dans ses rugissements le murmure de la voix divine, il veut au moins tenter un dernier effort avant le serment irrévocable. « Ce n'est pas ainsi, pauvre âme, qu'on procède vers les cimes de la perfection, suggère-t-il onctueusement. Le premier élan de ferveur est toujours aveugle, crois-moi, reviens au point de départ et fais de la sagesse, détache-toi petit à petit, fil par fil, de ce monde, le tien, qui après tout n'est pas le monde pernicieux que le Seigneur a maudit, pour qui il ne veut pas prier.

« Tu as agi sous le coup d'une grâce extraordinaire qui a ému tes facultés plus que de raison, c'est cela l'exaltation, la ferveur factice, l'hallucination mystique. Prends garde, tu n'as pas le droit de compter sur cet engouement tout neuf et trop fiévreux pour les choses spirituelles. Il y a un orgueil subtil dans ta prétention de te passer de tous, de faire mieux que le commun des fidèles. »

Marguerite a deviné le filet aux mailles doucereuses, et ne s'y laisse pas captiver. Cette fois encore, elle puise son courage au Cœur de la Sainte Vierge. Elle regarde plus attentivement son modèle admirable, l'étudie et le copie humblement. Pas plus que Marie



n'a songé à rétracter son « fiat » après l'Annonciation, Marguerite ne voudra enlever un iota à l'offrande qu'elle va présenter au Seigneur.

Intrépide, elle a fait sans faiblir le pas qui la sépare du monde, elle ne regardera jamais derrière elle. Le pas a été définitif comme il a été courageux.

Hélas! que d'âmes se donnent de bonne foi en protestant au Seigneur qu'elles ne veulent plus que Lui pour partage. Elles aussi quittent les pâturages fleuris du monde, s'éloignent et prennent d'un pas alerte le sentier de pierres et de ronces qui mène au Calvaire. Peu à peu leur élan se ralentit, les voilà lasses, ennuyées, meurtries, elles détournent souvent la tête et si, à certaines heures, l'épreuve, comme une ombre, leur dérobe la vue du Pasteur, elles baisent et s'écartent. Bientôt, comme de fols agneaux une poignée d'herbe odorante, elles mendient quelques bribes de bonheur au monde qu'elles ont abandonné.

Elles reviennent vite, à la vérité, mais le Pasteur semble plus loin, plus haut en avant, plus inaccessible. Se sentant seules, elles faiblissent, chancellent et les plaisirs qui les ont grisées d'abord laissent dans leur bouche la désolante amertume du fruit défendu. Alors, sous le ciel assombri, elles se replient, se ramassent, se concentrent en elles-mêmes où l'égoïsme aiguise un besoin insatiable de bonheur. Elles obliquent encore vers le siècle, croyant pouvoir cette fois calmer à jamais leur faim morbide.

Toujours c'est la même cruelle déception, mais, jamais convaincues, ces âmes passent leur vie dans un continuel va-et-vient. Elles se livrent et se réclament, se donnent et se repronnent, s'éloignent et

reviennent sans cesse. Aussi n'avancent-elles guère sur le chemin de la sainteté. Que leur manque-t-il donc ? Ni la générosité, elles ont commencé leur course en chantant, l'hosanna sur les lèvres ; ni la sincérité, elles se sont liées par un serment à la suite du Sauveur ; ni la science, elles ont étudié les conseils divins, elles savent ce que l'Époux exige, elles ont lu les confidences des saints et se sont essayées à la marche, des années durant. Que leur manque-t-il, encore une fois ? Il leur manque ce qui a soutenu Marguerite Bourgeoys : la lumière et la confiance jaillissant du *pur amour* chanté par les Saints Livres, cet amour qui a peuplé les déserts et les cloîtres antiques, qui a consumé les martyrs et les apôtres, qui a fait fleurir les vierges et les a fait ressembler aux séraphins du ciel.

## L'OFFRANDE



Le jour s'éveille,

royal il ouvre ses trésors...

La beauté... l'harmonie... la paix...

tombent sur le monde fatigué...

Le troupeau reprend le chemin qui mène

aux prés fleuris...

aux ruisseaux clairs...

aux ombrages protecteurs...

mais il est pauvre de sa plus belle agnelle...

Des regards la cherchent...

des voix l'appellent... des regrets la pleurent...

L'écho n'apporte pas un soupir en réponse...

l'agnelle ne reviendra jamais.

Dans la douceur du matin...

la Bergère est reparue.

Maternelle, elle l'a prise sur son cœur...



## LES ÉTAPES D'UN SACRIFICE

Lentement... en caresses apaisantes...  
elle secoue la rosée,  
qui brille en perles sur la toison immaculée...  
et se dirige vers une retraite...  
sise à l'écart...  
dans le grand silence...  
et la lumière...  
Le pasteur est là...  
Avec des grâces d'enfant il sourit...  
Il attend...  
La Bergère agenouillée présente l'agnelle,  
la « Choïste »  
Comme à un roi très aimé...  
dans un écrin de prix...  
on offre...  
une gemme rare...  
une œuvre d'art... incomparable...  
Et dans un élan joyeux...  
geste d'amour...  
généreux et sublime...  
elle-même se livre...  
aux vœux du Pasteur qui  
accepte l'*offrande*...

### CHAPITRE III

#### DON D'ELLE-MÊME AU SEIGNEUR

Marguerite Bourgeoys s'est reconquise sur le monde, elle a élevé entre elle et lui le mur d'une détermination inébranlable. Maintenant que la victime est séparée de la foule des brebis, qu'elle a franchi le seuil du bercail, elle songe à s'offrir au bon Pasteur, à se remettre entièrement à la merci de son adorable sacrificateur.

Elle sait que lui, Dieu, le Maître, le Créateur, l'Être qui a fait pour sa gloire tous les êtres, ne veut pas d'une victime qu'on traîne à l'autel. Il n'enlève pas le cœur qu'il désire, il ne le demande qu'à demi-mots et à demi-voix. Il n'appelle pas, il attire, il ne saisit pas, il tend

les bras, il regarde... *Jésus le regarda... Il l'aima.*

Marguerite, mieux que le jeune prince de l'Évangile, a compris la muette éloquence des yeux divins et elle en a subi le charme vainqueur.

Elle se rend, et son offrande est spontanée, généreuse, irrévocable... La tentation ne l'effleure pas de dire : « Plus tard, Seigneur, voulez-vous ? quand j'aurai connu le monde à fond, lorsque je saurai parfaitement ce que je sacrifie, le jour où l'on ne pourra plus m'accuser d'agir sans réflexion ou sous l'effet de quelque pieux délire ». Non, voici son mot à elle : *dès ce moment.*

Marguerite Bourgeoys comprendrait-elle ces âmes, perpétuellement hésitantes malgré les mystérieuses et fortes sollicitations de la grâce ? Et ces autres qui voudraient entendre non l'invite mais l'ordre de Dieu, et encore faudrait-il percevoir ce commandement à travers les éclairs et les foudres du Sinaï ? Et ces très prudentes, qui ne sont pas loin d'exiger du Seigneur qu'il leur envoie en ambassade quelque bel archange vêtu de lumière et descendant, sans faire de détours, tout droit de l'empyrée ?

Non, encore une fois, et elle prierait Dieu de la délivrer de « ces esprits mous... qui ne font aucun cas de la perfection évangélique. » Quant à elle, nature prime-sautière et sans artifice, elle ignore la lâcheté des délais et des attermolements. Sans doute, les objections spécieuses qui se ruent aujourd'hui à l'assaut d'une vocation religieuse devaient avoir cours au temps de Marguerite Bourgeoys. Le monde si variable change si peu ! Tous les sophismes sont bons pour ébranler une résolution vertueuse. Nul ne songerait à mettre un orfèvre en apprentissage chez un forgeron et l'on exige, sans



vergogne, qu'une carmélite ne prenne le voile qu'après avoir fréquenté les salons, les théâtres et les bals. La liberté n'était-ce pas alors comme aujourd'hui : le bien qu'on laisse aux gens de bien tant qu'ils ne veulent pas s'en servir pour faire du bien ?

Qui sait si quelque bel esprit n'avait pas déjà découvert en 1640 que toute femme, tôt ou tard dans sa vie, a une « crise de mysticisme », si même un savant pitoyable ne cherchait pas par hasard le philtre guérisseur du « mal d'aimer... Dieu » ? Le désir sincère d'une vie plus parfaite, de la vie évangélique dans toute sa pureté, était-il plus respecté au dix-septième qu'au vingtième siècle ? Les saints n'ont-ils pas tous été des *fous* aux yeux des sages du monde depuis les jours du grand Apôtre ?

Les gestes d'une sainte Félicité, d'une sainte Jeanne de Chantal, d'un saint Alexis se répétant de nos jours seraient qualifiés d'insensés. Étaient-ils mieux compris jadis ? Hélas ! qui oserait l'affirmer ? Le monde qui traitait de possédé le Fils du Très-Haut est le même monde, gouverné par le même prince du mensonge, qui jette encore la boue de la moquerie à la face de tout ce qu'il ne peut séduire. Marguerite Bourgeoys rencontre donc les mêmes obstacles qui surgissent devant la postulante moderne. Ils ne la font pas reculer d'un pas, différer d'un jour, d'une heure même le don d'elle-même au Seigneur.

Ce don elle le veut généreux, entier. Elle a en horreur la rapine dans l'holocauste. Plus tard, elle mettra ses filles en garde contre cette faiblesse qui « retient le don promis et en retranche un peu tous les jours jusqu'à ce qu'enfin il ne soit plus digne d'être

présenté et mérite d'être repoussé avec indignation ».

Voici comment la pieuse fille évalue le présent qu'elle met sur l'autel : « O Dieu Éternel et Tout-Puissant, je n'ai pas l'humilité que je devrais avoir, mais mon extrême misère me contraint d'avouer que je suis la plus abjecte de toutes vos créatures puisque, souillée du péché originel, je suis en quelque façon au-dessous de la condition des bêtes et que, pour mes péchés actuels, je mérite d'être rejetée avec les démons dans les enfers. »

Elle connaît la valeur de ce qu'elle donne, elle connaît la grandeur de Celui à qui elle donne. Elle sent, oh ! combien vivement, qu'un don infini est seul digne de l'Infini. Comment l'offrande d'un néant pourrait-elle glorifier l'Être suprême ? Et si ce néant allait vouloir se morceler ? ne se donner qu'à moitié au Dieu qui daigne le désirer ? Quelle indignité ce serait ! Marguerite le comprend et elle s'écrie : « Je m'offre à Dieu pour qu'il fasse de moi tout ce qu'il lui plaira pour le temps et pour l'éternité ».

Le don est généreux, il est aussi désintéressé. Marguerite ne se donne pas pour assurer son salut ou même pour sauver telle ou telle catégorie d'âmes, elle n'a en vue ni la gloire de conquérir des peuples à la foi, ni celle de cueillir la palme du martyr. Le souci de s'amasser une fortune pour le ciel lui est étranger, elle ne spécifie pas pour qui ou pour quoi elle se livre. Certes, elle aime l'Église, elle la sait en butte aux persécutions, nécessiteuse de victimes toujours prêtes à verser leur sang pour fertiliser ses moissons. Combien volontiers cette chrétienne de forte race s'immolerait pour le triomphe de sa mère !



Marguerite a un amour passionné pour les âmes. Les voir se perdre par milliers, tourbillonner dans les flammes infernales comme les « flocons de neige en hiver », traîner la robe de leur baptême dans toutes les fanges, quelle douleur ! Regarder des âmes d'enfants tombant sous le souffle du vice, comme des fleurs sous le gel ; des âmes de vierges, livrées aux dangers du siècle et plus lamentables que des lis piétinés dans la boue, quelle torture ! Se donner, se sacrifier, mourir pour les pécheurs, ce serait si beau !

D'un autre côté, elle entend les sanglots déchirants des âmes qui languissent aux portes du paradis. Souffrir pour hâter leur bonheur, pour contenter plus vite le Cœur de Dieu impatient de les réunir aux phalanges des élus, voilà qui tenterait encore sa compatissante générosité. Elle songe ensuite à la foule innombrable de païens, aux millions d'âmes assises à l'ombre de la mort, aux pays immenses où règnent encore les faux dieux, aux peuples qui gémissent sous le sceptre de Satan, quel bonheur de se faire esclave pour leur rachat ! Et la France, drapant un manteau de gloire et de beauté sur les plaies hideuses qui la rongent, la France tant aimée courant à sa ruine par des chemins fleuris, la France qui a toujours besoin de l'héroïsme sauveur de ses filles, ce serait récompense belle et douce de s'offrir au Seigneur pour son salut, pour sa grandeur et sa gloire !

Oui, mais il est quelque chose de meilleur encore. Il y a preuve plus grande d'amour à donner. Marguerite n'hésite pas, elle renonce à cette dernière douceur : *souffrir pour une cause choisie, savoir pour quel rachat coule son sang, pour qui on meurt*. Elle dit : « Faites de moi ce qu'il vous plaira ». Que je sois entre vos



mains la victime qui adore, qui expie, qui remercie ou qui mérite, peu importe. Je ne veux rien voir, rien savoir, rien choisir. Ce qu'il vous plaira et uniquement parce que cela vous plaira. Mon seul plaisir, c'est d'être l'objet de votre bon plaisir, mon Dieu!

Le don est généreux, il est entier. Marguerite Bourgeoys ne se réserve rien *ni pour le temps, ni pour l'éternité*. Qui donc n'est pas tenté de prendre en mains ses affaires d'âmes, de vouloir tracer son programme de perfection, de discuter les moyens qui font arriver plus sûrement et plus vite, de choisir les armes pour le combat, de se fixer les étapes à brûler?

Et parmi les âmes qui franchement reconnaissent leur néant, se remettent pour de bon entre les mains de Dieu et s'abandonnent à Lui d'un geste large et sincère : « Seigneur, coupez, tranchez, broyez, n'épargnez rien, mais que vos desseins s'accomplissent coûte que coûte », combien, dis-je, regardent cet élan comme définitif?

Hélas! en est-il beaucoup qui ne s'inquiètent plus après s'être ainsi remises entre les mains du Tout-Puissant? Beaucoup qui consentent à ne pas jeter un coup d'œil pour se rendre compte de ce que devient le don confié au Seigneur? Beaucoup qui ne questionnent pas l'Ouvrier divin, voulant savoir pourquoi il agit de telle ou telle façon, s'il a bien compris, s'il ne va pas... tromper leur confiance peut-être?

Comme si la sanctification de chaque âme n'était pas avant tout l'affaire de Dieu, comme s'il n'y allait pas de sa plus grande gloire de seconder nos désirs de lui plaire! Il n'en manque pas qui veulent hasarder leur petit avis, hisser leur petite voile, voire même donner

leur petit coup de barre quand elles croient le divin Pilote endormi. Celles-là semblent dire : « Mais si je n'amasse pas pour moi, qui donc le fera ? Si je ne travaille que par amour, j'arriverai à la mort les mains vides. Avec quoi payer ma place en paradis alors ? »

Sans doute l'abandon n'exclut pas l'activité, mais il la veut sans calcul. L'enfant qui s'en va dans les bras de son père, rit, chante, gazouille, multiplie les caresses pour faire plaisir à celui qui le porte, le faire sourire, il ne se préoccupe pas de la route, des obstacles à franchir. Il ne se met pas en peine pour lui-même. S'il passe sous la ramure, il cueille des fleurs, tant pis si les petites mains se meurtrissent aux épines et saignent, pourvu qu'il puisse offrir quelque chose à son père, quand ce ne serait que des pétales effeuillés par ses doigts malhabiles. Un enfant songerait-il à les mettre en réserve pour lui-même ? Ce sont là des secrets de la voie d'enfance rendus clairs et accessibles à tous par l'admirable petite sainte de Lisieux. Le Seigneur lui-même les avait expliqués aux jours de sa vie mortelle mais « Tous ne comprennent pas ces choses, murmurait-il, seulement ceux à qui le Père les manifeste ».

Marguerite Bourgeoys est, sans contredit, une bénie du Père, car elle a compris ce mystère du véritable abandon, de l'abandon d'enfant, et elle le pratiquera dans toute son intégrité.

Ce don, cet abandon entier et désintéressé, elle le rendra irrévocable. Les paroles de saint Paul viennent naturellement à ses lèvres : « Qui me séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? » Comme l'Apôtre « à cause de Jésus, tout



le jour elle sera livrée à la mort et voudra être regardée comme une brebis destinée à la boucherie. »

Des maux sans nombre fondront sur elle, rien ne l'ébranlera ni ne l'arrêtera. Pourtant, il y aura des heures où son âme abreuvée d'amertume sera en proie, comme nos âmes, à la tentation des regrets.

Quand on fermera l'oreille à sa prière d'être admise au Carmel et qu'on l'éconduira sans prendre en considération son humble désir, quand, à leur tour, les filles de Sainte-Claire la repousseront, quand surtout ses tentatives d'établir un nouvel institut à Troyes échoueront lamentablement, elle n'entretiendra pas même un doute au sujet de sa vocation.

Il eût été naturel alors de se persuader que le mystérieux regard de la Sainte Vierge n'avait été qu'une illusion, de dire : « Cet appel à une vie de si haute perfection, j'ai cru l'entendre et ce n'est peut-être qu'un piège plus habile du démon, où mon orgueil m'a fait donner tête baissée ».

Marguerite Bourgeoys est une sincère, elle s'est offerte aux seules intentions du divin Sacrificateur. Les portes du cloître peuvent se refermer devant elle, ce n'est pas pour cela qu'elle va questionner Dieu et se reprendre.

D'autres jours vont venir plus sombres encore. Obéissant au vouloir divin, elle fondera une œuvre très belle que l'enfer ne pourra empêcher de germer et de croître, mais qu'il s'acharnera à détruire. Marguerite se verra réduite avec ses filles à la plus grande pauvreté, à l'indigence même : elle aura faim, elle vivra dans une étable abandonnée. Plus tard, le feu consumera sa maison, ses meubles, ses effets et deux des meilleurs sujets



de sa congrégation naissante. Elle restera calme, se-reine sous l'épreuve; tout peut crouler autour d'elle, son âme est au Seigneur, elle la redonne même avec un élan d'autant plus généreux qu'il est plus humble.

Le diable en déroute se fera d'inconscients alliés des gens de bien, des supérieurs, des directeurs eux-mêmes. On voudra dissoudre sa congrégation, la perdre dans un ordre religieux déjà existant. Si Marguerite acquiesce, elle sera à jamais délivrée de ses soucis, de ses angoisses, de ses déboires de fondatrice. Pour cela, il n'y aurait qu'à se dérober à la volonté crucifiante de Celui qui lui a assigné sa mission à elle. Va-t-elle, sans faire un effort, céder à l'orage? Non, sa donation est irrévocable.

On persistera, on l'empêchera de recevoir des sujets, tous ses pieux desseins seront contrariés. Le front courbé... elle souffrira, puis elle fera d'humbles représentations à ceux qui la conduisent, mais elle ne reviendra pas sur la parole donnée au Seigneur. Il y a plus dures épreuves que celles du dehors cependant, il y a les angoisses du dedans. Si les premières n'ont pu émousser le courage de Marguerite, les autres la contraindront sans doute à murmurer la plus douloureuse des plaintes : « Ah! si j'avais su! »

Non, encore une fois. Ni les prétendus relâchements de ses filles, qu'elle attribue à son indignité, ni les sombres prophéties d'une visionnaire qui coïncident avec l'absence sensible de l'Époux et lui font croire qu'elle est destinée aux feux de l'Enfer, ne viendront à bout d'arracher un soupir de regret à Marguerite Bourgeoys. Elle se fie à Dieu pour « *le temps et pour l'éternité* ». Cette formule dans sa bouche n'a pas été un

vain mot. Elle en a compris toute la portée le jour où elle prononça son engagement sacré. Elle sait que le Seigneur ne repoussera pas le don d'un cœur humilié ; il est le Maître : ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer ne sauraient ravir de ses bras la brebis qui s'y est jetée sans retour, la victime qu'il a appelée et qui s'est offerte dans la vérité, la pleine lumière de la grâce.

Ce geste de l'âme qui se replace entre les mains de son Créateur, de l'Amour qui remonte à l'Amour, c'est tellement une justice qu'il engendre la paix : suavité que nulle ivresse, nul enchantement n'a jamais égalée.

La créature qui le fait dans toute son ampleur y trouve une profondeur de joie telle que, viennent les souffrances, elles s'y perdent, s'y noient sans retour.

La vraie souffrance, la souffrance sans contrepoids, n'atteint réellement que les êtres ballottés dans le vide, loin de leur centre. De quelle source jaillissaient donc la joie dont surabondait l'Apôtre au milieu de ses tribulations et l'allégresse chantante des martyrs en face du gril et des bûchers ardents ?

De cette certitude béatifiante que « ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourraient les séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Et s'étonnera-t-on maintenant du calme souriant, de la joie inextinguible qui devient l'atmosphère de Marguerite Bourgeoys et des âmes qui, comme elle, se remettent pour de bon à la merci du vouloir divin ? Elles sont à Jésus, Jésus est à elles. Que leur manque-t-il ? Qui a Jésus n'a-t-il pas tout ?



## PRÉPARATION

Le jour effeuille ses heures...

fleurs aux pétales

rosés...

fleurs d'ambre... d'or...

d'azur clair...

de pourpre éblouissante...

fleurs sombres

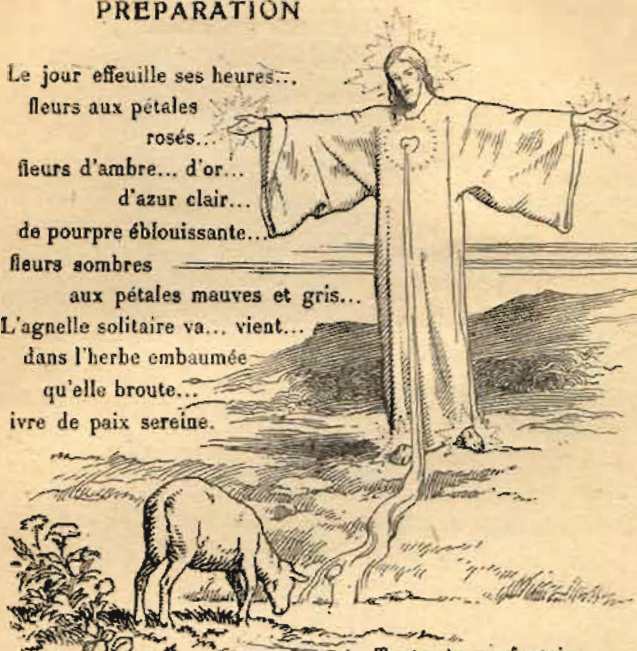
aux pétales mauves et gris...

L'agnelle solitaire va... vient...

dans l'herbe embaumée

qu'elle broute...

ivre de paix sereine.



Tout près une fontaine...

L'eau tombe goutte à goutte...

crystalline...

harmonieuse...

en gazouillis légers et chantants...

Elle y boit à longs traits...

mais toujours assoiffée...

recommence...

revient sans cesse.

Avide de fraîcheur... de pureté...

elle se plonge toute... enfin...

dans l'onde profonde...

qui l'enveloppe de son étreinte douce.



Invisible... dans la lumière trop vive...  
qui vient de sa face majestueuse...  
de ses mains rayonnantes...  
de ses pieds...  
de son Côté ouvert...  
le Pasteur est là debout...  
plus tendre...  
plus près...  
infiniment bon...  
C'est de son Cœur percé...  
ô Merveille...  
que jaillit la source vivante...  
l'eau purificatrice...  
élixir de force... de vaillance...  
l'eau divine qui sanctifie...  
qui angélise.

## CHAPITRE IV

### PRÉPARATION DE MARGUERITE A SA MISSION

Marguerite Bourgeoys peut ignorer ce que l'avenir lui réserve, ne pas deviner encore quelle mission lui sera assignée, quel rôle elle est appelée à jouer dans l'Église. Ce qu'elle sait parfaitement, c'est qu'elle est marquée pour le sacrifice, qu'elle a été choisie comme victime et que le Très-Haut n'agrée que des victimes sans tache. Il ne veut pas de la brebis aveugle ou boiteuse, il rejette celle qui n'est pas saine et ne souffre pas sur l'autel l'offrande chétive et tarée. Peu lui importe donc de savoir en ce moment sur quel bûcher le Seigneur l'immolera, l'essentiel pour elle c'est que,

l'heure venue du sacrifice, le feu divin puisse consumer une hostie d'agréable odeur.

Ses jours vont donc être remplis par ce labeur unique : « la préparation de la victime pour l'autel ». Elle purifiera son âme, elle la sanctifiera, elle la fortifiera en l'exerçant sans relâche aux œuvres de miséricorde préconisées par le Seigneur dans son Évangile.

D'abord elle prend soin d'examiner sa vie, de scruter les moindres replis de sa conscience avec le souci d'y découvrir tout ce qui ne serait pas parfaitement pur. La pureté, c'est là première soif qu'allume en l'âme le feu de l'Esprit. La créature à qui le Seigneur découvre un reflet de sa beauté souveraine n'a plus qu'un impérieux besoin : s'humilier, se prosterner la face contre terre, se confondre avec la cendre. La vue du péché, qu'elle découvre en elle dans toute sa hideur, multiplié, innombrable comme les grains de poussière tamisés dans un rayon de soleil, la jette dans une angoisse indéfinissable. Elle sent que toutes ses larmes ne la laveraient pas, elle éprouve le besoin de se plonger dans l'infini même de la pureté divine.

Nous connaissons déjà les faiblesses que le plus minutieux examen put révéler à Marguerite Bourgeoys.

Mais cette âme éclairée ne se regardait plus tant elle-même que la Majesté du Dieu qu'elle avait offensé, et c'est pénétrée d'une douleur très vive qu'elle vient se jeter aux pieds de M. Dégorais, grand pénitencier de la cathédrale de Troyes. Là elle fait une confession générale de toute sa vie, accompagnée des dispositions les plus parfaites.

Elle devait revenir souvent à cette fontaine sacrée de la pénitence. « Nous sommes redevables et insolubles



à l'égard de Dieu, disait-elle, nous ne devons donc rien négliger pour satisfaire à sa justice et apaiser sa colère. Il faut régler nos comptes avec lui, par une confession humble, douloureuse, sincère et ramasser tout ce que nous pouvons de vertus pour entrer en paiement, obtenir la remise de nos anciennes dettes ou du temps pour les acquitter. C'est ce que nous pouvons obtenir par les mérites de Notre-Seigneur, qui nous sont appliqués par les sacrements et toutes les fois que, pour l'amour de Dieu on supporte une parole de quelqu'une, ou qu'on fait plaisir à une autre, ou qu'on s'abstient de voir, d'entendre, de parler; en un mot qu'on garde ses sens ou qu'on pratique quelque autre petite vertu dont l'occasion se présente à chaque instant. »

Marguerite pleurera toute sa vie bien amèrement ces fautes de jeunesse et son langage nous fait songer aux accents pleins de larmes de la séraphique sainte Thérèse. Comme elle, ayant aperçu quelque chose de la Majesté de Dieu, elle ne peut souffrir en son âme ce que des personnes moins saintes tolèrent ou excusent si facilement. Elle n'aura jamais fini de se frapper la poitrine, de se laver dans le sang de l'Agneau. Toujours plus vigilante à mesure qu'elle est plus avide de pureté, elle prend son âme comme entre ses mains, voulant clarifier, pour ainsi dire, ses pensées, ses jugements, les moindres mouvements de son esprit et de son cœur. Son corps virginal est un vase d'honneur devant Dieu, mais elle tient encore à ce que ses actes, ses paroles, ses gestes, soient tout imprégnés, de pureté.

Elle détruira avec un empressement jaloux les moindres attaches au péché, jusqu'à ce que sa conscience puisse servir de miroir aux anges.

Ses actes de vertu eux-mêmes seront soumis à la flamme du creuset. Avec l'acuité de vision que possèdent les saints, elle découvre les ruses de la nature, si habile à frelater les plus saintes choses, et elle les déjoue. Elle voudra que sa perfection, ses intentions, ses occupations, ses souffrances soient pures. Cherchant non seulement le parfait mais le plus parfait, n'ayant d'autre vouloir, d'autre but que l'adorable volonté de Dieu, toujours occupée de Lui et des choses qui regardent sa gloire, avec l'auguste ambition de suivre Jésus au Calvaire, portant sa croix sans chercher de consolation ni du côté des hommes, ni même du côté de Dieu.

Ce n'est pas assez : cette hostie destinée au sacrifice, sortie du feu purificateur, il lui faut encore la bénédiction embaumée de l'encens. Dans le silence et la solitude, Marguerite va donc saturer son âme de prière.

Quelle que soit l'œuvre destinée à ses mains de vaillante, elle sait qu'il faut d'abord les joindre, ces mains, dans l'humble geste des impuissants qui s'abandonnent, des pauvres qui supplient. La prière est l'uniforme prélude des carrières fécondes. Le Christ lui-même a voulu commencer sa mission publique par une oraison et une pénitence de quarante jours.

Que d'entreprises aussi belles que grandes périllicitent après avoir pris la gloire et le succès comme d'assaut ; que d'âmes très hautes, très nobles, dont l'envergure fait songer aux ailes d'aigle et qui marchent prosaïquement tout le long d'une existence, par les chemins battus du terre à terre ! Elles devaient faire marque, dans l'histoire de l'Église, et elles s'éclipsent, se dissolvent dans l'inutile. Pourquoi ? Parce qu'elles manquent de



vraie vie. Ce sont des vasques de marbre rare remplies d'une eau qui miroite en beauté sous le soleil, d'une eau qui s'offre à toutes les soifs, qui se donne largement à toute urne qu'on plonge, mais qui va devenant moins limpide, et moins abondante de jour en jour. Pourquoi? Parce que, sous terre, il n'y a pas l'humble canal faisant communiquer le bassin avec une source vive. Parce qu'on ne prie pas sans cesse.

Pourquoi tant de savants et si peu d'apôtres? tant de maîtres, si peu d'éducateurs? tant d'activité, si peu de résultat? Parce que l'on s'affaire et se préoccupe, on s'use, on se tue pour les entreprises du temps, qui passent et finissent, sans songer à l'unique nécessaire éternel, et « les choses de la terre ne vont si mal que parce qu'on néglige les choses du ciel ». C'est la même navrante histoire qui va se répétant : on veut servir la cause divine et l'on y met toute son énergie, tout son temps et toutes ses sueurs, s'obstinant, hélas! en dépit de l'avertissement du Maître, à faire, de *la meilleure part, la petite part*. Marguerite Bourgeoys n'était pas de cette lignée; jamais femme peut-être n'eut de plus vastes plans — ni de plus hardis projets, jamais femme ne ménagea moins ses forces, ses labeurs et n'accomplit davantage, mais quelle profondeur de vie intérieure, quel luxe de prières! La sainte oraison, ce n'est pas une fonction à part dans ses journées, c'est l'atmosphère dans laquelle elle se meut, c'est la respiration de son âme. Elle devait, tout en défrichant son coin de la forêt vierge, suivre le bienheureux sentier de l'oraison, y cheminer par le souterrain obscur de la nuit des sens, traverser les déserts de l'aridité, de la sécheresse, longer les abîmes périlleux de la tentation et atteindre, ivre de



délices, les altitudes lumineuses de la contemplation. Dès lors, l'Époux l'inondait des suavités de sa présence, elle ne parvenait qu'avec peine à dissimuler et à modérer les célestes ardeurs qui la consumaient.

Elle n'avait pas de « méthode d'oraison », pas de programme, pas d'itinéraire tracés d'avance, pas d'entraînements savants, pas d'exercices compliqués. A l'école du Maître divin, elle n'apprenait qu'une leçon unique, la grande leçon de l'Amour.

L'amour était en elle, l'amour, ce délice mystérieux que tout être humain connaît, mais qu'il définit si rarement et si mal hélas ! l'amour, c'est-à-dire le don de Dieu, Dieu lui-même.

Marguerite Bourgeoys comprend qu'il est là, qu'il se donne pour être offert, lui seul étant digne de lui-même. Elle rend donc l'amour à l'amour, Dieu à Dieu. En sa présence elle se considère comme un misérable « contenant », mais à cause de son « contenu » divin, elle reste là, prosternée, ravie, des heures, perdue dans l'adoration.

Elle choisit les moments où la solitude se fait plus profonde dans le sanctuaire pour s'entretenir cœur à cœur avec son Bien-Aimé, le contempler à loisir.

Tel ce jour glorieux du mois d'août où elle veut rester seule pour garder le divin Roi pendant qu'au dehors, on fait une procession en l'honneur de Marie pour le roi de France. Voyant l'humble vierge à ses pieds comme un encensoir très pur qui laisse monter si librement de son cœur la louange infinie, l'amour même, Jésus n'y tient plus, on dirait, et il se montre soudain sous une forme visible. Les yeux éblouis par les charmes adorables de l'Enfant-Dieu, Marguerite vit une heure de Paradis.

Ce que le Maître dit alors à sa servante, elle ne l'a pas révélé, mais comme il est facile de deviner les secrets d'humilité, de simplicité, de douceur qu'il lui confie. Ce sont, avec la pureté, les qualités qu'il exige de ses victimes et toute sa vie Marguerite les cultivera avec une ferveur ardente.

Elle eut, dès ce jour, comme le voulait M. Olier, « Jésus devant les yeux, Jésus dans le cœur, Jésus dans les mains ». Ayant empli ses yeux de la vision merveilleuse, ayant adoré, béni, chanté, loué l'Enfant divin, pouvait-elle lui fermer ses oreilles et son cœur?

Oh! non, quand Jésus disparut aux regards de Marguerite, elle sentit qu'il restait dans son cœur et que, de cette chaire, il lui prêchait encore les vertus de son enfance. Avec quelle avidité elle l'écoutait, avec quel amour elle le faisait ensuite passer dans ses mains, dans ses actes, obéissant sans hésiter aux impulsions de sa grâce, adorant sa volonté sainte, se livrant à elle sans même se préoccuper de ce qu'elle pourrait exiger demain.

Marguerite ne prévient pas l'heure de l'Époux, elle l'attend, mais, comme elle veut être trouvée prête lorsqu'il viendra frapper à sa porte, elle s'exerce à toute sorte de bonnes œuvres. Elle connaît le faible du cœur de Jésus, aussi s'adonne-t-elle d'abord avec une application pleine de zèle à l'imitation de Marie, s'unissant surtout aux dispositions intérieures de cette Mère admirable.

Il y a à Troyes une congrégation externe, Marguerite demande à en faire partie. Accueillie avec joie, elle devient bientôt le modèle achevé de l'enfant de Marie et reste préfète de cette pieuse confrérie pendant douze ans.



A cette époque, sentant le besoin d'une direction sûre et éclairée, elle se met sous la conduite de M. Jendret, prêtre de grand mérite, qui alors dirigeait les Carmélites du Faubourg.

Avec sa simplicité coutumière, elle lui ouvre son âme, lui rend compte de ses dispositions intérieures, du désir immense qu'elle a de s'immoler dans le silence et la solitude pour le Dieu qu'elle aime uniquement. Le sage directeur reconnaît la ferveur du monastère dont il a la charge, et saintement soucieux de lui procurer des sujets d'élite, M. Jendret conseille à sa pénitente d'aller frapper à la porte du Carmel. Rien ne pouvait donner plus de joie à l'ardente congréganiste.

Il est à croire que déjà elle avait étudié la doctrine de sainte Thérèse et de saint Jean-de-la-Croix. On retrouve dans ses écrits des expressions, des images qui le prouvent. Quand elle expliquera la vie spirituelle à ses filles, elle la comparera à un parterre qu'elles doivent cultiver, sarcler et arroser avec diligence. Elle entrera dans le détail de ces opérations et l'on croira entendre la grande réformatrice du Carmel parlant des degrés de l'oraison.

En tout cas, il ne peut y avoir de doutes possibles sur l'attrait présent de Marguerite Bourgeoys pour la vie des Carmélites. Les austérités, le cloître, l'office divin, la louange de Dieu perpétuelle, attiraient son âme. Enfin, l'ordre était consacré à Marie, c'en était assez pour affermir et aviver son désir d'en faire partie. On refuse pourtant de l'admettre. Humble, anéantie, vile à ses propres yeux, elle accepte sans amertume d'être trouvée indigne d'une pareille vocation, mais toute sa vie elle s'efforcera d'en conserver l'esprit. Sa prodi



gieuse mortification, sa pauvreté, son amour du silence et de la solitude, sa dévotion extraordinaire envers la Reine des cieux et son oraison continuelle disent assez haut qu'elle y a réussi.

Son directeur lui indique ensuite le monastère des Pauvres Dames. Marguerite n'hésite pas. Cette règle sévère, ce silence perpétuel, ce dénûment complet sont trop bien faits pour contenter ses aspirations. Elle sollicite son admission.

Inspirées d'En Haut, les filles de Sainte-Claire, à leur tour, refusent d'ouvrir leurs portes. Marguerite se soumet à cette confusion nouvelle. Pour le moment, elle croit plaire à Dieu en émettant les vœux de chasteté et de pauvreté perpétuelles.

Le directeur éprouve de nouveau l'humilité de sa pénitente, puis, touché par sa docilité d'enfant, il se rend à son désir. « J'ai prononcé ces deux vœux, dira-t-elle plus tard, avec tout le zèle et toute la perfection qui m'étaient possibles et avec la résolution de les garder toute ma vie. »

Pendant ce temps M. Jendret, qui a maintes preuves de la vertu de sa pénitente et reste dans l'admiration des grâces que le Seigneur opère en elle, croit reconnaître qu'elle est destinée à remplir une mission nouvelle dans l'Église. Il conçoit alors le dessein de fonder une communauté de filles, destinées à honorer tout particulièrement la sainte Vierge, en se consacrant à l'éducation des jeunes personnes.

Marguerite qui est tout entière livrée au vouloir divin acquiesce et se met à la disposition du saint prêtre pour l'exécution de ce projet.

Des règles sont rédigées, de bonnes compagnes s'ad-

joignent à elle, M<sup>me</sup> de Chuly prête sa maison et le ciel bénit largement le zèle et l'ardeur de Marguerite. Rien ne lui coûte, rien n'effraie son courage, elle fait même preuve d'une sainte audace quand il s'agit de protéger et de défendre la vertu. Peut-on sans admiration rappeler, par exemple, ce trait : Un va-et-vient étrange, des bruits insolites troublent un jour la pieuse solitude. L'horreur sur les traits, une personne avertit sœur Bourgeoys que deux libertins se sont emparés d'une vertueuse fille et l'entraînent malgré ses pleurs et ses résistances. Alors saisissant un crucifix, Marguerite se met à la poursuite des malheureux. Ils ont déjà de l'avance sur elle, mais elle vole plutôt qu'elle ne court et les rejoint bientôt. Pleine de la force d'En Haut, elle les somme de rendre la liberté à leur victime. Pour toute réponse, un pistolet est braqué sur la vaillante sœur. L'arme est chargée..., on va tirer..., mais Marguerite ne recule pas, quoi ! elle ne tremble même pas. D'un geste sans peur, elle leur montre le Christ en croix et sa voix vibrante leur crie : « Malheureux, c'est *Jésus-Christ* que vous attaquez dans ses membres. Sachez que tôt ou tard, il se vengera de votre sacrilège témérité ».

Le démon cède devant sa redoutable adversaire, les ravisseurs prennent la fuite et la jeune fille se jette en pleurant dans les bras de son intrépide libératrice. Elle s'attache à ses pas et plus tard on la retrouvera sur les plages du nouveau monde travaillant à ses côtés. Hélas ! ces heureux résultats ne font qu'enflammer la rage de l'enfer. Jamais Satan ne voit sans rugir une société qui se forme pour protéger l'âme de la femme en sa fleur, pour garder saine et pure la source qui alimente la société.



Chaque institut qui se fonde voit surgir une nouvelle invention diabolique et le combat s'engage âpre et serré.

Certes, on s'étonnerait de voir ces accapareurs de pays, ces meneurs de peuples, rois de tous les métaux et de tous les produits, fiévreux financiers, commerçants essoufflés, bonzes de la science, arrogants et superbes, de les voir, dis-je, honorer de leur attention, voire même de leur haine rageuse quoi? une petite école. Et qui? de pauvres femmes qui font le bien tout uniment et sans bruit.

Voilà qui s'explique pourtant : ces fiers personnages sont à la solde de Satan. S'il leur donne la régie du monde, c'est à condition qu'ils travailleront à y détruire le règne du Christ. Rien de plus inoffensif, en apparence, qu'une bonne sœur sous sa cape noire et sa coiffe blanche. Par ailleurs, quelle piètre citadelle à prendre, semble-t-il, qu'une petite école! Mais la bonne sœur est une semeuse de Dieu et l'école est son champ.

Le prince du mal n'ignore pas que l'idée chrétienne, jetée comme semence première dans une vie, finit toujours par lever, aussi c'est l'âme vierge qu'il veut, l'âme neuve de l'enfant, de la jeune fille surtout. Toute œuvre d'éducation qu'ébauche l'Église est donc bonne à signaler, le diable la pointe d'un doigt fulgurant et ses suppôts partent en guerre. Tous les stratagèmes sont utilisables, tous les moyens servent, mais c'est un triomphe quand les bons eux-mêmes prêtent inconsciemment leur concours.

La meilleure pièce de Lucifer ce n'est pas tant le zèle tapageur de ses adeptes ou le fracas des révolutions que l'égoïste inertie des chrétiens sans ressorts, qui



ont fini la lutte, et courbent l'échine, dès qu'ils ont bégayé, les épaules hautes, les dents sur les lèvres :  
« C'est de valeur, mais que voulez-vous ? »

Il y a bien encore les ardents, au prosélytisme surchauffé, qui voudraient monopoliser le bien, le centraliser chez eux, et qu'une flèche voisine offusque si elle dépasse d'un centimètre. Or, l'inférial guerroyeur ne dédaigne pas de souffler sur les petites jalousies, les petites ambitions pieuses, les petites rivalités de clochers. Tous ces mesquins foyers dégageront une fumée assez épaisse pour faire perdre de vue le but sacré. Il le sait et il en profite. Des œuvres, pour lesquelles on se dépense, déclinent, s'éteignent lamentablement parce qu'on a voulu grandir avec elles, qu'on n'a pas su dire : que je décroisse et qu'elles croissent.

L'histoire ne détaille pas les épreuves qui amenèrent la dissolution de la petite fondation de M. Jendret, mais elle nous montre Marguerite Bourgeoys toujours soumise, toujours patiente et douce, ne se décourageant pas plus qu'elle ne s'étonne. Ce que Dieu permet est toujours une miséricorde. Ce Dieu à qui elle s'est donnée avec tant d'allégresse, il a de mystérieuses vues sur elle, elle n'en peut douter. Qu'importe qu'elle ne sache pas encore où est le lieu désigné pour le sacrifice, sur quel mont le Pasteur immolera sa victime ; qu'importe qu'il semble vouloir faire d'elle son jouet ? Elle continue dans le monde à pratiquer toutes les bonnes œuvres et Jésus, pour la dédommager du long retard et des avanies qu'elle subit, la comble en secret de grâces célestes et l'inonde de suaves consolations. Il l'embrase d'un amour si véhément, que le martyr semblerait l'unique calmant, l'unique dérivatif à cette torture ineffable. Le

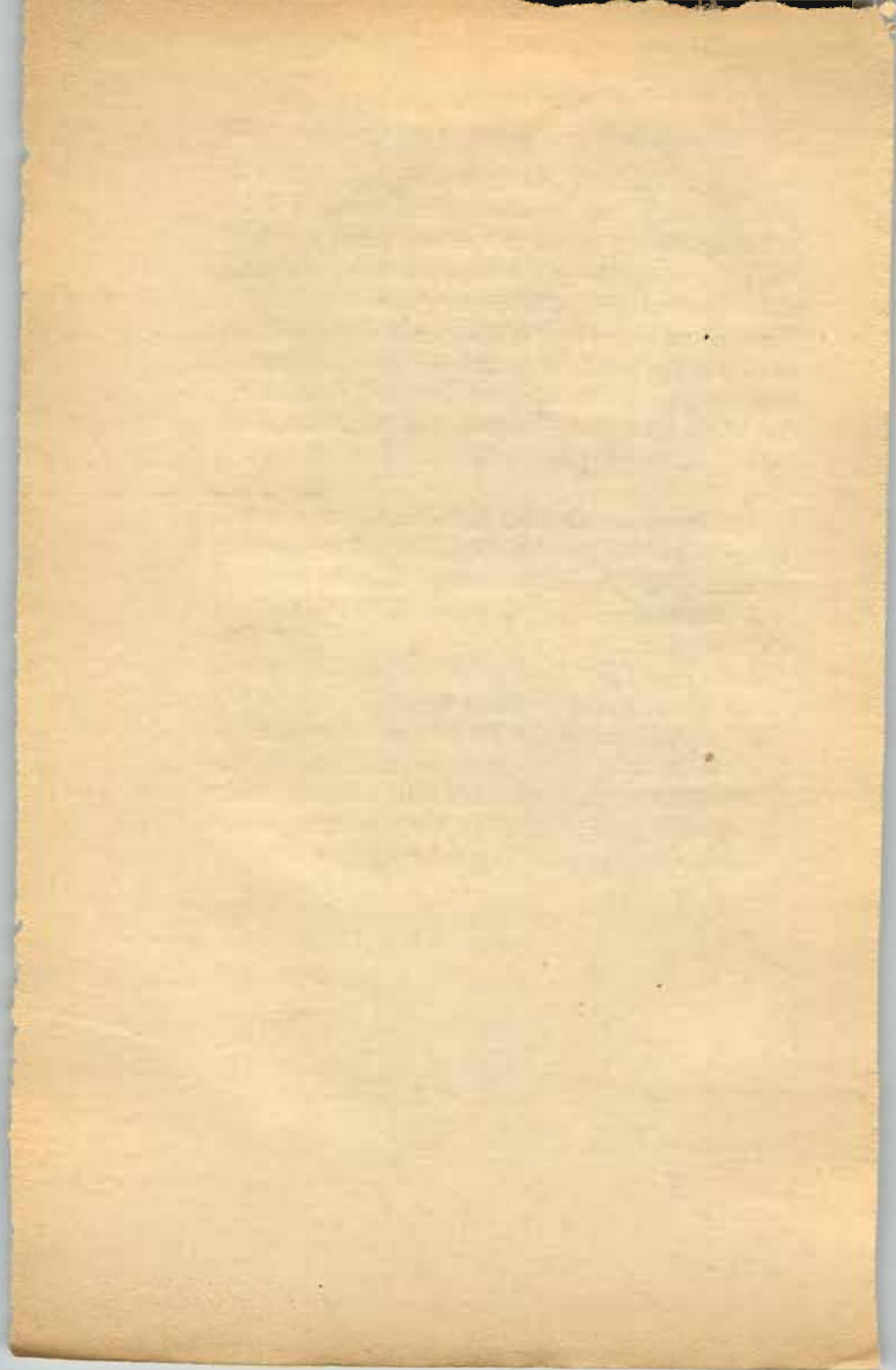
martyre, il viendra bientôt; en attendant, jaloux de posséder seul le cœur de son épouse, le Seigneur brise le dernier lien qui la retient à la terre : il appelle à lui son père, ce chrétien généreux, qui avait si noblement cédé la perle de sa famille aux exigences divines.

Comme un ange de paix, Marguerite veille au chevet de ce père tant aimé, elle console ses derniers jours ici-bas, le soigne avec un dévouement attentif et généreux. Quand elle lui a fermé les yeux, elle l'ensevelit de ses mains pieuses et dispose toutes choses pour son dernier sommeil.

Cette œuvre de miséricorde, accomplie en pleurant une première fois pour l'être qui lui était le plus cher au monde, elle la pratiquera dans la suite avec une bonté touchante à l'égard de tous ceux qui réclameront ses bons offices.

Jamais on ne l'appellera en vain auprès d'un mourant, jamais elle ne refusera de rendre au prochain, pauvre ou riche, ce suprême service, de lui faire cette évangélique charité.

Le Seigneur mettait la dernière main à la préparation de la victime pour le sacrifice. Marguerite ne pouvait s'empêcher de pressentir l'approche du jour sanglant mais bien désiré.





## ATTENTE

Le temps fuit...  
Il s'effrite en poussière...  
en oubli...  
creuse des rides...



ivoire des blancheurs...  
mousse les vieilles pierres...  
fanant les fleurs et les étés jolis.  
Sur un tertre herbeux...  
la tête dans sa main...  
Le pasteur dort...  
À ses pieds...  
petite... insoucieuse...  
ramassée sur elle-même...  
retenant son souffle...  
l'agnelle le contemple...  
Dans son regard il y a tout un poème  
de suavité...  
une adoration d'extase...  
une louange...  
un embrasement d'amour...  
intense...  
débordant...  
séraphique...  
surtout une confiance sans limites...  
Que fera-t-il d'elle?...

Pourquoi l'a-t-il tirée de la foule?...

Où... l'autel?...

Quand le sacrifice?...

Comment?...

Va-t-elle souffrir longtemps?...

beaucoup?...

Mourir?...

Elle n'y pense pas...

Une chose lui importe...

N'être pas séparée de lui...

lui plaire...

Tout ce qu'il voudra sera bon...

puisque'il est Bon...

le seul Bon...

Près de lui tout est douceur

même...

l'Attente...

## CHAPITRE V

### CONFIANCE DE MARGUERITE BOURGEOYS

L'heure va sonner, mais, dans l'attente, la victime reste aux pieds du Pasteur, sans s'inquiéter, sans questionner, se remettant avec une simplicité douce à la merci du bon plaisir divin.

Elle connaît son maître et, dans ce désert aride de l'incertitude, elle vit de confiance. Rien ne distrait son attention, elle est prête à bondir au moindre signe, à s'élançer vers tel calvaire qui lui sera montré. Vouloir ce que Dieu veut, comme Il le veut, où, quand Il le veut et ce, uniquement parce qu'Il le veut, c'est son occupation présente. Se fier, pour le temps et pour



l'éternité, à un père qui l'aime d'un amour infini. Marguerite ne considère pas cela comme une générosité, mais comme une sagesse. Demeurer en paix en attendant les ordres d'En Haut lui paraît tout naturel.

Pendant ces jours de suave intimité entre le Pasteur et son humble brebis, le bûcher se dresse sur une cime inconnue, mais royale. La Reine du ciel affermit son règne en la Nouvelle-France. Ville-Marie, fondée depuis 1642, devient de jour en jour plus précieuse à ses yeux, plus cher à son cœur. L'auguste Souveraine elle-même, tout en veillant sur son domaine aimé, prépare les voies à sa courageuse enfant, devenue la victime choisie de Jésus.

M. de Maisonneuve est en France. Il a pu lever une recrue de vaillants pour la colonie mariale dont il est le gouverneur. La ville de Troyes s'intéresse déjà vivement à cette île lointaine, mystérieusement belle et attirante. Marguerite Bourgeoys, comme les autres, a entendu parler de Ville-Marie, même elle s'est offerte pour servir d'auxiliaire aux religieuses de Notre-Dame qui rêvent d'y aller travailler à la conversion des sauvages.

La généreuse proposition a été accueillie avec une joie sans pareille. Dans le cloître, où l'on caresse l'apostolique espoir de « passer en Canada », il y a, sous la guimpe et le voile des chanoinesses, une sœur de Paul Chomedey de Maisonneuve. Bon sang ne saurait mentir, le même zèle héroïque coule avec le même sang dans les veines du chevalier et de la fervente moniale qui importune la sainte Vierge et voudrait hâter l'heure du départ.

On est au printemps de 1653. Marguerite vient

d'atteindre sa trente-troisième année, l'âge même qu'avait l'Agneau de Dieu quand il consumma son sacrifice. Elle vit dans la retraite chez M<sup>me</sup> de Chuly. Rien ne tranche sur l'uniforme paix de ses jours, mais un songe étrange a troublé son sommeil et reste posé devant son esprit comme une mystérieuse énigme. Le ciel ne doit pourtant pas tarder à lui en fournir l'explication.

M. de Maisonneuve est sur le point de s'embarquer, mais il ne saurait quitter la France sans dire adieu aux siens, en particulier à sa sœur, Louise-de-Sainte-Marie, religieuse du monastère de Notre-Dame.

Les moniales n'attendent que cette visite pour renouveler leurs instances auprès du gouverneur. Elles le somment même plaisamment d'avoir à remplir la promesse qu'il leur a faite de les conduire à Ville-Marie. Malheureusement, l'excellent gentilhomme ne peut, cette fois encore, accéder à leurs pieux désirs. Il leur brosse un trop réel tableau des misères actuelles de la colonie, et leur assure que des religieuses cloîtrées ne sauraient rendre là aucun service, elles ne pourraient même pas subsister. Mais ces privations en perspective, ce martyre entrevu, c'est tout simplement de l'huile jetée sur le zèle en feu des filles de Notre-Dame. Elles insistent. Le gouverneur ne se laisse pas toucher, il maintient son refus. Alors on trouve une réponse péremptoire à toutes ses objections : on parle de Marguerite Bourgeoys, qui s'est engagée à suivre les sœurs et suppléerait certainement à tout ce que le cloître les empêcherait de faire. Ceci a le don d'exciter l'attention du gouverneur, il écoute, avidement même, les sœurs qui vantent à l'envi les qualités de



leur auxiliaire. En quelques instants on a peint la modeste fille, décliné ses rares qualités, fait admirer les grâces exceptionnelles dont Dieu la comble, mis en lumière sa sainte vie, son courage à toute épreuve, son dévouement, son zèle infatigable, enfin son amour passionné des âmes.

A la vive émotion qui se trahit sur les traits de M. de Maisonneuve, on conclut d'emblée que la cause est gagnée. On se félicite et sans perdre un instant Marguerite est mandée. Le gouverneur paraît songeur, tout de même il tient à voir cette perle rare. Elle arrive sans se faire attendre, entre, mais, au grand étonnement des sœurs, reste clouée sur place dans l'attitude de la stupéfaction la plus complète et elle, si digne, si réservée toujours, s'écrie soudain comme transportée : « Voilà mon prêtre, voilà celui que j'ai vu dans mon sommeil ! » A travers la grille austère on n'aperçoit plus que des figures ébahies et questionneuses. Que se passe-t-il donc ? Revenue de sa surprise, Marguerite un peu confuse s'explique.

On commence par trouver la chose amusante puis on s'alarme bientôt. M. de Maisonneuve a compris, lui, du premier coup d'œil, que le ciel lui envoie là sa plus précieuse recrue. Séance tenante, il lui propose de passer en Canada pour y instruire les enfants.

Marguerite, de son côté, reconnaît que c'est le Pasteur divin qui dévoile ses desseins. Sans la moindre hésitation, elle répond : « Si mes supérieurs l'approuvent, je partirai avec bonheur, rien ne saurait mieux favoriser le désir que j'ai de travailler à la gloire de Dieu en imitant la vie voyageuse de la Sainte Vierge. »

Visiblement satisfait de cette réponse aussi prudente



que généreuse, le gouverneur refuse de prêter l'oreille aux protestations des Sœurs de la Congrégation. Ces bonnes religieuses sont sans doute bien marries de se voir frustrées de la mission qu'elles ambitionnaient si fort et se tournent vers M<sup>lle</sup> Bourgeoys, mais Marguerite ne se laisse pas déconcerter par leurs reproches. Elle s'était engagée à les suivre en la Nouvelle-France, mais non à rester si l'expédition n'avait point lieu, n'est-ce pas ?

Sans tarder, la future missionnaire va prendre l'avis de son directeur, du confesseur à qui elle s'adressait en l'absence de M. Jendret, enfin du grand vicaire de Troyes. Les trois demandent quelques jours pour réfléchir et ensuite d'un commun accord approuvent et bénissent l'héroïque projet de leur pénitente.

Marguerite voit dans cette décision la volonté de Dieu qui s'exprime et, sans se soucier des difficultés, elle se remet entre les mains de la bonne Providence.

Le point angoissant, c'est qu'elle croit devoir partir seule pour ce long voyage. Elle expose ses craintes. On la rassure, mais son âme, d'une délicatesse exquise, répugne à se voir ainsi sans compagne sur un navire portant une troupe de soldats. Toutefois, sa confiance en Dieu ne fait qu'augmenter. Elle porte devant lui les plaintes de sa vertu alarmée. Jésus a pitié de sa bien-aimée et de nouveau il lui envoie sa Mère avec un message rassurant.

Dans sa modeste chambre, alors que l'aube embrume à peine les cieux, Marguerite est en oraison. L'anxiété étreint son cœur et la crainte ternit l'or du beau rêve qui l'enchantait hier. Soudain, un bruissement léger lui fait lever la tête. O joie ! debout devant elle, majes-

tuense et douce se tient la Reine du ciel. Une voix, plus suave qu'un hymne d'ange, lui parle. — Les mots sont riches d'apaisante assurance : « Va en Canada, je ne t'abandonnerai point. » — En même temps, du geste, la radieuse vision indique la plage étrangère où la victime du Christ doit aller consommer son sublime sacrifice.

Puis tout se fond dans une nappe de lumière éblouissante, le jour renaît en même temps dans le ciel bleu et dans l'âme de Marguerite Bourgeoys.

La Vierge a béni l'aimante confiance de son enfant; aussi, l'heure sonnée de quitter Troyes, la voyageuse ne prend avec elle, qu'un petit paquet de linge qu'elle peut porter sous son bras. « Si c'est la volonté de Dieu que j'aille à Ville-Marie, se dit-elle, je n'ai besoin d'aucune chose. Je m'embarquerai sans denier ni maille. »

Le peu d'argent qu'elle possède, elle le donne aux pauvres, avec ce geste simple et royal qu'eurent les apôtres en abandonnant leurs filets, le doux François d'Assise et saint Ignace en jetant leurs manteaux de velours sur les épaules d'un mendiant. Son trésor à elle, c'est sa confiance.

Cette confiance ah! comme elle en a besoin! Dès que son projet est connu, on s'exerce à qui mieux mieux à ébranler son héroïque décision. Aux yeux du monde, ce voyage est une folie coupable, au moins une équipée téméraire.

Marguerite doit donc lutter contre ceux de sa famille et de son entourage. Toutes ses connaissances l'accablent, pour ainsi dire, de conseils et de prédictions sinistres; l'œil fixé sur Marie, sa fidèle étoile, l'humble fille tient tête à l'orage. Hélas! c'est à Paris qu'on lui



tend le plus subtil des pièges. Chez M<sup>lle</sup> de Bellevue, dont elle accepte la gracieuse hospitalité, on est bientôt informé de son attrait pour la vie des carmélites. Le provincial des Carmes, en personne, s'intéresse et, comme par enchantement, tous les monastères de son ordre ouvrent leurs portes à la future apôtre de Ville-Marie. Elle peut choisir et satisfaire enfin son besoin de pénitence et de solitude sous la protection de la Vierge du Carmel.

Cette fois Marguerite se trouble, elle hésite et c'est toute tremblante d'émotion qu'elle vient se jeter aux pieds d'un religieux de la Compagnie de Jésus. Ce qu'il lui dira au nom de Dieu, elle le fera.

L'aveu de ses perplexités, les phases de la lutte intime qui déchire son âme et qu'elle raconte en pleurant, le double attrait qui la tourmente [et l'incline tantôt vers le cloître, tantôt vers les missions canadiennes, tout cela semble être du « déjà-connu » pour le confesseur. En effet le Seigneur, qui ne trompe jamais l'humble confiance de ses enfants, avait placé dans cette église, au moment le plus difficile, un apôtre de la Nouvelle-France. Ce Jésuite qui avait affronté les traîtrises de la mer et de la forêt vierge, qui connaissait les dangers et les besoins de la vie coloniale, ce missionnaire que le Canada avait saintement fasciné, il a des mots enflammés pour rallumer le courage au cœur de Marguerite, des mots consolants pour adoucir son sacrifice et enfin des mots inspirés pour lui signifier la volonté divine, un « Dieu le veut » triomphant de toutes les hésitations, qui la lance, rassurée, sur la pleine mer de la confiance.

Le voyage se poursuit alors, mais toujours par le



rude sentier de l'humiliation. L'air effacé de sœur Bourgeoys, sa mise simple et pauvre, le petit paquet qu'elle porte sous son bras, tout la fait prendre d'abord pour une personne de rien. Ceci ne peut que réjouir un cœur avide de mépris et d'oubli. Mais l'insulte et l'outrage ne tardent pas à venir. Cette fille qui voyage ainsi sans être accompagnée, ce ne peut être qu'une de ces créatures éhontées sans mœurs ni pudeur que l'honnête passant dédaigne et craint de frôler ! Alors, on s'éloigne d'elle ostensiblement, on ne lui épargne ni les paroles fâcheuses ni les procédés désobligeants. On refuse de la loger, ou, si on l'admet dans les hôtelleries, elle y est en butte aux plus dangereuses poursuites.

Pendant ce temps, elle n'a pour toute armure, pour tout bouclier que sa confiance en Dieu, sa confiance sans limites et sans faiblesses. Et Lui, le Tout-Puissant, multiplie les prodiges pour sauvegarder sa fidèle épouse, si bien qu'il suffit d'une mince tapisserie, que la moindre bouffée d'air eût pu soulever, pour lui servir de rempart, pendant toute une nuit, contre une bande d'hommes ivres et débauchés.

Marguerite cependant n'avait pas atteint la dernière humiliante étape de son voyage. A Saumur, rebutée, éconduite de toutes les hôtelleries, elle se voit contrainte d'accepter, comme une aumône, le gîte que lui offre un étranger. A Nantes, M<sup>me</sup> Lecoq elle-même soupçonne sa vertu et deux fois lui ferme sa porte, refusant absolument de la recevoir.

Heureuse d'être ainsi traitée, l'humble fille se réfugie aux pieds de Jésus. Toutes ses épreuves n'ébranlent pas sa confiance. Elle sait qu'en dépit des apparences contraires, il veille sur elle avec amour. Elle attend qu'il

daigne venir à son secours; paisible, elle sourit à ses vœux crucifiants comme elle a souri à ses divines caresses.

L'heure de la confiance, de la foi aveugle c'est l'heure unique et enivrante dans la vie d'un grand amour. Ne pas douter de Celui qui semble abandonner, délaisser, oublier l'être qui s'est livré à Lui... rester fidèle, *quand même*, souffrir pour Lui aux heures où il paraît indifférent, lointain, inaccessible, sourd et aveugle, quel âpre délice! Pouvoir lui dire humblement : « Maître, vous savez et vous voyez bien que je vous aime, vous et non pas moi, vous... seul », quel mystérieux apaisement pour le cœur! Et quand ce cœur est le cœur d'un mortel et qu'il parle à un Dieu!

Aussi l'âme de Marguerite n'est jamais assouvie. Si enfin on la reçoit, si, reconnaissant son mérite, on ne cesse de la combler d'honneurs, elle soupire en secret et attend que ce soit encore à elle de donner et à l'Époux de recevoir.

L'occasion se présente bientôt. Le confesseur auquel elle s'adresse pendant son séjour à Nantes apprend qu'on écrit lettre sur lettre à sa pénitente pour l'engager à se faire carmélite. Il voit là une preuve que le bon Dieu ne la veut pas au Canada et lui assure qu'elle ne peut en conscience s'exposer aux périls du voyage et aux dangers qui l'attendent inévitablement dans le Nouveau Monde. D'après lui, elle doit suivre sa première vocation et renoncer à ce qu'elle croit être sa mission.

D'un autre côté, M. de Maisonneuve est pris à partie et on essaie d'alarmer son âme de chrétien. Jamais la situation n'a été plus pénible. Marguerite aux



abois écrit enfin deux lettres au Provincial des Carmes et s'adresse même à la sœur de ce dernier. Les lettres restent sans réponse, ce qui plonge la pauvre fille dans la plus douloureuse des perplexités. Tous les appuis humains se sont évanouis. Les conseillers multiples qu'elle a consultés sont également saints et recommandables et pourtant leurs décisions diffèrent... La Vierge Marie lui a parlé... C'est vrai... Mais Marguerite se défie tant d'elle-même... elle craint tant l'illusion... Cette vision, pure et belle comme le bonheur, a rempli son âme d'assurance et de paix, mais... ce n'est peut-être qu'une hallucination ? une rêverie de son imagination surexcitée?...

Le démon est habile, l'humilité de la servante de Dieu lui semble l'arme la mieux choisie pour tuer sa confiance. Pourtant, encore cette fois, l'humilité fait jaillir plus ardente la prière des heures désespérées : « Seigneur, c'est en vous seul que j'ai mis toute ma confiance, je ne serai point confondue ». Prosternée au pied du tabernacle, Marguerite attend le dernier mot du Maître. Et bientôt il s'infiltré en son âme *l'apaisement* silencieux qui rassure et raffermi, parce qu'il est l'amour divin, le Verbe lui-même.

Une lumière douce et sainte éclaire la chère victime ; désormais elle voit, sans plus pouvoir douter, le chemin qu'il faut suivre pour atteindre le mont béni où s'achèvera l'immolation.

Comme une lame d'acier fin, la confiance de Marguerite a subi le feu du creuset : la tentation ; elle a été plongée au bain froid des larmes, la voilà trempée pour toujours.

Marguerite adorera avec foi jusqu'à la fin les desseins



particuliers du Seigneur sur son âme. Il peut la conduire par les plus durs chemins et les plus âpres sentiers, son pied ne chancelle pas ; elle regarde le ciel. L'incendie peut anéantir en quelques heures l'œuvre terrestre élaborée par des années de privations et de labeurs, son cœur ne faiblit pas ; rien ne renverse les pierres d'éternité. Ce Dieu qu'elle aime, il peut permettre qu'on lui livre les assauts les plus divers : l'enfer, le monde, les gens de bien eux-mêmes sont libres de contrecarrer les plus louables projets de Marguerite, de chercher à disperser ses compagnes et à faire disparaître sa congrégation, son âme reste sereine : « Celui qui laisse tomber aujourd'hui ce qu'il a édifié hier le relèvera bien demain. » Elle est sûre du Dieu à qui elle s'est abandonnée. Il prendra les moyens de son choix, son but divin ne manquera pas d'être atteint.

Que viennent même l'angoisse et la désolation assiéger l'intime forteresse de sa vie intérieure, l'humble victime s'écriera : « On m'a fait connaître que j'étais dans un état de damnation éternelle, ce que je n'ai pas eu de peine à croire, voyant combien j'ai eu de négligence dans les devoirs de mon état de supérieure, lorsque j'ai occupé si indignement cette place. J'en demande pardon à Dieu de tout cœur et je m'offre à Lui pour qu'il fasse de moi tout ce qu'il lui plaira pour le temps et pour l'éternité. Cependant au milieu de cet excès de mon accablement, je n'ai jamais douté des bontés de Marie ni de la miséricorde de mon Dieu *et quand je me verrais un pied dans les enfers, j'espérerais encore et en l'un et en l'autre* ».

Certes, il est assez facile aux yeux qui plongent dans l'éternité glorieuse de rester secs en face des ruines

terrestres, mais qu'il est ardu d'espérer quand on croit déjà sentir à son talon la morsure des feux de l'enfer!

Cet « Amen » confiant, ce regard calme et assuré de la créature qui tremble dans les ténèbres, comme une pauvre goutte d'eau au-dessus d'un abîme, c'est un merveilleux poème d'amour pour l'oreille de Dieu. C'est le son glorifiant que rend toute âme de saint à l'heure où elle se *perd* dans l'océan sans fond de la miséricorde infinie.

C'est enfin l'écho de la louange auguste qu'exhale le Christ en croix, le Christ qui vient de s'écrier, sous l'étreinte de la plus poignante des angoisses : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » et qui murmure tout de même en expirant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ».

## VERS LE MONT DU SACRIFICE

Un signal retentit... clair... décisif...  
L'agnelle bondit... s'élance... en avant...  
tout droit devant elle...  
La course ardente... ailée... se poursuit  
sans ralentir... égale et généreuse.  
Les obstacles se dressent... elle les ignore...  
les contourne... ou les survole.  
Mais bientôt les dernières vibrations de l'appel  
s'éteignent...  
L'écho meurt dans un souffle...  
Le silence tombe écrasant...  
sur la larde morne...  
L'agnelle s'arrête...  
où donc court-elle?...  
a-t-elle bien entendu?...  
Elle s'est peut-être égarée?...  
Deux routes sont là...  
Une voie très droite...  
usée par les pas légers de vingt siècles...  
et le frottement doux... mesuré...  
d'innombrables sandales de moines.





L'autre...

Une piste... à peine une trace...  
broussailleuse et sauvage.

Qui mènent?... La première...  
à une retraite accueillante... parfumée de chants...  
de prière et de paix.

Celle-ci... vers une cime lointaine...  
perdue dans les brumes de l'inconnu.

Que choisira-t-elle?...

Sa tête est pesante d'anxiété...  
quand elle la relève... la bergère apparaît...  
blanche... majestueuse... royale...

Sa main est tendue vers la montagne abrupte...  
sa voix plus suave qu'un soupir d'ange...

Commande et rassure...

« Va.. je ne t'abandonnerai pas!... »

L'agnelle regarde autour d'elle..

le troupeau là-bas dans la plaine...

la bergerie au toit moussu...

les coteaux amis... la rivière... le ciel souriant..

L'heure est donc venue...

Ce regard c'est un éternel...

*Adieu.*

## CHAPITRE VI

### DÉTACHEMENT DE MARGUERITE BOURGEOYS

Établie dans la paix qui vient d'une certitude consacrée par le ciel, Marguerite Bourgeoy met la dernière main aux préparatifs de son long voyage. La prudence humaine parle et ses conseils tombent nets, clairs, tranchants, avec ce ton décidé que prend la glaciale raison en face de l'enthousiasme dont la flamme monte. D'abord, il faut agir et vite, car le temps presse et les besoins sont illimités.

Le Canada... c'est une région sauvage, inexplorée, une immensité fourmillante de surprises et d'imprévus, située dans le nord du nouveau monde, couverte une grande partie de l'année d'une impénétrable cuirasse

de neige et de glace. Certes, il y a peut-être dans ses forêts vierges, au fond de ses lacs immenses, dans les entrailles de ses monts, des richesses inouïes, des mines fabuleuses qui excitent déjà la fièvre de mille aventuriers, mais il y a surtout et certainement des peuplades barbares plus cruelles que les bêtes fauves qu'elles voisinent, il y a l'absence de tout confort, il y a l'impossibilité absolue de se procurer là les choses les plus indispensables à la vie. Il faut tout apporter d'Europe, sinon on manquera de tout. Marguerite Bourgeoys, née dans le pays qui a su donner à la civilisation son raffinement le plus délicat, fille d'une famille aisée, Marguerite Bourgeoys, que des personnes de qualité reçoivent et traitent comme une sœur, doit songer qu'elle ne peut, du jour au lendemain, rompre avec des habitudes déjà vieilles pour vivre à la façon des « Indiens » d'Amérique.

Elle s'exile... soit! c'est déjà être héroïque et donner beaucoup à la cause sacrée de la religion. Dieu ne demande pas plus. Elle a le droit de se prémunir contre les horribles privations, car elles ne peuvent qu'être horribles, qui sont inhérentes à tout séjour dans un pays encore sauvage.

S'en aller ainsi à l'aveugle, pleine d'ardeur et de foi confiante, c'est très beau, c'est sublime, mais partir sans avoir pris les précautions humainement raisonnables, c'est aller au-devant des tortures, de la faim, du froid, de la mort peut-être... c'est presque se suicider.

Oh! comme Marguerite comprend mal ce langage! Comme cette sagesse lui semble absurde! Toute préoccupation terrestre est si loin de cette âme qui a contemplé la Face divine!



Elle y a répondu d'avance à sa manière. Au lieu d'acheter, elle a donné sa dernière pièce de monnaie aux pauvres. Au lieu de faire des provisions pour s'assurer le nécessaire dans le nouveau monde, elle a renoncé devant la loi, à sa part d'héritage, elle a cédé à son frère et à sa sœur les biens qui lui venaient de ses parents.

La sagesse humaine hausse les épaules. Cette fille est folle, sans doute, cependant elle est libre, libre de choisir pour elle-même la mort affreuse et lente, partage des imprévoyants, qui s'enfoncent dans un désert sans provisions et la gourde vide. Mais cette même fille s'en va, dit-on, jeter les bases d'une communauté destinée à assurer l'éducation des enfants de la colonie, comme à procurer la conversion des idolâtres. Si elle veut pour elle l'absurdité fatale d'un dénûment absolu, elle n'a pas le droit d'imposer à d'autres cette situation insensée. Elle doit prévoir l'avenir de ses compagnes d'apostolat.

Elle n'a plus rien, mais à ceux qui n'ont rien, il reste la ressource de tendre la main. Tendre la main pour une pareille œuvre, ce n'est ni un abaissement ni une honte, c'est presque un honneur, une sainte gloire.

Marguerite à son tour sourit de pitié. Le monde peut-il comprendre quelque chose à la folie de la croix? Mendier, elle? mendier, même pour donner une base d'or à l'édifice qu'elle rêve d'élever si solide qu'il narguera le temps et tous les contretemps? Jamais! Mais c'est précisément sur les fondements de la pauvreté la plus austère qu'elle veut asseoir sa sainteté et sa Congrégation. Tous les raisonnements des prudents du siècle ne la feront pas changer.

Ils continuent pourtant de siffler à ses oreilles comme

des flèches dirigées par une main sûre : Tout cela, c'est orgueil déguisé, c'est une bravade au bon sens, c'est tout simplement tenter Dieu que de prétendre se passer de tout et de tous ; cette œuvre sans appui s'effondrera. Et puis si elle peut, aujourd'hui qu'elle est encore dans toute la force résistante de sa jeunesse, accepter une vie aussi rude et aussi pénible, que fera-t-elle demain?... Quand elle ne pourra plus donner gratuitement, comme elle le rêve, l'instruction aux enfants et travailler de ses mains pour sa subsistance, à qui s'imposera-t-elle comme un importun fardeau ? qui lui donnera du pain et un gîte ? Et si la maladie, le mortel climat qu'elle va affronter, elle, la fille des ciels doux et des terres ensoleillées, la forcent à l'inaction, qui donc pourvoira à ses besoins ? Il lui faut au moins songer à l'avenir, mettre de la prudence charitable dans son beau dédain des biens de ce monde.

A ce dernier assaut, qui prétend casser son grand élan généreux, Marguerite Bourgeoys répond, un doigt entre les feuillets du saint Évangile : « Les apôtres sont allés obéissant au Seigneur, sans bourse ni double robe, se confiant en la Providence qui les a nourris, là où il n'y avait pas de vivres. Je m'en irai comme eux, sans aucune assurance pour ma vie, avec le moins de hardes possible, laissant le soin de tous mes besoins entre les mains de la Sainte Vierge, sûre que je ne manquerai jamais du nécessaire ».

Que d'autres partent pour les mêmes plages lointaines poussés par l'inférieure soif des richesses, qu'ils s'imposent, applaudis et admirés, des fatigues et des peines sans nom pour amasser de superbes fortunes. Marguerite les plaindra de n'accumuler que des trésors



exposés aux injures de la rouille, des voleurs et des vers.

Que des gouverneurs commettent l'infamie de vendre à leur profit le pain du peuple mourant de faim, que d'autres, vils agents du diable, trafiquent de l'âme des pauvres sauvages, leur donnent, en retour des richesses de son royal domaine, quoi? le poison qui tue parce qu'il engendre le vice, que d'autres encore exploitent tous les instincts dépravés du barbare pour en retirer de l'or. Marguerite gémit parce que tous ceux-là oublient « qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ». Elle voudra pourtant les dépasser tous. La soif qu'elle a à éteindre est plus brûlante que la leur. Marguerite Bourgeoys est plus ardemment ambitieuse, elle est plus avide que tous ces malheureux éternellement inassouvis. D'ailleurs, elle a mieux que leur courage, elle a du zèle, elle a plus que leur audace, elle a de l'intrépidité, sa constance va plus loin que leur ténacité, son héroïsme dépasse leur endurance. Avec une sainte cupidité, elle aussi songe aux âmes, elle aussi les met à prix, mais c'est avec sa jeunesse, ses forces, sa vie, son âme qu'elle prodigue, qu'elle les payera.

C'est l'or de la sainteté, l'or qui demeure éternellement que Marguerite convoite pour elle-même, mais qu'elle veut encore donner aux pauvres enfants de ténèbres assis là-bas à l'ombre de la mort. Les biens, ce que le monde appelle des biens, elle les foule d'un pied méprisant. Elle pleurera amèrement, elle regrettera demain, jusqu'à la désolation, les moindres adoucissements introduits dans la manière de vivre de ses filles. Elle ne se lassera jamais de répéter sa prière : « Je ne



vous demande ni *biens*, ni *honneurs*, ni plaisirs pour la vie présente dans cette maison, mais seulement que Dieu y soit bien aimé et servi autant que notre *petite condition* pourra le permettre ».

La pauvreté sera pour Marguerite Bourgeoys ce qu'elle fut pour le « Pauvre d'Assise » : une reine aimée qu'elle voudra présider à toutes les phases de sa carrière d'apôtre ; elle tiendra à honneur d'en porter les livrées, d'en exhiber le blason partout où elle ira. « Comme dans les maisons des riches et des grands de la terre on peint et grave dans tous les endroits les plus fréquentés et les plus apparents les armoiries et les titres de leur grandeur, de même il faudra faire paraître en tout et partout la *pauvreté* et la *simplicité* ». Qu'on lui dise, dès cette heure, qu'elle n'aura pour tout abri qu'une étable abandonnée, son âme éclatera en un cantique de jubilation.

En ceci, elle prétend imiter sa chère maîtresse la sainte Vierge qui a vécu dans la plus étroite pauvreté, pauvreté qu'approuvait et sanctifiait son divin Fils en la partageant : l'étable pour demeure, la crèche pour berceau, la paille pour duvet à sa naissance ; la terre nue sans une pierre pour reposer sa tête pendant sa vie publique, le pain de l'aumône pour nourriture, des indigents pour disciples, enfin la nudité et la croix pour mourir.

Et l'amante de Jésus continue : « On doit se souvenir que, pour jouir des avantages de la sainte pauvreté, il faut d'abord être pauvre *d'esprit* et de *cœur*, nous tenant entièrement dégagées de tous les biens de la terre, de tous les honneurs du monde, mais il faut de plus, pour la pratique, ne rien posséder en propre et se

contenter de ce que la Providence nous fournit. Il faut en esprit de pauvreté prendre toujours ce qu'il y a de plus pauvre, de plus simple, de plus humiliant et de plus contraire en un mot aux inclinations de la nature corrompue... C'est toujours à des âmes pauvres et mortifiées que Notre-Seigneur prend plaisir à se communiquer. »

Renoncer aux biens matériels, ce n'était là pourtant que le premier pas. Marguerite ne devait s'avancer qu'en brisant d'autres liens sacrés et très doux. D'abord, elle quitte son pays, sa patrie, sa France si belle.

L'amour du sol natal palpite en tout cœur bien fait, l'âme française pousse des racines si profondes, elle tient si fort à la terre qui l'a vue s'éveiller et grandir, qu'elle ne s'en arrache que saignante et déchirée. Le Français ne s'exile de bon gré que pour aller au loin faire connaître et aimer Dieu et la France. Il n'y a guère d'émigrés français, pendant que les missionnaires de France sont légions.

Marguerite Bourgeois aime sa patrie, elle s'est attachée à sa riante Champagne, au berceau de sa vie : la glorieuse Troyes. Troyes, écrin de souvenirs héroïques, de monuments célèbres. Troyes dont le cimetière garde les cendres de ses aïeux et bénit de ses croix la tombe de sa mère et de son père.

Elle ne se fait pas sans angoisse, on le pense bien, cette dernière communion dans la vieille église de Saint-Jean où elle reçut son Dieu pour la première fois, elle est pénible, cette halte auprès de l'antique baptistère où tant de fois elle a évoqué l'ombre glorieuse de Jeanne d'Arc et chanté le Credo de sa foi ardente, elle est pleine de larmes cette longue oraison, prolongé devant



l'autel même, où, éblouis, ses yeux ont contemplé les traits de l'Enfant Divin dans la blanche auréole de l'hostie.

Marguerite doit s'arracher violemment de ces lieux qui tiennent à toutes les fibres de son âme. Et le lambeau qu'on arrache laisse toujours une plaie béante. La voit-on passer devant le Beau Portail et saluer d'un œil sec la statue de la Vierge, regarder sans tressaillir ce marbre qui a vécu un instant pour lui sourire ?

L'imagine-t-on, elle la vibrante Française, debout sans émotion, sans un tremblement douloureux, dans la brume matinale qui festonne de beauté le bleu profond de ce ciel qu'elle aime, sous le soleil qui baise le front de ses collines, sable d'or fin les rues étroites et met des diadèmes rayonnants aux vieilles maisons de sa ville natale ? Et ces oiseaux et cette brise mêlant leurs notes claires à la prière des cloches ? Oh ! cette douceur prenante montant de tous ces coins familiers et chers, comme elle envahit l'âme pure de Marguerite si naturellement éprise d'idéal et de poésie religieuse !

Comme surgit ensuite plus poignante la réalisation qu'elle quitte *son pays* pour toujours, que jamais ses yeux ne reverront ce paysage d'enchantement ! Quand elle aperçoit la haute muraille grise du Carmel, l'oasis où elle a tant désiré vivre, les larmes jaillissent brûlantes de ses yeux, des soupirs lui échappent scandant une ardente prière : « Seigneur, je suis votre humble servante, qu'il me soit fait selon votre divin vouloir ! Je m'en vais vers des plages inconnues, dans un pays sauvage, mais qui donc pourrait me séparer de vous, mon Pasteur, mon Christ, mon Époux ? Et vous possédant, peut-il me manquer quelque chose ? Vous êtes



mon trésor, vous êtes aussi le lieu de mon repos et en vous je retrouve tout ce que pour vous je quitte. »

Marguerite ne peut s'arrêter encore, il lui reste un pas à franchir avant d'être tout à fait engagée dans la voie qui mène au lieu du sacrifice. Il y a un nœud, le plus doux de tous, à trancher. Elle a un frère, elle a surtout une petite sœur qu'elle chérit ardemment. Elle s'arrête, interroge son cœur, pour s'apercevoir, interdite et meurtrie, que ce n'est pas une ordinaire affection fraternelle qu'elle a vouée à ces deux orphelins. Marguerite sent battre pour eux, dans sa poitrine que les sanglots soulèvent, un cœur de mère. Elle a été pour ces êtres désemparés, reçus comme un dépôt sacré des mains de sa mère mourante, adoptés devant Dieu une seconde fois près de la couche funèbre de son père, une providence, un ange gardien. Les plus belles années de sa jeunesse, elle leur en a consacré la fraîcheur et les sourires. Le meilleur de ses forces elle l'a transformé en vaillance, en dévouement à leur service. Ils ont vieilli, ils se passent maintenant de sa quotidienne sollicitude, cependant elle éprouve encore le besoin de veiller sur leur bonheur, de rester près pour les secourir au moindre signal de détresse, pour les consoler dans leurs peines, les soutenir aux jours d'épreuve, pour couvrir leur vies, devenues plus chères que la sienne même, du manteau protecteur de sa virile tendresse.

Mais le Christ a dit : « Celui qui aime son frère et sa sœur plus que moi n'est pas digne de moi. » Avec un courage surhumain, Marguerite tranche ce dernier nœud, c'en est fait, rien, rien ne la retient plus à la terre.

Ses écrits ne mentionneront jamais les noms aimés et,

plus tard, si elle pleure sur le cadavre calciné de Sœur Marguerite Soumillard, ce n'est pas parce que la jeune victime est l'enfant de sa sœur, mais plutôt parce que son Institut perd un sujet précieux, et la cause de Dieu une apôtre de valeur.

La victime peut maintenant tenter l'abrupte montée qui mène à l'autel des holocaustes. Elle est libre, elle n'a d'autres fardeaux à soulever que le bois du sacrifice, la croix que le divin Prêtre mettra lui-même sur ses épaules.

Elle visite une dernière fois la maison paternelle, la chère vieille maison hantée de souvenirs doux et de visions sereines, la vieille maison où flotte comme un parfum sanctifié l'âme des ancêtres, l'âme forte dont elle sent vibrer les ardeurs dans toutes les cordes tendues de son être. Marguerite parcourt les larges pièces au décor austère et sobre, elle revoit les coins aimés où, petite fille, elle jouait à la religieuse et bâtissait ses miniatures de cloîtres. Émue, elle s'agenouille près du haut lit de chêne, dont le ciel a retenu au passage le dernier soupir de sa mère et la dernière bénédiction de son père.

La fille d'Abraham Bourgeoys et de Guilmette Garnier a besoin de protester devant les morts, toujours présents, que, si elle abandonne le vieux foyer, si elle remet aux mains de la bonne Providence le dépôt qui lui a été confié, ce n'est pas qu'elle cherche à désertier un poste d'honneur, mais parce qu'elle veut rester plus digne d'eux, parce qu'elle veut enrichir d'une page sublime les traditions de générosité chrétienne, de filiale dévotion à la sainte Eglise qu'ils lui ont léguées.

Pour suivre leurs traces elle part à la conquête des



âmes. Au pied du crucifix, témoin de leur agonie, elle fait le serment d'être la plus pure gloire de leur famille, d'ajouter à l'honneur de leur nom l'éclat de l'héroïsme, d'auréoler leur bénie mémoire des rayons de la sainteté.

Mais elle n'apporte avec elle aucune de ces reliques émouvantes, souvenirs de famille réveillant tout un passé de bonheur, rappelant les traits de la mère regrettée, du père vénéré, aucun de ces talismans précieux qui, là-bas sur la terre étrangère, lui eussent donné, aux heures douloureuses, l'illusion du pays, pas même, entre les feuillets de son livre d'heure, une petite fleur née de la poussière bénie de ses tombes aimées. Non, elle a tout sacrifié, elle veut tout oublier, ne regarder qu'en haut.

Et le 20 juin 1653, quand le *Saint-Nicolas* de Nantes quitte la rade de Saint-Nazaire sous la conduite du capitaine Pierre Le Besson, Marguerite Bourgeoys est à son bord, le front serein comme son âme délivrée des soucis terrestres. Elle devient bientôt l'ange de la traversée, n'ayant d'autres désir que de secourir tous ceux de l'équipage qui peinent et qui souffrent, ne cherchant déjà qu'à se dévouer, à monnayer sa vie pour acheter des âmes au Christ.

Elle n'a fait aucune provision, elle n'a rien voulu se procurer des choses indispensables pour le voyage, mais des mains charitables ont eu à cœur de lui assurer au moins de l'eau douce pour calmer sa soif et un lit pour reposer ses membres fatigués. L'eau lui est refusée dès qu'elle est en pleine mer, cependant elle ne se plaint pas, ne réclame pas, trop heureuse de boire le liquide croupi, malodorant, qu'on lui sert en guise de



boisson. Le soir, elle s'étend lasse et rompue sur un paquet de cordages et elle est contente de penser que quelque pauvre passager dort paisiblement sur le lit qu'on avait préparé pour elle. Détachée même de ce grabat de fortune et de ce précaire repos, elle veille des nuits entières au chevet des pestiférés, où d'ailleurs elle passe ses laborieuses journées.

C'est sans regarder en arrière, sans se détourner pour jouir des rares agréments de la route, que la victime met ses pas dans les pas de son guide adoré. Elle effleure à peine la terre, tant est grande son impatience d'atteindre le but assigné par Lui. Il lui tarde sans doute de voir apparaître la cime où Il a tout préparé pour le sacrifice, mais humble toujours, indifférente à tout ce qui n'est pas la volonté divine, elle ne pose pas une question, ne trouve le voyage ni trop long, ni trop pénible. Le jour, l'heure, la minute présente peut devenir un chant d'amour, une louange glorieuse à Dieu, il lui suffit de le savoir pour l'employer jalousement. Le détachement de Marguerite Bourgeoys est tel qu'elle peut déjà dire en toute vérité avec le grand Apôtre : « Je suis *sur* la terre, mais je ne suis pas *de* la terre; c'est pourquoi j'use de ce monde comme n'en usant point. » (1 Cor., VII, 31.)

## LE DÉPOUILLEMENT



Le sommet est atteint...  
Dans sa beauté vierge...  
la forêt s'étend à perte  
[de vue...  
embaumée... chantante...  
[mystérieuse...

Au pied du mont... ciel liquide...  
miroir mouvant... un fleuve immense...  
berce ses eaux bleues...  
L'agnelle le regarde aller... entre les rives fleuries...  
salué par la grâce...  
des saules inclinés... des érables frémissants...  
et des vignes sauvages...  
Elle fait des rêves merveilleux...  
sur les genoux du Pasteur...  
qui lentement la tond...

Les blancs flocons de laine tombent drus...  
et s'amoncellent...  
sans taches...  
très doux...  
pour les yeux et la main du Maître...  
Les lames d'acier... larges... tranchantes...  
se plongent... se replongent...  
dans l'épaisse toison...  
elles crissent aiguës et dures...  
effleurent la chair qui tremble...  
sans trêve... sans pitié!  
Quand l'austère tâche est finie...  
un long frisson secoue la frêle créature...  
sous le vent qui souffle...  
moqueur et cruel.  
Alors pitoyable et bon... le berger l'abrite...  
Sous le pan laineux de sa mante...  
dans une douceur de délice...  
un apaisement de berceuse...  
Et l'agnelle heureuse... allégée...  
se blottit confiante plus près...  
plus près encore...  
jusqu'à ce quelle entende ravie...  
les battements du cœur...  
de son Pasteur bien-aimé...



## CHAPITRE VII

### MORTIFICATION DE MARGUERITE BOURGEOYS

Pour suivre Jésus au Calvaire, devenir victime avec Lui, il faut non seulement renoncer à tout, mais encore se renoncer, se mortifier, en d'autres termes, s'exercer à la mort.

Marguerite Bourgeoys a atteint cette étape de la vie intérieure. Elle a déjà sacrifié la fortune, elle a quitté ses parents, ses amis, elle s'est exilée, mais il lui reste sa santé, ses forces; il lui reste son intelligence, sa mémoire, son imagination, son cœur.

Or tout cela elle le livre aux lames acérées qui coupent, tranchent et retranchent. Elle va devenir un prodige dans l'art surhumain de la mortification.

La maxime de saint François d'Assise sur les lèvres : « Il est difficile de satisfaire aux nécessités corporelles sans obéir aux inclinations sensuelles », elle s'élançait à l'assaut de ses goûts et de ses penchants naturels ; elle les étudie, les consulte, mais pour les contrarier, elle s'ingénie... à faire toujours ce qu'elle ne voudrait pas faire et poursuit le moi égoïste jusqu'en ses derniers retranchements.

Mais, « plus l'âme s'élève plus elle devient universelle ». N'expié que ses péchés ou ceux des siens, ne faire pénitence que pour ses fautes à elle, ne réprimer que ses penchants, ne combattre que ses attraits ce n'est pas assez.

Marguerite sent un impérieux besoin de dilater son âme, d'élargir son cœur, d'embrasser non seulement le présent, mais encore l'avenir. Elle rêve d'être vraiment une victime dans toute l'acception du mot, « le Jonas » de ce nouveau pays qu'elle s'est donné.

Que dis-je ? dans un accès de sublime folie elle veut, comme le Christ à Gethsémani, mesurer le flot montant des iniquités humaines, elle veut sonder l'abîme de hideur et de fange où s'enfoncent les âmes, pénétrer le mystère des ténèbres... elle veut aussi se courber sous le fardeau du mal universel. Le Seigneur ne résiste guère aux désirs des cœurs héroïques, il n'a plus de secrets pour ses amis. N'est-ce pas même avec une amoureuse complaisance qu'il en fait ses confidents ? Catherine de Siemie et tant d'autres n'ont-ils pas exploré l'enfer terrestre du péché, avant de descendre aux géôles éternelles, pour y contempler le tourment des damnés ? Et dans ses longues veilles au pied du tabernacle, dans ses méditations profondes sous les étoiles, en face du

fleuve aux eaux limpides et de la forêt vierge peuplée de mystères, serait-ce absurde de penser que le voile s'est peut-être levé, et que Marguerite a pu scruter l'avenir, qu'elle a pu entrevoir le mal sous toutes ses formes modernes, s'étendant peu à peu comme une souillure, une écume malodorante sur le monde?

Si quelque jour Marguerite a vu glisser à travers buissons et fourrés une tribu sauvage, traînant au camp ses victimes, si elle a tressailli d'horreur en regardant de loin ces brutes inhumaines, transportées d'une joie féroce, emplissant leurs yeux du spectacle épouvantable d'hommes qu'on écorche, qu'on découpe, qu'on fénaille et qu'on brûle, n'a-t-elle pas aperçu aussi, dans un éclair prophétique, la face grimaçante des démons contemplant l'agonie de milliers d'âmes qui se débattent sous l'emprise du mal et... scène plus navrante encore... l'inertie des bons en face du vice organisé, du vice commercialisé?

N'a-t-elle pas pressenti que le diable réquisitionnerait les plus ingénieuses inventions de la science et les déformerait pour en faire des instruments de perdition? Ne soupçonna-t-elle pas déjà qu'il saisirait le parfum des fleurs les plus belles, la sève des plantes les plus utiles pour en fabriquer des poisons mortels, des liqueurs tuantes, des narcotiques qui abrutissent, paralysent le corps et annihilent l'âme?

N'a-t-elle pas deviné qu'il s'emparera des arts, de la poésie, de la peinture, voire même de la musique, qui, torturée, deviendra une autre sirène attirant les âmes vers l'abîme?

Et quand elle ouit le soir les cris aigus des barbares qui sautent, furieux, ivres, à demi nus, au son brutal de



leur tam-tam et que, dans la lueur rouge des feux, leurs bacchanales font songer aux convulsions des damnés d'enfer..., les anges doivent alors lui parler avec tristesse des danses insensées qui épuisent les forces physiques en anéantissant la vertu, et des modes perverses qui désoleront demain le cœur de la sainte Église.

D'aucuns ne voudront voir là qu'une fantaisie, une pieuse hardiesse de l'imagination peut-être ? Pourtant... si en considérant les œuvres fondées par Marguerite Bourgeoys on se rend compte qu'elle a eu l'intuition de tous les besoins de la jeunesse actuelle, pourquoi, en face de ses prodigieuses pénitences et de son habitude de se considérer comme le Jonas de la colonie, serait-il absurde de supposer qu'elle a aussi entrevu les maux de notre société moderne ?

D'ailleurs tous les saints n'ont-ils pas eu ces moments de claire vue, de perspicacité merveilleuse qui leur permettaient de scruter l'avenir et ses secrets ?

Ils ne font pas toujours, il est vrai, le récit de leurs découvertes, mais ils agissent. Tous ne sont pas des prophètes, mais tous sont des voyants, des prévoyants.

Les règles qu'ils élaborent, les précautions qu'ils exigent de leurs disciples, les barrières et les citadelles morales qu'ils dressent, en disent plus long même que des paroles.

Quand, par exemple, Marguerite Bourgeoys trouve sage de supprimer les sorties des élèves pensionnaires, est-ce vraiment parce que la société montréalaise de mille six cent soixante-dix-neuf offre déjà de si grands dangers pour leur vertu ?

Et quand ensuite, non seulement elle et ses filles

partent en guerre, mais qu'elles forment une véritable ligue d'anciennes élèves, contre les modes immodestes, peut-on supposer qu'elle ne voyait pas plus loin que les vanités en « étoffe du pays » de son temps?... qu'elle visait simplement les écarts des petits groupes de colons disséminés dans l'immensité canadienne encore sauvage?

Non, elle semble plutôt organiser la défense, entraîner ses filles aux luttes à venir. Et c'est alors qu'on se demande si le Seigneur ne lui a pas montré, même, ce défilé interminable d'esclaves suivant, enchaînés, le char de Satan, si elle n'a pas eu cette vision qui anguisse aujourd'hui les fidèles amis de Jésus : des multitudes d'êtres qui s'en vont magnétisés, tirés jusqu'en des antres obscurs, où le prince de ce monde règne et commande, où il tasse, entasse, presse et corde ses victimes affolées?

Alors, devant toutes ces âmes où la foi meurt, comment Marguerite n'aurait-elle pas été glacée d'épouvante, elle assez près de Dieu pour entrevoir le glaive des infinies justices balancé au-dessus des foules coupables?

Comment surtout, elle magnanime, aurait-elle pu retenir le cri éperdu qui fléchit la colère d'En Haut : « Seigneur, ne frappez pas. Père, pardonnez, ils ne savent ce qu'ils font!

« Il vous faut une victime?...

« Prenez-moi, immolez-moi, arrachez mes yeux de leur orbite, mais faites grâce aux coupables, Seigneur!

« Et puis demain des essaims de vierges pénitentes viendront encore sur mes pas... Pour ces pauvres malheureux qui abusent de votre lumière et vous offensent, elles pleureront... elles se feront aveugles volontaires...



leurs paupières se fermeront à tous les spectacles d'ici-bas. »

Quoi qu'il en soit, Marguerite pose un voile impénétrable sur ses yeux purs, voile de modestie austère, qu'elle n'écarte jamais, voile qu'elle lègue à ses filles et que même la libre enfant des bois accepte avec amour. Thérèse Ganensagouas, la petite sainte de la montagne, ne lève jamais les yeux sur un homme; l'exquise modestie des premières éducatrices de Ville-Marie excite l'admiration de tous et fait songer aux lis évangéliques, à Marie l'Immaculée, fleur de toute pureté croissant au milieu des épines.

L'amante du Christ pressent encore d'autres immolations nécessaires, parce qu'elle entre toujours plus avant dans les secrets de son Roi.

Et les paroles de la Vérité même arrivent jusqu'à l'humble femme :

« En vérité, en vérité, ces générations..., Ninive, Tyr, Sidon se lèveront au jour du jugement et les condamneront!

— Oh! non, non, Seigneur, non, vous leur ferez miséricorde!

Dans ce domaine de votre Mère, vous trouverez des âmes justes. Vous en trouverez plus que dix, que dis-je? demain elle se lèvera redoutable la blanche armée des purs, la génération des âmes chastes... et elle refoulera les légions infernales jusqu'au fond de leurs repaires ténébreux. » Marguerite sait bien que la colère divine va fléchir. Mais il y a toujours l'austère avertissement du Maître qui résonne à son oreille : « Ce genre de démons n'est chassé que par la prière et le jeûne. »

Aussi de ces entretiens avec Dieu sur la montagne,



de ces intimes cœur à cœur avec le Christ, victime perpétuelle, hostie toujours immolée, de ces prophétiques randonnées dans l'avenir, l'apôtre de Ville-Marie semble rapporter une haine aiguë du mal, qui devient le stimulant, l'aiguillon implacable d'une sainte cruauté. Cette cruauté inouïe, elle l'exerce contre elle-même. Elle punit sa chair innocente des excès qui se commettront demain, ici même, sur cette terre qu'elle arrose de ses larmes, de ses sueurs et de son sang.

Des mets grossiers de sa table de pauvre elle ne prend que juste ce qui l'empêche de mourir et elle rend ces avares portions aussi insipides qu'elle le peut. La cendre et les poudres amères sont ses condiments accoutumés, l'eau est son unique boisson, elle ne se la permet qu'une fois le jour, mesurée dans une petite tasse de cuir qu'elle porte à ses côtés. Sa soif ne s'éteint jamais, la faim la tenaille toujours.

Ses vêtements sont faits de tissus rudes et lourds sous lesquels se cachent d'effrayants instruments de pénitence. Elle se flagelle sans pitié, se déchire et saigne sous les chainettes de fer de sa discipline, elle enfonce dans sa tête les longues pointes d'épingles, dont elle a hérissé le bonnet qu'elle porte la nuit comme le jour.

Ainsi ployante, endolorie, blessée dans tous ses membres, elle s'assujettit à des tâches accablantes. Elle vaque aux soins d'une maison de colon dépourvue des choses les plus indispensables ; elle va chercher l'eau à la rivière, et ramasser le bois dans la forêt ; elle fait de longues courses toujours à pied à travers broussailles, cailloux, glaces et fondrières.

Et ce corps qui peut dire « rien en moi des pieds à la

tête n'est sans douleur », il se courbe sous le fardeau d'autrui. Marguerite soigne les malades, les veille, les assiste à leurs derniers moments, elle ensevelit les morts sans jamais s'accorder de soulagement, de répit, sans suspendre ses dures pratiques, sans interrompre ses effroyables pénitences.

« Ces démons ne se chassent, a dit le Maître, que par le jeûne et la prière. »

Tout son être jeûne, tout son être est privé, torturé, continuellement maintenu dans les postures les plus gênantes, même quand elle prie. Alors, prosternée le front contre terre, elle reste des heures entières immobile comme une statue sur les dalles froides de l'Église ou le plancher nu de sa cellule. Ou encore les bras levés comme Moïse, étendus comme ceux du Sauveur en croix, elle gémit, elle pleure, elle implore, elle arrache au Seigneur le pardon pour les coupables, la miséricorde pour les pécheurs d'aujourd'hui et de demain.

Quand enfin il faut donner un peu de repos à la nature épuisée, c'est sur la plate terre, avec un billot pour chevet, qu'elle s'étend pendant quelques courtes heures.

Une dure pailleasse, enveloppée d'une pauvre couverture, sans draps ni oreillers, paraîtra toujours une couche trop moelleuse pour Marguerite Bourgeoys.

Soucieuse de n'interrompre pas plus la prière que la pénitence, de continuer sans trêve ses négociations avec le juge trois fois Saint, elle ferme ses oreilles à tous les propos indifférents. Avec plus de soin encore elle veille sur ses paroles, les pèse jalousement, les dispense avec parcimonie et se fait une loi sévère de n'en proférer aucune qui n'ait pour but de procurer la gloire de Dieu ou d'être utile au prochain.



Et ce, toujours avec le souci de réparer, de prévenir, de déposer aux banques divines les fonds d'expiation à venir. Car elle sait bien qu'il viendra ce jour où des milliers d'âmes seront sans voix devant leur Créateur.

D'un autre côté elle entend le torrent des paroles humaines qui saute et bondit, emplissant des solitudes aujourd'hui calmes et tranquilles, d'un grondement de tempête.

Elle perçoit l'éclatement brutal des blasphèmes, des imprécations, des menaces haineuses, des faux serments..., le crissement sinistre des médisances..., des calomnies..., des mensonges..., des conseils perfides..., le murmure étouffé des tentations insidieuses... et surtout le silence désolé des foyers sans prière..., des églises désertées..., des êtres muets qui ne savent plus les mots du Credo..., dont les mains décroisées... les genoux raidis n'adorent plus..., dont les lèvres molles ont désappris les psaumes de pénitence et les hymnes de louange.

Quand elle aura acquis le droit de dire à ses filles : « Soyez mes imitatrices », elle leur demandera de s'unir en tout aux dispositions de la Sainte Vierge, elle les voudra soumettant leur volonté et leur jugement au joug de l'obéissance en toute occasion. Elle exigera le sacrifice de l'esprit qui réprime ses saillies pour ne pas blesser, pour ne pas même « piquer » le prochain; le sacrifice du cœur qui cache avec un soin égal, mortifie et contrarie avec la même générosité ses sympathies et ses antipathies.

C'est que le Christ lui a laissé voir la tristesse de son visage devant les haines et les rancunes, les jalousies féroces des Caïns et des Amans modernes, les querelles,



les discordes, les guerres intestines qui paralysent l'effort des bons et entravent le progrès du bien.

Il se trouvera toujours des créatures pour croire le serpent qui siffle, insidieux : « Vous serez comme des dieux »... Elle le sait et voulant qu'il y ait encore des talons de vierges pour écraser le reptile audacieux, elle se met à l'œuvre ardemment, elle ne rêve qu'abaissement et humiliation.

Oh ! comme nos vertus anémiées s'arrangeraient difficilement du sévère régime de ces temps héroïques ! Comme nos indépendances mal bridées frémissaient devant les coups de cravache assénés à l'amour-propre par la virile main de Marguerite Bourgeoys !

Ne dirait-on pas, en lisant les règles et avis laissés à sa communauté, que celle qui dirige doit avoir comme premier souci d'aider ses compagnes à pratiquer l'humilité ? Elle va même jusqu'à prévenir ses missionnaires qu'on pourra les faire taire pour laisser parler une petite fille.

Eh quoi ! ne songe-t-elle donc pas au prestige sacré de l'institutrice ? Ah ! oui le prestige, l'autorité, l'ascendant nécessaire pour faire du bien, oui elle y songe, mais elle sait bien qu'ils sont le rayonnement d'une véritable supériorité spirituelle et morale, et non la résultante d'une habile mise en scène.

L'humble de cœur peut ignorer toujours l'influence transcendante qu'il exerce, mais il n'en va pas moins de conquête en conquête, sa force de persuasion est entraînante, irrésistible.

A tout prix la mère veut transmettre à ses filles son amour du mépris et des humiliations et exige qu'à la maison mère certaines pratiques extérieures, gênantes

et mortifiantes, soient maintenues afin que toutes demeurent « petites et rabaissées à leurs propres yeux ».

Elle enseigne encore les méthodes qui lui ont mieux réussi dans l'art de mortifier l'imagination, afin de conserver sans cesse l'âme en la sainte présence de Dieu.

La loi qu'elle formule et dicte aux autres, elle continue de l'accomplir à la lettre et ce jusqu'à la fin, sans jamais s'accorder de repos.

Les derniers chagrins, les dernières tristesses de cette femme, qui perce l'avenir avec le regard des prophètes, viennent d'une seule source : elle craint de n'avoir pas été assez ferme à maintenir dans sa Congrégation, l'esprit pénitent et mortifié, pauvre et dénué de tout, qu'elle y a implanté. La peur que le sel de la terre ne vienne à perdre de sa saveur, hante le déclin de sa vie. Elle a promis au Christ des bataillons de vaillantes, elle les aura, mais elle rêve encore de les enfermer dans la vieille forteresse si redoutable : la mortification chrétienne.

Elle devine que la science moderne, simplifiant le travail, éliminant l'effort, machinisant le labeur et même le plaisir, dispensant l'homme de réfléchir pour produire, va finir par faire de lui le mol esclave de la matière, va lui faciliter les moyens de multiplier les péchés par-dessus le nombre des cheveux de sa tête. Elle entrevoit cette génération qui ne sait plus marcher, monter, manier un aviron, ou dompter une monture ; elle voit ces femmes à qui une cage d'oiseau suffit pour foyer, qui rechignent devant un poëlon et faibliraient en face d'une lessive à l'antique, aussi veut-elle leur opposer des phalanges de femmes fortes.



Eh! comment donc tous ces amoureux du confortable et du facile, tous ces passionnés du moelleux et du « tout-fait » comprendraient-ils la sévère morale évangélique, la mort à l'homme animal prêchée par tous les saints? Qui donc sauverait de sa démence l'humanité malheureuse? Cette humanité qui non seulement tremble devant la dure austérité des siècles de foi, avec son arsenal de haïres, de cilices, de fouets et de disciplines garnies de pointes, mais recule et regimbe devant tout ce qui gêne, incommode, fatigue et ennuie tant soit peu? Le moindre effort répugne à ses muscles trop délicats, le plus simple travail irrite ses nerfs trop tendus, la plus légère privation exaspère ses appétits mal réfrénés. Encore une fois qui donc la referait, la viriliserait sinon l'exemple des justes? Qui donc paierait pour elle et arrêterait le courroux divin, sinon la pénitence des saints?

A cette heure, Marguerite ne se contente plus de son titre de victime, l'amour qu'elle a pour Dieu, la haine qu'elle porte au péché lui font rêver de devenir la mère, l'entraîneuse, la générale d'une légion de victimes, amantes généreuses de la croix rédemptrice.



## LE BANDEAU

Souffrir entre les bras d'un être cher...

Est-ce souffrir?..

Pleurer... quand un regard aimé se voile, sympathique...  
de tristesse tendre... de larmes sœurs...  
Est-ce amer?... Est-ce dur?..



Porter des fardeaux écrasants... quand  
sur les lèvres d'un maître adoré... on cueille...

des encouragements...

des louanges...

des mercis... des mots d'amour...

Est-ce ardu?... difficile?..

L'agnelle tonduë sur les genoux du pasteur...

enroulée dans la chaleur de son manteau...

enivrée de joie par la musique de son

[verbe...]

ne le trouve pas... Souffrir avec lui... c'est mourir...  
c'est jubiler... c'est vivre pleinement...  
Mais voici l'épreuve...  
Il plonge un dernier regard de tendresse...  
dans les yeux confiants de sa choisie...  
Puis... d'un geste vif qui n'hésite pas...  
il éteint leur lumière qui brille...  
leur beauté qui rayonne...  
sous un bandeau impénétrable...  
L'agnelle est dans la nuit...  
pas une lueur...  
pas un reflet...  
pas un brillement d'éclair...  
rien... le noir... le chaos... le vide...  
Elle marche vers l'autel...  
sans voir la main qui la guide...  
trébuchant sur les pierres...  
les genoux ployés...  
une hésitation dans le pas...  
une angoisse au cœur... un serrement dans la gorge...  
Mais elle ne recule pas...  
Elle va à la clarté d'un souvenir ineffable...  
le sourire du pasteur et de sa mère...  
luisent toujours...  
sous les paupières fermées...  
sous les plis sombres...  
du *Bandeau*...

## CHAPITRE VIII

### L'ESPRIT DE FOI DE MARGUERITE BOURGEOYS

Jusqu'à cette heure Marguerite Bourgeoys a lutté, travaillé et souffert, mais dans la joie intense de la présence sentie du Pasteur divin. Elle s'est donnée sans compter, mais en retour elle a été comblée de célestes délices. Le Seigneur appuyait le soir sur son Cœur la tête endolorie qui, pour son amour, s'était criblée de pointes aiguës pendant le jour. Il emplissait d'amour jusqu'au bord ce cœur généreusement vidé de toute affection humaine.

Elle a renoncé à tout ce que la nature considère comme indispensable, mais ce douloureux dépouillement s'est opéré dans les bras mêmes de Jésus.



La main dans sa main divine, elle a gravi la montagne de l'immolation. Maintenant l'heure pénible entre toutes va sonner. Marguerite s'est privée de tout pour Jésus; en retour, Jésus va la priver de *lui-même*.

Un bandeau tombe sur ses yeux que l'extase a tant de fois illuminés..., elle est dans les ténèbres. La seule lumière qui lui reste, c'est le rayon de foi qui brille au dedans. Elle sait que son Bien-Aimé n'est pas loin, mais elle n'entend plus sa voix, ni même le bruit de ses pas. Elle criera vers lui dans son angoisse et il demeurera silencieux... C'est une nuit de vingt ans qui commence.

Marguerite Bourgeoys dans sa petite étable, entourée de quelques filles aussi ardentes, aussi assoiffées de pénitence qu'elle-même, bénie et encouragée par le saint évêque de Québec, M<sup>sr</sup> de Laval, menant une vie qu'elle fait aussi pareille à la vie de Marie et des apôtres que cela lui est possible : enseignant gratuitement le jour, travaillant la nuit pour gagner son pain, Marguerite Bourgeoys est heureuse, son âme « tres-saille de joie en Dieu son Sauveur. »

Mais le nombre des élèves devient plus grand, ses compagnes se multiplient et, hélas! les tempéraments ne sont pas tous également résistants, les courages également solides peut-être..., en tout cas Marguerite croit constater qu'autour d'elle on paraît moins avide d'austérité et de mortification. Elle pleure amèrement, mais ses larmes restent incomprises. De bonne foi on s'efforce de lui persuader que son genre de vie est incompatible avec les fonctions de l'enseignement, que le Seigneur n'exige plus d'elle un aussi complet dénû-

ment, qu'enfin il est temps d'entendre la divine injonction : « Que ceux qui ont une bourse et un manteau les prennent ». Bientôt aux représentations succèdent les instances. Marguerite affligée, l'âme en peine, doit céder et consentir, malgré ses répugnances, à la construction d'une maison plus spacieuse. Enfin sanglotante elle quitte sa chère étable.

Si, pendant ces jours pénibles, elle pouvait encore lire comme autrefois dans les yeux du Seigneur et recevoir quelque signe non équivoque de sa volonté ! Elle voudrait trouver une assurance nouvelle, assez forte pour détruire son assurance première, que Dieu demande d'elle une vie sans aucun adoucissement, une vie en tous points ressemblante à la vie des apôtres.

En recevant son mandat elle a compris, à n'en pouvoir douter, ce que le Seigneur exigeait d'elle. Maintenant il est muet devant sa désolation, il ne répond plus à ses appels, ses gémissements ne le touchent plus.

Marguerite en vient à se persuader qu'elle a encouru la haine de son Bien-Aimé, que même la douce Vierge Marie, le refuge des pécheurs et la consolatrice des affligés, s'est détournée d'elle.

Sera-ce l'heure, dès lors qu'elle ne distingue plus sa route, qu'elle ne sait plus ce que Dieu veut faire d'elle, d'abandonner sa généreuse entreprise ? de redescendre doucement la sombre montagne ou de s'immobiliser dans cette terreur désespérante ?

Non, la volonté de Marguerite Bourgeoys est ancrée dans le vouloir de Dieu et cette unique lueur, cette foi nue, aride, sans consolation suffit à la guider et même à lui faire multiplier ses œuvres de zèle.

Elle s'impute de grandes fautes, elle se croit dans la



disgrâce de Marie et c'est alors précisément qu'elle promet à cette divine Mère de lui élever une chapelle, la première à Ville-Marie.

Quelle foi ne lui fallait-il pas pour émettre pareil vœu? Elle n'a jamais été plus dépourvue de moyens. Où donc prendrait-elle des ressources puisque elle et ses filles enseignent gratuitement? puisqu'elle vient de faire construire cette grande maison, objet de ses cuisants regrets, non seulement cette maison mais encore une ferme, des granges et des dépendances?

L'obstacle est gigantesque, il n'est pourtant pas assez grand pour faire reculer Marguerite Bourgeoys. Elle compte sur la Providence en dépit de tout. Elle travaillera de ses mains, elle mendiera s'il le faut, mais elle élèvera un monument impérissable à la gloire de sa céleste Maîtresse. Qu'importe que ses yeux soient couverts d'un large bandeau, qu'importent les ténèbres et la désolation intérieure? Elle sait que la lumière existe. Celui qui voile l'éclat du soleil peut déchirer le nuage quand il lui plaît, sa gloire n'est jamais éclipsée, elle le croit : qu'importe alors le reste, tout le reste?

Un autre motif d'alarme surgit bientôt : le nombre des enfants à instruire va toujours croissant et l'apôtre n'a plus que trois compagnes. D'autre part les Ursulines de Québec regardent ce poste de dévouement, ce merveilleux champ d'action avec un œil de sainte envie, pendant que M<sup>sr</sup> de Laval les encourage, en hésitant, en tardant encore à approuver la jeune Congrégation.

Sûrement Marguerite va profiter de l'occasion unique qui se présente à elle, pour remettre l'œuvre commencée en d'autres mains et échapper du même coup



au martyr intérieur qui la torture? Le silence et l'apparent abandon du céleste Époux ne l'y autorisent-ils pas pleinement?

Les hommes se déclarent contre elle et le ciel ne prend pas sa défense. Elle est désemparée et seule.. C'est une aberration de vouloir lutter, poursuivre son plan d'apostolat. Peut-elle hésiter à s'avouer vaincue, à se rendre sans retard?

Cette tentation n'a pas de prise sur l'âme de notre héroïne. Sa foi reste agissante, parce que son amour est toujours vivant, même sous les cendres de l'épreuve, même dans l'abîme obscur où elle gémit.

Indomptée elle affrontera la mer et ses périls, elle ira demander au ciel de son pays l'apaisement, à sa terre natale des ouvrières de bonne volonté.

Satan rugit, il tente d'empêcher le départ. Au moment de l'embarquement un accident se produit, qui prive la pauvre voyageuse de ses hardes et de ses lettres de recommandations. La voilà seule de son sexe à bord du vaisseau, n'ayant pas dix sols en sa possession. Plus que jamais l'étoile se cache, qui devait la guider. Que va-t-elle faire? se désoler? désespérer? Ce qu'elle fait? elle le raconte elle-même presque gaiement : « Je me range sur un paquet d'étoupes et sur un rouleau de corde... j'avais de la toile pour une paillasse... j'en fis une chemise... voilà! Nous ne fûmes que trente et un jours en mer et je ne changeai point de linge pendant la traversée. A La Rochelle je perdis même cette chemise. »

Se peut-il un dénûment plus complet, plus pathétique? Et foi fut-elle jamais plus intrépide que celle de cette femme, angoissée dans son âme, éprouvée de

toute manière au dehors, et qui reste vaillante, souriante même dans son humble confiance ?

Elle arrive à Paris le soir fort tard et se cherche un abri de fortune. Le lendemain elle se rend à l'église, accompagne le saint Viatique qu'on porte à un malade, entend la messe et se confesse ensuite chez les religieux Prémontrés. Ce n'est qu'après bien des heures et de longues courses qu'elle va porter une lettre aux sœurs de M. Perrot, curé de Montréal, et qu'elle peut enfin déjeuner.

Le Seigneur fait trêve alors pour un temps à ses divines rigueurs et toutes les démarches de Marguerite sont couronnées de succès. Le bon Maître va jusqu'à récompenser par des prodiges la foi intrépide de sa servante : on la poursuit pour lui remettre des sommes d'argent qu'elle ne se souvient même plus d'avoir prêtées, on lui offre des cadeaux précieux et magnifiques pour sa chapelle de Bonsecours entre autres une statue miraculeuse ; Louis XIV lui accorde des lettres-patentes que Colbert lui remet sans vouloir rien accepter pour les frais de sceau. Ce qui est plus consolant encore, c'est qu'elle réussit à trouver six nouvelles compagnes et que M<sup>sr</sup> de Laval, venu à Paris pour solliciter l'érection de Québec en évêché, l'accueille avec une extrême bonté.

Munie de la bénédiction du saint Prélat, rassurée dans sa conscience, au comble de ses désirs, Marguerite reprend la mer avec ses compagnes le 2 juillet 1672.

Ce n'était là qu'une trouée lumineuse dans un ciel de tempête. Cinq années se passent en effet sans que la Congrégation, érigée par lettres-patentes du Roi Louis XIV, puisse recevoir la sanction de l'autorité



épiscopale. Nul ne soupçonne quelle longue épine ce délai enfonce dans le cœur de Marguerite. Elle aime tant la Sainte Église, elle lui est si filialement dévouée, elle aurait un si grand besoin d'être soutenue par elle en ses heures pénibles! C'est que les peines intérieures redoublent d'intensité et d'acuité depuis son retour d'Europe. On la voit quand même toujours debout, ne fléchissant jamais sous le fardeau de sa croix.

Enfin, en 1676, M<sup>sr</sup> de Laval daigne visiter Ville-Marie. La Congrégation naissante trouve grâce à ses yeux, il agrée, admire, approuve hautement l'œuvre de Marguerite Bourgeoys qui se réjouit dans le Seigneur. Elle entend à cette heure le divin Maître lui dire : « Ta foi t'a sauvée... »

Hélas! il n'ajoute pas : « Va en paix » car il reste l'importante question des règles définitives qu'il faut donner à l'Institut. La fondatrice sait combien cette tâche sera pénible, elle pressent la mer d'angoisse où elle sera plongée.

Jusqu'à présent on ne suivait qu'un règlement provisoire déterminé par la sœur de concert avec les ecclésiastiques du séminaire. M<sup>sr</sup> de Laval, qui tient à dresser lui-même la règle nouvelle, repasse malheureusement en France sans avoir pu y mettre la main. Marguerite s'inquiète, ses craintes se multiplient : n'aurait-on pas différé tant et tant que Dieu la retirerait de ce monde avant qu'elle ait pu assurer à sa Congrégation des règles qui lui soient propres, des règles répondant parfaitement à l'idéal rêvé dès le commencement?

Tourmentée jour et nuit, alarmée du moindre relâchement qui peut faire brèche à l'austérité de vie qu'elle a toujours désirée, Marguerite n'y tient plus. Et



pourtant une nouvelle œuvre se présente-t-elle, elle agit comme si son ciel était serein, son âme consolée et rassurée; elle s'y donne avec son ardeur toujours jeune.

Les filles venues de France, qu'elle va « quérir au bord de l'eau », qu'elle loge dans sa maison, qu'elle prépare à leur mission; les pauvres filles à qui elle apprend d'honnêtes métiers; les malades, les pauvres, les malheureux dont elle est la maternelle et inépuisable providence ne se doutent pas que cette femme pleine d'entrain, d'enthousiasme et de franche gaieté, qui les sert tous avec un dévouement, une générosité héroïques, que cette femme, dis-je, est en proie à la plus cuisante des souffrances.

Sa foi, son inébranlable foi transparait à travers tout et la transfigure à leurs yeux. Elle croit que Celui qui a daigné l'appeler, lui confier des âmes à garder du mal, des âmes à conquérir à la sainteté, ne peut pas l'abandonner. Elle s'en va, à tâtons dans la noirceur impénétrable, elle sait qu'elle arrivera au terme, seulement par combien de mystérieux détours? elle l'ignore. C'est toujours de France qu'elle espère recevoir la lumière bienfaisante et libératrice. Elle se décide donc à y retourner une troisième fois.

Avant de partir elle veut se démettre de sa charge de supérieure et supplie ses filles de lui choisir une remplaçante.

Toutes alors, comme inspirées du ciel, s'écrient d'une voix unanime : « Nous choisissons Marie pour notre première supérieure, notre chère institutrice, notre fondatrice et notre bonne mère, pour le temps et l'éternité. »

Après cet acte d'amour spontané, qui console et réjouit

sœur Bourgeoys, elle voit ses filles qui s'approchent et la prie de continuer à gouverner la Congrégation sous la direction et protection de Notre-Dame.

C'est alors que Marguerite fait à Marie la si belle et si touchante prière qu'on peut lire au livre de sa vie.

Cette minute de consolante joie est suivie de longues heures d'anxiété, d'ennuis et de peines multiples : retards à Québec avant l'embarquement; maladie occasionnée par les fatigues et les privations du voyage; reproches de M<sup>sr</sup> de Laval qui désapprouve ses démarches; défense de s'occuper des règlements; refus d'autoriser le recrutement de nouveaux sujets, etc.

Toujours soumise, alors même qu'elle comprend de moins en moins les ordres de la divine Providence, Marguerite adore aveuglément la volonté du Maître qui l'éprouve et revient à Montréal, heureuse de pouvoir au moins servir de mère à un nombre de vertueuses filles destinées à la colonie.

Cette foi intrépide doit enfin toucher le cœur de Dieu. Il l'a forcée de revenir seule de France, mais à son arrivée il lui présente la première gerbe de sa moisson canadienne. Marie Barbier, Marie Denis, Madeleine Bourbault, Marie Charly, Françoise Lemoyne, Catherine Charly, et Catherine Bony entrent à la Congrégation pour s'y faire religieuses.

Trois ans ne sont pas écoulés que la foi de Marguerite reçoit un nouveau choc : son œuvre est réduite à néant. Cette fois plus d'espoir possible. Humainement parlant elle ne peut renaître de cet amas de ruines.

De la grande maison, dont chaque pierre raconte un sacrifice, rappelle une privation, des meubles, des habits, du linge qui ont coûté tant d'heures laborieuses,



tant de nuits sans sommeil, il ne reste, après l'incendie du 7 décembre 1683, que des débris fumants qui recouvrent... ô douleur! deux cadavres calcinés.

C'est le coup de dard qui creuse plus profonde une blessure inguérissable.

Marguerite Bourgeoys, la figure baignée de larmes, à genoux dans la neige souillée de cendre, se frappe la poitrine et adore la justice divine qui la crible. Elle répète après l'Apôtre : « Mon âme, ne méprise pas le châtement du Seigneur, et ne perds point courage lorsqu'il te reprend, car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de la verge tout fils qu'il reconnaît pour sien. »

De ce qu'elle avait édifié à la sueur de son front il ne reste plus, à la vérité, pierre sur pierre; deux de ses plus précieux sujets viennent de mourir tragiquement sous ses yeux; tout croule, tout s'évanouit en fumée, tout périt et cependant elle croit plus fermement que jamais. Elle croit que le Seigneur lui donnera quand même cette postérité qu'il lui avait promise en lui montrant la terre canadienne. Elle le sait fidèle, elle le sait tout puissant, elle le sait tout aimant et elle va le confesser avec plus d'élan que jamais à la face du ciel et de la terre : Marguerite Bourgeoys n'a pas quarante sols, mais sa foi est robuste, son bras est vaillant, et elle sollicite la permission de relever sa maison, de revivifier son œuvre.

Hélas!... tant d'épreuves déconcertent la prudence des supérieurs. M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier en conclut que Dieu veut la suppression de cet Institut, né dans la pauvreté, élevé dans les larmes et qui ne parvient pas à se donner des bases solides.



Les autres regardent, sympathiques, affligés, haussent les épaules cependant. C'est insensé, c'est tenter Dieu... Comment donc faire rejaillir pareille œuvre de pareil néant ?

Marguerite est seule à ne pas douter. Elle connaît les désirs de Jésus et de Marie. L'océan d'amertume où elle est plongée depuis si longtemps n'a pas effacé de sa mémoire les promesses divines. Elle se fie à Celui qui l'a conduite par la main jusqu'en ce pays sauvage, en celui qui lui a inspiré cet Institut nouveau pour imiter et honorer la vie voyageuse de la Reine des Apôtres. Qu'a-t-il besoin, Lui, de nos petits moyens ? Les heures désespérées ne sont-elles pas ses heures préférées ?

Encore une fois Marguerite s'oublie elle-même, elle ne songe ni aux peines passées, ni aux tribulations à venir, elle se présente devant l'Évêque, elle plaide avec chaleur et elle gagne enfin sa chère cause.

La foi de Marguerite sauve sa Congrégation et bientôt le ciel lui accorde des preuves éclatantes que la bénédiction du Seigneur est sur elle.

Les sœurs sont réduites à la dernière misère et, malgré tout, les prétendantes se multiplient plus généreuses, plus ferventes que jamais. Tous doivent admirer la force d'âme héroïque de ces jeunes filles.

On propose à Sœur Bourgeoys une autre mission hérissée de difficultés : une école à la Montagne pour les sauvagesses. Marguerite accepte, elle se donne sans compter, elle attend de Dieu le centuple et elle l'obtient. Le succès couronne ses efforts et le Roi de France gratifie l'œuvre nouvelle, l'encourage et la soutient. La pieuse fondatrice cueille même dans ce coin de forêt

vierge deux fleurs précieuses pour le parterre de Marie : Barbe Atontinon et Thérèse Ganensagouas qui meurt quelques années plus tard en odeur de sainteté. Les peines les plus crucifiantes n'ont pas éteint la foi, elles n'ont pas non plus émoussé le zèle de la chère victime.

Il ne s'agit plus maintenant de céder sa place aux Ursulines, c'est Québec qui la réclame. On désire qu'elle aille là fonder une providence, un hospice, des écoles. Elle n'hésite pas, ne retarde pas. C'est en avril, à la fonte des neiges, il n'y a pas de chemins, les forêts sont peuplées de fauves et d'Iroquois, les dangers se multiplient à chaque pas, elle est seule, elle est âgée... Elle part quand même, à pied, avec la même unique boussole de sa foi inébranlable, et elle arrive au terme, saine et sauve.

Bientôt c'est toute une floraison d'œuvres magnifiques qui s'épanouit dans la colonie. Marguerite Bourgeoys ne recule devant aucune tâche, elle croit à la promesse des premiers jours. S'agit-il de l'œuvre, des âmes, du règne de Dieu, de l'honneur de Marie, le regard de sa foi perce les plus épaisses ténèbres; elle s'avance courageuse et résolue.

S'il s'agit d'elle seule, de sa consolation intérieure, elle ne fait pas un mouvement pour arracher le bandeau qui retient ses yeux dans la nuit. Elle adore les apparentes rigueurs du Bien-Aimé et elle attend soumise et douce le coup de glaive final de son immolation.

## LES LIENS

Un autel dressé dans la  
[verdure...  
un bûcher...  
riche en brindilles...  
qui tendent au feu  
l'invitation de leurs  
arêtes fines...  
Le pasteur soulève  
l'agneau aveuglé...  
Il la pose ému et tendre...  
sur la table du sacrifice...



Elle n'a plus rien...  
La terre a disparu pour elle...  
elle n'entrevoit pas même...  
un petit coin du ciel...  
pas un fil de lumière n'éclaire ses ténèbres...  
Tout de même elle est libre...  
Sa volonté... vit... palpite...  
désire... projette... C'est son bien...  
Elle n'a qu'un bond à faire... quelques pas...  
la rendraient à la plaine...  
à la vie...  
à l'action féconde et belle...



Il y a tant de causes qui l'appellent...  
tant d'heures bonnes qu'il faudrait remplir...  
tant de choses à compléter... à parfaire...  
C'est si pénible l'inaction...  
si douloureux l'immobilité...  
si angoissant l'impuissance...  
Pourtant l'agnelle ne bouge pas...  
patiente... soumise...  
douce et humble...  
elle livre ses membres sains... où bouillonne...  
une vigueur ardente... un sang chaud... généreux...  
Le Pasteur l'entoure...  
de liens indestructibles...  
la fixe à l'autel par des nœuds savants...  
que nulle lame ne saurait trancher...  
sans ouvrir une blessure...  
Maintenant la victime ne peut plus rien...  
elle est inerte...  
mais sans sursauts... sans révolte...  
sans regrets...  
elle baise ses *Liens*...

## CHAPITRE IX

### L'HUMILITÉ DE MARGUERITE BOURGEOYS

Il y a dans le déroulement de chaque vie des phases diverses. Pendant des années les vertus, comme des braises vivantes, restent lumineuses et chaudes dans le foyer intime de l'âme, mais il vient enfin une heure, un événement, une occasion, qui, souffle puissant, fait jaillir soudain dans toute son éblouissante beauté la flamme de l'héroïsme.

Il y a longtemps que Marguerite thésaurise, qu'elle multiplie les actes d'humilité. Qui n'a admiré sa douceur angélique en face des refus inexplicables des Carmélites et des Clarisses ? sa soumission ingénue quand

son directeur fait mine de la croire incapable, avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, de prononcer le vœu de virginité? sa patience lorsqu'on lui ferme la porte des hôtelleries, lorsqu'on l'injurie, qu'on la soupçonne et qu'on la blesse dans sa délicatesse? sa charité alors que, dans ses voyages, elle ne dédaigne pas de se mêler aux gens d'une basse condition, voire même de se laisser prendre pour une des leurs? la bonne grâce avec laquelle elle partage la grossière nourriture de l'équipage à bord des navires? son silence devant les injustes traitements qu'on lui fait subir? sa joie d'en être réduite à dormir sur un paquet de cordages? la simplicité qu'elle met à porter des vêtements et des chaussures si usés, si rapiécés que des mendiants les refuseraient?

C'est sans rougir qu'elle s'emploie aux tâches les plus communes. C'est avec une reconnaissance très vive qu'elle reçoit pour logis une étable, avec un entrain joyeux qu'elle nettoie de ses mains cette très humble et très pauvre demeure.

Plus tard, alors qu'on bâtit la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, elle porte des pierres et du mortier, et se fait sans hésiter aide-maçon dévoué. Vient-on à faire interrompre ce travail, elle obéit sans murmurer. Les matériaux se détériorent, se perdent ainsi que ses peines, elle ne se plaint pas. L'humilité, la basse opinion qu'elle a d'elle-même, lui font trouver bon tout procédé qu'on emploie à son égard. Elle ne veut que « petitesse et simplicité » pour elle-même et pour ses filles, ne craint rien tant que de voir disparaître cet esprit de l'Institut dont elle est la Mère.

Quelle humilité ne faut-il pas encore à Marguerite pour accepter avec paix les reproches de M<sup>sr</sup> de Laval,



pour accomplir joyeusement et sans retard des ordres qui la contrarient péniblement ; pour se soumettre enfin à des défenses qui rendent inutile un voyage coûteux, plein de périls, de fatigues et de contre-temps multiples ?

Et à Québec, quand elle a fondé, au prix de mille sacrifices, deux institutions qui prospèrent et qu'on lui en enlève tout à coup la direction ? Une âme moins bien trempée, moins profondément convaincue de sa bassesse se fut-elle retirée avec cette aimable douceur, cette soumission respectueuse, sans un regret ? sans une protestation ?

Son humilité se trahit en toutes rencontres. Un jour elle est dans un grand embarras... financier : on lui réclame une somme qu'elle ne peut payer. Le créancier est sans pitié, pas d'excuses, pas de raisons, pas de délai : il faut que cette dette s'acquitte.

Marguerite ne s'étonne pas, ne se récrie pas. Ils ont raison, ces gens ; ils la piétineraient qu'elle ne leur en voudrait pas. Ils ont raison : elle doit, il faut qu'elle trouve l'argent pour apaiser ses créanciers ; c'est justice. Elle mendiera plutôt que de les faire attendre plus longtemps.

Elle a horreur des réclamations, tend la joue gauche à qui soufflette la droite... Humble dans son maintien, humble dans son âme, humble à ravir les anges, humble à étonner les hommes, Marguerite Bourgeoys a une soif ardente de ce breuvage amer de l'humiliation, elle le demande à Dieu, devant qui elle ne peut jamais assez s'abaisser, se confondre. Elle voudrait s'anéantir, tant elle sent le rien de la créature en face de l'Infini.

L'heure qui fait fleurir le brasier en flammes et la

vertu en héroïsme est sonnée. Le Maître dit à son élue : « Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas ». La victime est liée sur le bûcher, elle n'a plus qu'à laisser faire. Alors elle mesure sa faiblesse... elle constate l'inanité de l'effort humain, la vanité des conceptions finies et des plans bornés. Elle reconnaît son incapacité à réaliser, en elle et autour d'elle, l'œuvre de sainteté rêvée dans toute son ampleur, dans sa belle plénitude.

Or admettre cette faillite du créé à édifier de l'éternel, l'accepter sans étonnement, sans regrets, aimer cette impuissance, c'est établir l'âme dans l'humilité, la fixer dans la paix parce que dans la vérité.

Marguerite Bourgeoys sent sur elle le poids des années, la multitude des fardeaux a courbé ses épaules, la longueur de la route a ralenti son pas. Son âme déchirée par les tempêtes du dedans : furieux assauts du diable, craintes, tentations, angoisses continuelles, a fini par disparaître. La tristesse inexorable, réprimée pendant des mois et des mois, perce maintenant les chairs diaphanes, elle rend navrant le sourire des lèvres qui tremblent, elle pèse sur les paupières timides, voile le front ridé de soucis, éteint les mots, arrête les gestes, paralyse tous les élans.

La fondatrice voit bien que son prestige diminue, elle se rend compte que ses filles lui retirent leur confiance, qu'elles ne se fient plus autant à son jugement, à ses lumières. Humblement elle les approuve et saisit tout empressée cette bonne raison pour redemander avec instance sa déposition. Il lui tarde tant d'être délivrée de ce fardeau de la supériorité!

On se rend enfin à sa prière, mais on ne l'exauce



pourtant qu'à demi. Marguerite reste Conseillère.

Cette mission, qu'on lui impose au nom de Dieu, l'alarme encore, mais son amour du devoir, son grand esprit de foi la lui font prendre au sérieux. Ce qu'elle n'ose plus énoncer de vive voix, elle va l'écrire. Elle se met donc à l'œuvre pour rédiger une suite de maximes et de conseils appropriés aux besoins des sœurs.

Hélas! ce dessein ne plaît guère à certains esprits peu zélés, qui s'effraient de l'austérité de Marguerite et qui n'osent pas tenter l'ascension des cimes qu'elle désigne.

Il se trouve même une personne pour oser dire à la fondatrice qu'elle n'a pas le droit d'imposer aux autres une perfection qui ne convient qu'à elle seule. Et ensuite que, n'étant plus supérieure, elle ne répond de rien devant Dieu de ce qu'elle appelle du relâchement.

Marguerite ne s'offense pas de l'indiscrète et piquante remarque. Elle dépose humblement sa plume et soupire après l'heure où, mêlée à ses filles, elle pourra vivre uniquement d'obéissance et d'oubli.

La Communauté, puis l'Évêque lui-même reçoivent sa touchante et pressante pétition. Cette fois on lui accorde ce qu'elle sollicite et elle peut rédiger la déclaration suivante qu'elle adresse à ses filles :

« Il n'est plus question de parler de moi que comme d'une misérable, qui, pour n'avoir pas été fidèle dans l'emploi qui m'avait été si amoureusement confié, mérite de très grands châtimens, qui s'augmenteront encore par la peine que mon relâchement vous a fait ressentir. Je vous en demande pardon et le secours de vos prières. Mettez-y le remède, autant qu'il se pourra. Il faut changer promptement de supérieure et que celle qui y sera fasse



garder exactement les règles jusqu'à la plus petite. »

« Entretenez-vous dans l'esprit que vous devez avoir, qui est la pauvreté, le mépris, l'obéissance et l'abandon entre les mains de Dieu. »

Peu après, M<sup>sr</sup> de Québec donne enfin des règles définitives aux sœurs, et le mercredi 25 juin 1698, elles font leurs vœux et acceptent les nouvelles constitutions.

Et celle qui a été l'âme, l'inspiratrice, l'ouvrière infatigable, la lumière, la fondatrice de cette communauté; celle qui a été à la peine sans relâche n'est pas aujourd'hui à l'honneur.

Marguerite Bourgeoys ne prononce solennellement ses serments religieux qu'après ses filles : la supérieure, l'assistante et la maîtresse des novices. Le nom vénéré de Sœur du Saint-Sacrement n'apparaît ainsi que le quatrième parmi les signatures des premières Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame admises à la profession par M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier.

Mais qui dira les transports de joie de cette septuagénaire, de cette vaillante admirable qui chante aujourd'hui son « Nunc Dimittis! »

La dernière pierre de l'édifice est posée. Marguerite Bourgeoys va maintenant sombrer dans l'impuissance totale, l'obscurité et l'inaction apparente.

Comme on trouve importunes ses exhortations continues, exagérées ses craintes, ridicules les scrupules qui naissent chez elle à la moindre négligence, au plus petit relâchement qu'elle croit percevoir, on la prie doucement de rester à l'infirmerie. « C'était sous prétexte d'y tenir compagnie à ma sœur Crolo qui ne pouvait suivre la Communauté, écrit Mère Bourgeoys.

Je m'occupais à quelque peu de couture, j'y couchais, j'y mangeais. Je ne sortais, ni ne parlais à aucune de mes sœurs, tout cela, comme on me disait, à cause de mon grand âge. »

« Pendant ce temps, continue-t-elle, je parlai d'aller en France, ce qui ne réussit pas; mais j'avais toujours dans la pensée que Dieu demandait de cette communauté plus de perfection que je n'y en voyais. »

Cette conviction intime la porte à saisir toutes les occasions qui se présentent encore pour remettre l'idéal des premiers jour sous les yeux de ses filles. On lui rappelle simplement qu'elle n'a pas à y voir, n'ayant plus à répondre de rien.

C'est vraiment l'agonie commençante que cette impuissance totale!

Cette femme qu'on relègue dans l'ombre et l'inaction, dont on refuse d'entendre les derniers avertissements, c'est pourtant la même qui reçut de Dieu, par l'entremise de Marie, une mission sacrée.

C'est l'héroïne courageuse qui, au prix de sanglants sacrifices, a correspondu fidèlement à une vocation sublime.

C'est l'âme favorisée, à qui le Seigneur a dévoilé d'admirables secrets, qu'il a comblée de lumières et de grâces, à qui il a confié ses plans et ses desseins pour la fondation d'un nouvel institut dans son Eglise.

C'est l'apôtre qui, ayant compris que l'Évangile doit être sa règle unique, s'est dépoillée de tout avant de jeter les bases de cette œuvre sainte. Oui c'est elle, elle qu'on voudrait arrêter, retenir, à qui on ne permet pas de parachever et d'assurer le plan premier béni de Dieu pour l'honneur de Marie.



Et qui donc s'étonnerait de la voir aux prises avec l'angoisse la plus poignante ? N'est-elle pas mère ?

L'enfant de ses labeurs et de ses sacrifices elle l'a voulu beau de toutes les grâces, riche de toutes les perfections. Elle a entouré son berceau de soins dévoués et attentifs, il s'est développé dans une atmosphère saturée d'exemples, de conseils et d'instructions saintes. Si elle l'a gardé jalousement des honneurs humains, des satisfactions qui amollissent, des richesses qui élèvent, si elle n'a rêvé pour lui que petitesse, simplicité, oubli et mépris, c'est qu'il est appelé à jouer un rôle magnifique, c'est qu'il doit posséder les vertus qui gagnent les cœurs, les vertus préférées du Christ, le Conquérant divin, de Jésus doux et humble de Cœur.

Or, maintenant que cet enfant passe en d'autres mains, qu'il semble vouloir refaçonner son âme, réorganiser sa vie, maintenant qu'il subit des influences diverses, que d'autres conseils veulent diriger ses pas, la mère s'alarme, elle tremble, qui donc oserait la blâmer ?

Certes il est difficile à d'ordinaires mortels de comprendre la foi et le courage des saints, d'admettre la sagesse de leurs sublimes folies, d'admirer sans un frisson d'effroi l'austère rigueur de leur détachement, mais il n'est malaisé pour personne de reconnaître à une mère le droit qu'elle a de vouloir sa fille parfaite.

Et Marguerite Bourgeoys cherchait-elle autre chose ? Non, elle voulait la Congrégation, cette fleur de son âme, évangéliquement parfaite, comme François et Claire d'Assise, Ignace et Dominique avaient voulu leurs ordres, comme Thérèse d'Avila avait voulu sa réforme.

Mais ce droit, Marguerite ne le réclame pas cepen-



dant. Elle se soumet aux supérieurs, aux directeurs de son âme et ne cherche que dans ses péchés la cause des adoucissements qu'on est forcé d'apporter.

Elle s'enfonce, elle s'abîme dans son humilité : « C'est à moi seule, gémit-elle, c'est à ma négligence, à mes mauvais exemples que je dois attribuer toutes les fautes qui se sont jamais faites dans la Communauté et je tremble aux approches de mon éternité, parce que j'en suis coupable aux yeux de Dieu. »

Un seul mouvement de propre complaisance auquel elle n'aurait pas même consenti est un crime selon elle.

Se justifier, lors même qu'elle est innocente, c'est une faiblesse qu'elle ne se pardonnerait jamais.

Désirer des humiliations, les accueillir avec courage, de tout son cœur, ce n'est rien, si elle éprouve ensuite la moindre répugnance à les endurer. Marguerite se frappe la poitrine et pleure sur son orgueil : « Je demande à Dieu des humiliations et des souffrances et il me les épargne dans sa colère, parce que je suis une orgueilleuse et une immortalisée qui les sent lorsqu'elles arrivent. »

« Je n'ai point d'esprit » disait-elle, et ce qu'elle disait elle le pensait. Rendant compte de son oraison à son directeur elle ajoutait : « Je suis une pauvre fille qui n'ai pas l'esprit de discourir avec Dieu, mais une seule vérité m'occupe longtemps : je ne suis pas capable de faire autre chose. »

Marguerite Bourgeoys va jusqu'à se reprocher comme orgueil et présomption le désir qu'elle a d'aller travailler dans les missions et la pensée « qu'elle pourrait bien encore être utile à quelque chose et servir dans la maison ».

On l'entend souvent répéter avec l'accent de la plus profonde conviction : « Oh ! que j'ai besoin d'être humiliée et que le fond de mon orgueil me cause de peine ! Car, quoique je demande à Dieu des humiliations, je les ressens quand elles arrivent et il faut que je me fasse violence pour me taire lorsqu'il m'arrive quelque contradiction. Oh ! que ce malheureux vice est profondément gravé dans mon cœur : aidez-moi par vos prières à l'en déraciner. »

Cette basse opinion qu'elle a d'elle-même n'est pas partagée par ses contemporains. La Sœur Morin, annaliste de l'Hôtel-Dieu de Montréal, écrit : « Ma Sœur Bourgeoys est une personne capable de toutes choses ; les affaires temporelles et spirituelles réussissent toujours bien en ses mains parce que c'est l'amour du Seigneur qui la fait agir et qui luy donne intelligence ; on aurait peine à trouver une fille comme celle-cy, qui a tout le caractère de la femme forte de l'Évangile. Elle vit en odeur de sainteté, si humble et si rabaissée qu'elle inspire l'amour de l'humilité seulement à la voir. »

M<sup>sr</sup> de Laval lui rend cet hommage : « elle simple et humble... »

M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier dit à son tour : « Ce qui me fait le plus d'impression, c'est la vie cachée et recueillie qu'elle a menée depuis la démission qu'elle a faite de son emploi de Supérieure. »

M. de Maizerets, supérieur du Séminaire de Québec, ajoute : « J'ai toujours connu la Sœur Bourgeoys pour une véritable servante de Dieu, remplie de son esprit, et qui excellait surtout en humilité, en douceur, en obéissance à ses supérieurs, et un grand abandon en



la divine providence, qui lui donnait un cœur généreux, capable de grandes entreprises. »

Le père Bouvard, supérieur des Jésuites à Québec, donne d'elle ce témoignage : « Je ne crois pas avoir jamais vu de fille aussi vertueuse qu'elle, tant j'ai remarqué en elle de grandeur d'âme, de foi, de confiance en Dieu, de dévotion, de zèle, d'humilité et de mortification ».

Et la Mère de l'Incarnation, supérieure de l'Hôtel-Dieu à Québec, écrit aux sœurs de la Congrégation : « Je vous prie de nous obtenir de son divin époux l'amour qu'elle a eu pour l'humilité, la pauvreté, l'amour de l'abjection, et cet entier abandon à la divine Providence. Ce sont des vertus que j'ai très particulièrement remarquées en elle. »

Cette vertu qu'elle veut pour elle-même, elle la veut pour chacune de ses filles, elle la veut aussi pour sa Congrégation.

Il est clair qu'elle n'est pas de ces personnes qui, admettant l'humilité pour l'individu, l'exigeant même, préconisent et aiguillonnent l'orgueil des races, des peuples, des associations : *l'orgueil collectif*; qui diraient volontiers : « Moi, je ne suis rien, mais je vous rends grâces, Seigneur, de ce que la société à laquelle j'appartiens n'est inférieure à aucune ».

Elle désire à la vérité que son Institut soit un foyer de zèle intense, une « *image du collège apostolique* » va-t-elle jusqu'à dire, mais ayant soin d'ajouter : « Je compare le collège apostolique à une étoile qui est au firmament et la Congrégation à un brin de neige qui tombe en forme d'étoile et qui peut se fondre à la moindre chaleur. »



L'étoile au firmament se voile tant que le soleil reste à l'horizon. Quand il se cache, elle le remplace, réfléchissant ses feux comme le ferait un miroir. Il n'en est pas ainsi de *l'étoile de neige* qui se dissout devant l'astre puissant. Elle devient une pauvre petite goutte d'eau et ne fait un peu de bien à la terre qu'en se laissant absorber, en *disparaissant*. Marguerite rêve ce rôle modeste pour sa communauté. Elle la veut parfaite et féconde mais à la manière silencieuse et cachée de la Sainte Vierge Marie, la plus grande et la plus humble des créatures.

Elle sait que ce n'est pas quand l'acier clair du soc reluit au soleil, mais bien quand il s'enfonce dans la terre, que le sillon se creuse.

Ce n'est pas quand le grain s'étale, éparpillé sur le champ, c'est quand il est enfoui et qu'il meurt que la moisson lève.

Des voix s'élèvent parfois pour blâmer la modestie inopportune des religieuses : « Mais laissez donc voir vos œuvres..., que le monde vous connaisse mieux, il vous appréciera davantage..., il finira par vous rendre hommage ».

Marguerite avait prévu ceci, elle avertit ses filles : « Prenez garde!... ni biens... ni honneurs... : l'humilité, la petitesse, la simplicité!... Effacez-vous... Si vous pouviez donc passer sous terre! »

Elle les veut petites, parce que ce ne sont ni les savants, ni les habiles, ni les puissants, ni les génies qui font la vraie conquête du monde. Non, leur règne est toujours éphémère.

Ceux qui entraînent les esprits, soumettent les volontés, gagnent les cœurs et les gardent, ce sont

les saints. Or les saints sont tous des doux, des humbles, comme leur Maître Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a eu dans tous les pays des chefs jouissant d'un pouvoir prestigieux, disposant de crédits illimités. Ils ont beaucoup parlé..., ils ont édicté des lois..., ils ont surtout brillé. Qui s'en souvient ?

Saint Vincent de Paul est passé, il a plus accompli à lui seul pour le relèvement du peuple que cent monarques puissants. Il s'est donné en s'effaçant, il a voulu se faire oublier. Quel est le pays du monde qui ne bénit aujourd'hui son nom ?

Des conquérants fameux ont entraîné des millions d'hommes à la mort et leur patrie à l'abîme pour se couvrir de gloire. Ils n'ont recueilli que les malédictions de la postérité. La petite Bergère de Domrémy a donné sa vie sur un bûcher, elle a sauvé la France et l'univers entier révère maintenant son nom.

L'éloquence merveilleuse de certains orateurs a comme aimanté, pendant quelques années, des chaires célèbres, y amenant les foules, les y attachant ravies d'admiration. L'humilité du pauvre M. Vianney a attiré des contrées entières à son confessionnal et les a converties. Les grands prédicateurs ne sont plus, leur nom n'est connu que d'une élite, mais toutes les nations viennent en pèlerinage au tombeau du saint curé d'Ars. Les âmes ont plus besoin d'être édifiées qu'éblouies, les peuples ont plus besoin de victimes que de triomphateurs, la société a plus besoin de saints que de génies.

Et si la jeunesse demande de savants instructeurs, elle réclame surtout de saints éducateurs. Les premiers peuvent forcer son admiration et son obéissance, les



seconds obtiennent seuls sa vénération et sa soumission. Or bien précaire est l'influence qui n'engendre pas ces deux sentiments.

Certains génies ont exercé un prestige fabuleux, c'étaient des forts, ils entraînaient les masses aveuglées. La force a toujours pu faire des captifs : on a mis des lions et des tigres en cages. Mais il n'appartient qu'à la sainteté de transformer les loups en agneaux, témoin le petit pauvre d'Assise, parce que la sainteté est douce et humble.

Marguerite Bourgeoys le sait tellement bien que l'humilité est son sujet de prédilection, le sujet inépuisable : « Soyez petites..., soyez simples..., soyez pauvres..., soyez humbles... » C'est sa recommandation suprême, celle qu'elle répète encore aujourd'hui à chaque postulante qui demande l'habit de sa Congrégation :

« Soyez humbles comme la Vierge Marie pour que votre apostolat soit fécond comme le sien... Méditez ses grandeurs et ses abaissements pour vous maintenir dans l'humilité. Elle était, par ses privilèges et par ses vertus, infiniment élevée au-dessus de toutes créatures et, bien loin de se préférer à aucune, elle se regarde toujours comme la dernière de toutes.

« Nous sommes donc bien aveugles et bien coupables lorsque nous osons nous préférer à qui que ce soit, ou nous enorgueillir de nos petits talents, soit d'esprit ou de science, soit de force ou d'adresse, soit en quelque autre chose que ce puisse être. Car souvent ce n'est que notre amour-propre qui nous trompe, et nous ne sommes rien moins que ce que nous pensons être. Mais eussions-nous reçu de Dieu quelques talents supérieurs, ce n'est



jamais que de lui que nous les avons reçus et nous ne sommes que plus obligées à lui en faire hommage et à nous humilier davantage, et de notre orgueil, et du peu de profit que nous tirons de ses bienfaits.

« Demeurons bien persuadées que souvent ceux qui paraissent les moins avantagés au dehors sont intérieurement les plus agréables à Dieu, et que, souvent aussi, pour nous châtier de notre élévation et nous punir de notre amour-propre, il nous retranche tout à fait les avantages dont nous prétendions nourrir notre vanité. »

Ces paroles forment partie du précieux testament de Marguerite à sa famille religieuse, elles s'harmonisent parfaitement avec sa dernière prière. La mort est l'écho de la vie; le dernier cri d'une âme donne la tonique du chant qu'elle a vécu.

Si Marguerite termine son pèlerinage sur terre par un acte de charité, une prière pleine d'amour, elle l'accorde encore au diapason de l'humilité. « Ah! mon Dieu que ne me prenez-vous, moi, *qui suis inutile à tout dans cette maison*, plutôt que cette pauvre sœur, qui peut encore rendre de grands services. »

Comblée de grâces extraordinaires : la Vierge était descendue jusqu'à elle, le Seigneur lui avait dévoilé la beauté de sa Face adorable, il l'avait dotée de vertus si sublimes, que le vicaire de Jésus-Christ, le saint pape Pie X, n'a pas craint de la comparer à saint Paul; que ses contemporains, émerveillés devant l'œuvre qu'elle laissait et la vie qu'elle avait menée, s'écriaient autour de son lit funèbre : « C'est un autre François d'Assise, une autre Geneviève, c'est une sainte ! »

Marguerite Bourgeoys, dans son dernier souffle, répète le mot du juste qui après avoir tout donné, s'être dépensé lui-même sans compter au service de son Maître s'efface et disparaît en disant : « Je ne suis qu'un serviteur inutile ».

## L'IMMOLATION

Le jour finissant  
[exhale sa paix...  
comme un parfum...  
qui grise les êtres et  
[les choses...  
endort tous les  
[bruits...  
purifie l'onde  
[écumante...  
et la brise qui  
[passe...  
Le soleil...  
royal... met une  
dalmatique...  
d'écarlate  
éblouissante...  
d'or... serti de bérils  
sombres...  
de jacinthes lumineuses...  
de jade et d'opales...  
sur les épaules du pasteur...  
devenu prêtre...  
sacrificateur...  
Il s'approche de l'autel...  
une auréole de lumière au front...  
une prière sur les lèvres...  
la lame des immolations en main...





La victime attentive au moindre bruit...  
tressaille éperdue...  
son souffle glisse comme une plainte  
entre les lèvres desséchées...  
Elle sent, sur sa tête qui brûle...  
une main fraîche qui passe...  
repassé...  
caresse... doucement...  
La bergère est là... fidèle... compatissante...  
C'est donc bientôt le coup final?...  
Oui... l'haleine du sacrificateur...  
penché dans une muette tendresse...  
a frôlé les tempes... perlées de sueurs froides...  
Elle sent le bras qui se lève...  
Un cri de terreur s'étouffe dans sa gorge...  
une agonie atroce tord ses membres liés...  
une angoisse étreint son cœur...  
anéantit sa pensée qui s'affole...  
Puis c'est une douleur lancinante...  
l'acier traverse la chair...  
se retourne lentement...  
fouille... cherche...  
dans le sang chaud qui jaillit...  
vermeil... abondant... à flots pressés...  
Et trouve... le cœur...  
le cœur qui sursaute sous le fer...  
et se déchire enfin dans un...  
dernier battement d'amour...  
*Imolé!*

## CHAPITRE X

### MARTYRE DE MARGUERITE BOURGEOYS

Peut-on vraiment se servir du mot martyr en parlant des souffrances qu'endura Marguerite Bourgeoys dans son corps, dans son cœur et dans son esprit? Il semble bien que oui, puisque les deux éléments qui font le martyr : la peine extrême et la juste cause existent ici. D'ailleurs la Sainte Église ne donne-t-elle pas elle-même le titre de martyrs aux Confesseurs dans ses offices du temps pascal?

C'est bien en effet un martyr cruel, une peine extrême que le Seigneur fait subir à sa servante et dont il couronne son admirable vie.

Celui du corps n'est sans doute pas le plus terrible, Marguerite s'y étant accoutumée depuis sa jeunesse. Tous ses membres ont enduré des souffrances, et elle s'est appliquée à les diversifier en les multipliant. Elle a tremblé sous la morsure du froid dans les abris précaires qui lui ont servi de gîtes, sur la terre nue où elle prend son sommeil; elle a gémi sous les brûlures d'un soleil impitoyable et l'écrasement des charges trop lourdes, dans les chantiers de constructions, et le long des chemins durs; elle a connu l'extrême fatigue qui broie les os et le labeur trop prolongé et trop pénible qui meurtrit les chairs.

Mais quand vient sa soixante-dix-neuvième année une grave et douloureuse maladie l'accable pendant de longues semaines. Les bons soins et les prières de ses sœurs finissent par avoir raison du mal et la guérison est complète.

Il le fallait ainsi pour que Marguerite put offrir une victime saine au Seigneur, le 31 décembre 1699; pour qu'elle pût donner une vie encore pleine de sève ardente, en retour de cette jeunesse en fleur, que la mort réclamera bientôt au chevet de sœur Charly.

Alors le ciel acceptera le don sans retard. La jeune maîtresse des novices sera rendue à sa Congrégation, riche d'une miraculeuse et parfaite santé, et Marguerite s'étendra sur la croix qu'elle a désirée et demandée.

Des douleurs aiguës assiègent son pauvre corps usé, maltraité par le travail et la plus rude des pénitences. Pendant douze jours Marguerite restera clouée, rivée à sa couche par de véritables tortures. Elle souffrira tant que son extraordinaire énergie ne pourra retenir des gémissements et des plaintes déchirantes.



En attendant, le glaive de l'immolation fait son œuvre, il fouille le cœur, le transperce. Oh! le cœur des saints, quelle cible merveilleuse! Toute la sensibilité d'une riche nature affinée jusqu'à l'exquise délicatesse par la grâce; toute la blancheur baptismale s'irradiant en lumineuse virginité; toute la noblesse originelle du dieu tombé qu'est l'homme, ressuscitée en courage en magnanimité et qui s'offre aux traits de l'Amour.

Et ils se suivent drus, choisis, ces traits... sans dévier, sans rencontrer de résistances, ils s'enfoncent...! tuant les rêves et les désirs, créant l'isolement et l'ennui qui ronge la joie.

L'homme, qui n'édifie que des choses périssables, fait des rêves immortels. Son bras n'atteint guère qu'à la hauteur de son front, mais sa pensée dépasse la nue, elle perce les cieux, elle frôle Dieu. Aussi, que s'effondre le plus haut monument qu'il ait dressé, l'amas géant de ces décombres n'écrase pas son cœur comme l'écrasement d'un beau rêve.

Et pas un saint qui n'ait aillé son œuvre d'un rêve sublime, d'autant plus cher qu'il contenait plus de divin. Marguerite Bourgeoys qui s'est abreuvée aux sources pures de l'Évangile, garde l'ivresse du même rêve qui fit de François d'Assise un séraphin, d'Ignace de Loyola un autre saint Michel... « Quis ut Deus? » Elle veut elle aussi ressembler au Christ et dire à ses filles : « Imitz-moi, comme je l'ai imité ».

Les anéantissements du Christ, ses souffrances, l'ignominie de la croix ont sauvé le monde; la pauvreté, la petitesse, le détachement, l'humilité, la pénitence, la mortification de ses apôtres, des membres de son corps mystique, doivent continuer jusqu'au bout la rédemption.

C'est ce que veut Marguerite Bourgeoys : faire revivre en miniature le collège apostolique, la milice zélée des premiers disciples, continuer la mission de la Vierge « voyageuse », de Marie. Apôtre dans l'effacement de la simplicité, dans l'austérité du dénûment de toutes choses. C'est la sainte hantise de ses jours de labeur et de ses nuits d'oraison. C'est son rêve à elle !

Elle aime sa Congrégation d'une tendresse ardente et sacrée, elle en a fait le cœur de sa vie, la couronne de son front; mais voilà que cette couronne lui semble une couronne d'épines. Son œuvre, elle l'a désirée si belle, si grande, si céleste, presque divine, qu'elle ne peut se consoler de la voir sujette à des mitigations, à des adoucissements qu'elle considère, d'en haut où elle est établie, comme des déchéances, des faiblesses, des trahisons coupables.

Les filles que Dieu lui a données sont sa joie, sa consolation, mais cette joie se voile à mesure que Marguerite approche du but suprême. Elle a déjà touché des sommets dont l'altitude donne le vertige aux pauvres pèlerins de la plaine. La distance s'élargit, elle la sent au froid qui l'enveloppe soudain, elle croit les enfants de son âme moins confiantes pendant qu'à la vérité ces femmes admirables ne sont qu'un peu moins héroïques que leur mère, c'est tout.

Nous avons constaté quel profit son humilité a déjà su tirer de cette épreuve; elle trouve juste l'attitude de son entourage, n'en accuse que sa misère et ses fautes. L'isolement ne doit cependant pas lui être moins pénible, il faut qu'elle lui trouve la saveur amère de l'abandon.

Jésus veut faire partager à sa victime la coupe de



Gethsémani, il veut que, comme lui, elle éprouve qu'il est dur d'être seul quand, sous le ciel fermé, l'enfer attaque et la mort menace.

La solitude, c'est la béatitude, parce que l'âme, ayant fui la créature, trouve le Créateur, s'étant vidé du rien, se voit remplie du divin, ayant fait silence, aspire avidement le Verbe. La solitude, c'est l'oasis ombreuse riche en fleurs et en fruits, peuplée de chants et de bruits harmonieux, mais l'isolement... l'isolement !

C'est la fosse profonde, l'être vivant perdu dans le labyrinthe mystérieux d'une catacombe, où sa voix n'a pas d'écho, où sa main ne rencontre pas la pression d'une main amie, où la peur qui le tue n'a même pas le voisinage d'une crainte sœur, l'appui d'une détresse commune : c'est le tourment du Christ au jardin de l'Agonie.

Après l'angoisse de l'isolement, divinisée par le Christ, l'humaine torture de l'ennui, de l'ennui, ombre inexorable et lourde qui referme des serres aiguës sur le cœur des voyageurs fatigués et des vieillards qui s'attardent en l'exil. Elle s'abat dans la petite cellule de Marguerite Bourgeoys qui languit et appelle à grands soupirs la patrie : celle d'En Haut qui tarde trop à paraître et l'autre aussi, sa France bien-aimée, qu'il ferait si bon de revoir, où il serait si doux de mourir !

Oh ! oui, qu'elle serait délicieuse pour ses yeux brûlés de pleurs, cette vision de la terre natale : les ciels d'or de la Champagne, les collines chatoyantes sous leurs manteaux pamprés ; les moires argentées de la Seine ; les paysages patinés de vieux souvenirs, de légendes héroïques ; les beffrois ajourés et leurs cloches chantantes qui bercent, apaisent, font oublier...



Hélas! elle ne doit plus revoir même les chemins de la mer qui mènent à ces rives enchantées!

Son cœur vivant est encore affadi par la détresse des mains mortes, qui pendent lamentables en face des tâches chères, des bras immobiles devant les moissons qui lèvent et les grappes qui mûrissent.

Après l'agonie des rêves sublimes, l'effondrement des derniers désirs... et les traits pleuvent toujours, le glaive pénètre plus avant. Le sacrificateur parfait ne peut faire qu'une immolation parfaite et voici qu'elle se poursuit.

Marguerite, nous l'avons vu, a été pendant vingt-cinq ans dans les ténèbres, sans consolations spirituelles, marchant dans la sèche aridité d'un désert brûlant avec pour toute boussole, pour étoile unique, sa foi.

Mais voilà que maintenant, ce n'est plus seulement la nuit noire, la solitude désolée, c'est l'ombre de la mort, c'est le souterrain sans espace et sans air; plus seulement le sable du désert, imbibé de soleil, qui écorche les pieds, mais les feux de l'enfer qui dévorent jusqu'aux moelles de l'âme, voilà une agonie de quatre ans qui débute torturante et inexorable.

Une pauvre visionnaire vient lui dire qu'elle a vu une âme du purgatoire qui lui a tenu ce discours : « Je suis envoyée de la part de Dieu pour faire avertir la supérieure de la Congrégation qu'elle est en état de péché mortel ».

D'abord la fondatrice ne fait que peu de cas de cet avertissement, mais deux mois plus tard, la même sœur prétend avoir reçu une autre communication de l'au-delà, et cette fois le coup porte, atterrant, douloureux.

[ Marguerite Bourgeoys qui a vu de si près la Majesté

du Dieu trois fois Saint, Marguerite Bourgeoys qu'il a gratifiée de dons si précieux, de lumières si vives, n'a pas de peine à croire qu'elle est pour l'infinie Pureté un objet d'horreur et de dégoût.

Elle baisse son front rouge de confusion devant ses sœurs et se considère comme une réprouvée au milieu d'elles. Elle s'écarte, fuit, évite d'imposer sa présence, se garde de tout commerce avec les autres et s'en va traînant, comme un boulet rougi au feu, la conviction qu'elle est condamnée aux géhennes éternelles.

Quelque effort qu'on tente pour la rassurer on n'y peut réussir, elle n'a plus confiance en qui que ce soit. Elle n'ose plus même lever les yeux pour regarder ses filles. En face de la table sainte et du tribunal de la pénitence elle est saisie de crainte, elle tremble. Ces sources de vie, de lumière et de paix, elle les croit inutiles désormais pour elle, dont le sort est déjà fixé, pour elle vouée à la réprobation.

S'approcher des sacrements ce serait les profaner, pense l'humble martyre, exciter encore la juste colère de Dieu, de Dieu qui la condamne et va la rejeter loin de Lui.

Elle est pourtant plus près de son cœur que jamais, puisqu'elle communie à sa plus insondable souffrance, qu'elle goûte à la lie même de son Calice. Jésus la garde à Gethsémani et elle a le douloureux privilège de comprendre un peu l'âme du Sauveur disparaissant sous la honte du péché, comme le visage du lépreux sous la hideur des plaies infectes et rongeuses.

Elle devine, elle qui se sent repoussée et maudite, cette peine indescriptible du Fils qui voit le Père voilant sa Face de Justice et de Sainteté, se détournant avec



une horreur courroucée de Celui qui a pris sur lui les iniquités du monde et se tient là, couvert de cette boue comme d'un manteau d'ignominie. Ne va-t-elle pas jusqu'à soupçonner quelque chose de cette mystérieuse angoisse qu'éprouve le doux Agneau, le très Pur, le seul Saint, en observant les démons eux-mêmes grimaçant de dégoût, eux esprits, sur les crimes impurs dont la fange odieuse se mêle au torrent de tout mal qui envahit le Juste ?

Oui, Marguerite peut comprendre un peu, autant que cela est possible à une infime créature, ce qui se passe dans l'âme infiniment parfaite, infiniment aimante de Jésus.

Le jour, les prévenances et les ménagements dont on l'entoure lui deviennent un supplice. A chaque instant elle est tentée de crier aux montagnes : « Tombez sur moi, monts et rochers, tombez sur moi et dérobez ma honte aux yeux des humains ».

La voix de ses confesseurs ne lui semble plus être la voix de Dieu. Elle obéit, mais en tremblant comme une criminelle.

Et ses nuits, qui en pénétrera les secrets ? Qui dira les terreurs de la pauvre créature épuisée, tendant l'oreille aux moindres bruits, croyant ouïr à travers la plainte assourdie des choses dans les ténèbres, le pas glissant du serpent infernal qui vient lui réclamer son âme, s'imaginant voir dans chaque éclair fendant la tempête, dans chaque éclatement de nuage d'où coule un jet de lumière, le soupirail de l'enfer qui s'ouvre pour l'engloutir ?

Et que sont ces hallucinations, ces cauchemars navrants, comparés aux gardes lugubres qu'on monte



après des bonheurs morts? Oui Marguerite analyse jusqu'à cette torture des tortures; elle expérimente ici-bas la peine du dam. Elle ressuscite des joies déli-rantes pour les voir s'évanouir dans la désespérance morne. Elle retrouve, à la clarté d'un ineffaçable sou-venir, le doux Enfant Jésus qui lui tend les bras avec une tendresse intime, là-bas dans sa vieille église de Troyes..., le sourire des lèvres divines qui murmurent des paroles d'amour pendant les longues extases au pied du saint autel..., le délice des actions de grâces..., les transports angéliques..., les ravissements qui élèvent l'âme jusqu'au seuil du paradis.

Mon Dieu! mon Dieu! quel océan d'amertume la submerge soudain! Quoi! toutes ces douceurs, tout ce ciel est irrémédiablement perdu! Jamais ces ivresses saintes ne recommenceront! Jamais elle ne reverra la Face de Dieu! Et Marie, Marie sa Mère, Marie la grâce, la beauté, la reine puissante et toute bonne qui a dit : « Je ne t'abandonnerai pas », elle aussi, la douce misé-ricorde ne voudra plus dévoiler la flamme de son regard qui sourit, la blancheur de sa majesté ravissante! Tout est donc fini... fini pour toujours!

C'est donc bien vrai qu'elle a abusé de toutes ces grâces, qu'elle a péché, qu'elle a failli à sa tâche, c'est elle l'infidèle que le Maître rejette loin de lui, qu'il com-mande de jeter pieds et poings liés dans la sombre géole, où l'on pleure, où l'on grince des dents, dans les flammes que rien ne peut éteindre?

Se figure-t-on cette septuagénaire vénérable, le front dans la poussière, anéantie sous la douleur, frissonnant d'épouvante, n'osant plus crier vers son Dieu qu'elle l'aime passionnément, de crainte de proférer un men-

songe horrible et d'irriter davantage sa Majesté outragée. Quel spectacle et que de fois il se renouvelle pendant le cours de ces cinquante mois de martyr!

Parfois, un éclair sillonne la noirceur. Marguerite respire, elle reprend un peu de force pour la lutte qui va recommencer, plus dure, plus accablante que jamais.

Rien cependant ne peut la détourner de la voie de l'obéissance. Elle ne retranche pas un iota à ses pratiques journalières, elle observe la règle dans ses plus petits détails, elle fait aveuglément, malgré les plus grandes répugnances naturelles, tout ce qu'on lui commande. Elle ne peut se libérer de la certitude qu'elle est damnée, mais au moins veut-elle donner à son Dieu, à son Époux toutes les preuves de sa soumission à son adorable volonté.

Sûre qu'elle ne le verra jamais au ciel, elle cherche quand même à étendre son règne, à attiser le feu de la ferveur autour d'elle, à conduire les âmes à Marie afin qu'Il soit glorifié dans les perpétuelles éternités.

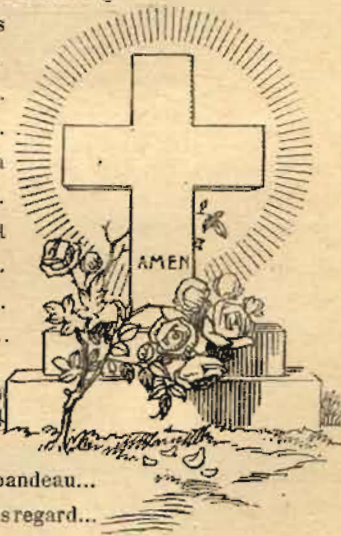
Elle accepte même de reprendre la plume. Sur l'ordre de son confesseur, elle relate les grâces, les faveurs et les lumières qu'elle a reçues de Dieu, toujours pour que ce divin Maître soit béni et remercié par un plus grand nombre, pour que ses filles chantent les miséricordes divines, de rivage en rivage et de siècle en siècle.

Ce travail est tout de même une tâche crucifiante pour son esprit tourmenté. Le Seigneur tourne le glaive dans la plaie large et profonde, Il en fait jaillir le dernier flot de larmes, le dernier jet de sang. Le long martyr s'achève.



## LA MORT

La nuit vient maintenant...  
sereine... pure... splendide...  
Sous le velours noir du ciel...  
diamanté d'étoiles...  
larmé de clartés blanches...  
elle choit silencieuse sur la terre effacée...  
sur les vals profonds...  
sur les pics enneigés...  
et les volcans rouges qui fument...  
Elle étend sa douceur sur l'autel...  
qui pleure encore...  
de toutes les cannelures délicates...  
de tous ses angles fins...  
de longs pleurs de sang...  
Comme des rubis fondus... ils  
glissent...  
striant les parois de marbre...  
teignant le bois du bûcher...  
avant d'être absorbés par la  
terre avide, desséchée...  
Elle enveloppe respectueuse et  
tendre...  
la petite *victime*...  
qui dort souriante...  
dans la *mort*...  
Le pasteur a brisé  
les liens...  
la bergère a retiré l'épais bandeau...  
Les yeux sont ouverts...mais sans regard...





Alors l'éclat qui les lustre... ?  
C'est le reflet de la vision interférente du...  
dernier moment...  
Les lèvres ne sont pas fermées...  
Mais les mots qui les descendent... ?  
Ce sont les cris d'amour de l'adieu...  
le fiat final...  
l'amen suprême...  
Les fauves de la forêt rugissent...  
le vent du large gémit...  
l'océan chante une canilène tendre...  
la terre lointaine soupire,... appelle...  
Blanche... froide... insensible,...  
dépossédée d'elle-même...  
Elle ne voit plus rien de ce qui charme...  
ou apeure les humains...  
elle n'entend plus les chants qui font rêver...  
les bruits qui terrifient...  
les promesses qui trompent...  
Elle ne connaît plus.. la chère *immolée*...  
que le verbe sans paroles...  
de l'éternel silence...

## CHAPITRE XI

### L'ABANDON DE MARGUERITE BOURGEOYS A LA VOLONTÉ DE DIEU

Le Seigneur vient de retirer, tout empourpré d'un sang généreux, son glaive de sacrificateur. La victime a rendu le dernier soupir, Marguerite est bien morte au monde et à elle-même.

Elle reste là sur le bûcher, à la merci de son Dieu : « Je n'ai plus rien à faire désormais, dit-elle, que de m'étudier à accomplir la volonté de Dieu à laquelle je me suis vouée de tout temps ».

Et elle dit vrai, cette divine volonté a été depuis sa tendre jeunesse son unique guide comme son but suprême. Jamais elle n'a entendu ses appels sans accourir

obéissante et soumise. S'agit-il « d'abandonner son pays, d'oublier son père et la maison de son père »... s'agit-il d'affronter l'inconnu avec ses mystères, la mer avec ses périls et ses dangers, de s'exiler dans une contrée sauvage, d'y vivre de privations, de labeurs et de souffrances, sous la hache toujours menaçante de l'Iroquois? Marguerite n'a qu'un geste : un élan en avant, elle n'a qu'un mot : un souriant « Amen », un généreux « Fiat ».

Faut-il jeter les bases d'une œuvre, l'élever à la sueur de son front, lutter pour la maintenir? l'humble femme est prête, elle se laisse aux mains de Dieu comme un outil docile. Faut-il ensuite assister à la destruction de cette même œuvre? la voir s'effondrer dans les flammes? puis la faire surgir de nouveau d'un monceau de cendres, cela sans argent, sans crédit, sans ressources? Toujours douce, patiente, heureuse, elle acquiesce à un signe d'en haut, elle ne sait pas reculer.

Un jour le Seigneur fait mine de l'enlever elle-même à cette œuvre si chère : elle est en mer, l'ennemi va fondre sur le navire, l'amener prisonnière avec les autres sans doute. Marguerite ne se trouble pas, elle n'interrompt pas sa prière, pas un effroi ne ride la paix de son âme. Si Dieu le veut, pourquoi ne serait-ce pas bien ainsi? Son œuvre? Ses filles? Lui-même en prendra soin, il est le père des orphelins et des pauvres.

C'est ainsi que Marguerite a courbé sa volonté. Courageuse, enthousiaste, énergique, avide de conquêtes, ferme jusqu'à la ténacité même, elle est devenue, sous les feux de la grâce, plus simple qu'une enfant, plus souple que la cire molle.

De vouloirs propres, à cette heure, elle n'en a plus. Dieu peut à sa guise disposer de ses forces et de sa



vie ; elle est désormais entre ses mains adorables comme le cadavre sourd, aveugle et muet de la victime qu'on vient d'égorger.

Elle est établie dans la paix, elle repose déjà dans la lumière du Très-Haut, elle reste seulement là, belle et rayonnante, exposée comme un exemplaire précieux à la vénération et à l'imitation de ses filles. Son âme n'habite pas les froides régions de la terre. Elle n'est plus attentive qu'à la voix du Bien-Aimé dont elle perçoit les divines intonations, les ordres bénis, dans tous les événements extérieurs, dans toutes les décisions de l'autorité.

Des règles moins austères ont été rédigées pour son Institut par Monseigneur de Québec. Marguerite est la première à se soumettre. Elle est rentrée dans le rang, s'y perd, se fonde dans l'apparente banalité de la vie commune. Elle exécute simplement ce que son confesseur et ses filles, devenues ses supérieures, lui enjoignent de faire... C'est Dieu qui parle, Dieu à qui elle s'est abandonnée sans retour.

Mais ces règles adoucies, qu'elle observe comme tout le monde, elle a le secret de les rendre admirables par la perfection intérieure avec laquelle elle les accomplit. Elle voudrait communiquer ce secret à ses sœurs. Écoutons-la :

« On se lève, par exemple, au premier son de la cloche : mais l'esprit doit être encore plus prompt à s'élever à Dieu, à l'adorer et à penser à ce qu'il demande de nous. On s'habille promptement et modestement, c'est la règle extérieure qui le veut ainsi, mais l'intérieure exige qu'on se souvienne qu'il faut renoncer aux vanités du monde qui se glissent partout ».

A quoi bon l'habit religieux, sans le sens religieux ; à quoi bon les livrées de la pénitence, sans l'esprit de pénitence ; à quoi bon l'austérité du vêtement, sans l'austérité de vie ? Marguerite a peur de la vertu de façade, de la mondanité déguisée sous la guimpe et la bure, elle a horreur du pharisaïsme raffiné, qu'on ne peut prendre en défaut, quant à la lettre, mais dont l'esprit est passé à l'ennemi.

Elle continue : « On obéit au premier coup de la cloche pour se rendre à la prière et la voix de Dieu nous dit qu'il faut être attentif à ce que l'on demande, à ce que l'on promet et à ce que l'on doit faire pour Dieu..., qu'après l'oraison il faut rester uni à Dieu et ne parler que par nécessité ou pour l'édification du prochain. »

Marguerite Bourgeoys n'admet pas une piété imagée, scapularisée, médaillée au parfait, une piété avide de pratiques multiples, de confréries nouvelles, de dévotions originales, une piété « moulin-à-prières », mais qui ne comprend à peu près pas le premier commandement et très mal le second, qui lui est semblable ? « C'est la prudence humaine, explique-t-elle, qui se met ainsi volontiers de toutes les dévotions extérieures pour contenter l'amour-propre. On veut avoir toutes sortes de livres ; mais c'est plutôt par curiosité, on les lit sans réflexion, sans en retirer aucun fruit. On est curieux de chapelets et de croix et d'autres marques extérieures de piété : cela ne coûte rien ; mais c'est plus par orgueil ou par hypocrisie que par religion. On veut bien aimer le bon Dieu ; mais on ne veut pas être contrarié, ni critiqué. On dit qu'on aime son prochain et qu'on ne veut pas lui nuire ; mais l'on ne veut se gêner en rien pour lui rendre service. »



Que dirait-elle de cette autre piété, à la mode du jour, c'est-à-dire, fiévreuse, pressée, j'allais dire alignée et pesée, ne respirant à l'aise que lorsqu'elle peut dire : « Tous mes exercices pieux sont finis. »

Il est clair qu'elle ne pourrait s'empêcher d'expliquer à certaines personnes que la piété étant utile à tout, peut se mêler à tout, que les temps sont venus où l'on doit prier Dieu non plus sur tel mont, dans tel temple, avec telles formules, à certains jours, à certaines heures, mais en *esprit* et en *vérité*... et *sans cesse* : l'union à Dieu, c'est l'oraison qui ne doit pas finir au son de la cloche... c'est l'oraison perpétuelle.

« On sonne l'heure du travail, il faut être fidèle..., mais la règle intérieure dit qu'il est bon de commencer et de continuer son travail avec la très Sainte Vierge pour le faire avec exactitude, sans choix et sans murmure. »

Le travail, ce dérivatif que Dieu prête à nos misères pour tromper la longueur des chemins d'exil, si une fille de Marguerite Bourgeoys allait le laisser devenir une *occupation*, une *absorption*? Si elle le transformait en une espèce de maître tyrannique exigeant toutes les attentions, toutes les pensées, toutes les inquiétudes du jour et tous les rêves de la nuit? Si au lieu d'être l'accompagnement calme et rythmé de sa prière intérieure, le travail devenait le bruit tumultueux qui éteint le chant de la louange divine et en brise l'envol?

Hélas! comme elle aurait déformé ce rôle béni du travail dans la vie du chrétien, ce passe-temps du religieux, ouvrier d'éternité, comme elle décevrait par là l'attente de sa mère!

Marguerite poursuit toujours : « On se rend au son



de la cloche à l'examen particulier... » elle ne veut pas qu'on y manque, mais surtout elle exige la halte vraie, la rentrée au logis, la revue consciencieuse des heures écoulées depuis le matin. Après le compte fait des grâces reçues, des actes de vertu pratiqués, des résolutions stériles et des promesses mal tenues; après le balancement des victoires et des défaites sous l'œil de Dieu, elle demande la contrition sincère de l'amour humilié et la détermination arrêtée du courage qui recommence.

Elle craint la routine qui machinise et annule les plus bienfaisantes pratiques, les plus efficaces secours.

Puis viennent les repas : « On va prendre sa nourriture, mais la règle intérieure nous avertit qu'il faut manger avec sobriété et mortification, sans murmurer, même intérieurement, contre ce qui ne nous plairait pas... »

C'est là surtout qu'elle demande à ses filles de se souvenir qu'elles sont des pauvres à qui la religion fait l'aumône, de vraies pauvres, puisqu'elles ont fait vœu de ne rien posséder, qui doivent non seulement se contenter, mais encore se montrer reconnaissantes de ce qu'on leur donne.

Elle s'ingénie à leur remettre sous les yeux, à l'heure de la réfection commune, le Christ pauvre assis à l'humble table de Nazareth entre Marie et Joseph... ah! le frugal menu de ces repas d'ouvriers... Le Christ voyageur mangeant le pain de l'aumône, sur le bord des routes ou la margelle d'un puits, dont il boit l'eau dans une urne d'emprunt; le Christ compagnon de bateliers malchanceux faisant cuire lui-même sur les braises qu'il allume, quelques pauvres poissons..., le

Christ au désert jeûnant pendant quarante jours et quarante nuits.... le Christ mourant enfin torturé par la soif sur la croix. Après le Christ, sa Mère et ses saints, tous des pauvres volontaires, tous des mortifiés. La lecture de table, à laquelle la fondatrice veut que les sœurs s'appliquent, n'a que ce but, à part celui de nourrir les âmes de saintes pensées et de pieux désirs.

Viennent ensuite les récréations... « La règle extérieure, dit encore Marguerite, permet qu'on parle en récréation et la règle intérieure veut qu'on prenne garde à ne rien dire, ni rien faire qui puisse mal édifier le prochain; mais qu'on doit se récréer avec modestie et retenue, comme étant en la présence de Dieu. »

Ainsi que l'apôtre bien-aimé, cette disciple de Marie a pitié de la faible nature : du corps fatigué par le travail, de l'esprit trop longtemps tendu : elle accorde la détente salutaire, mais elle prévient la dissipation qui énerve et dérouté. Elle n'approuve pas, pour des épouses du Christ, les lectures, les promenades, les jeux profanes. Elle veut encore moins les voir dépenser de précieux moments en ces conversations odieuses; vils feux d'artifice, où fusent à travers les traits d'esprit et les malices piquantes, mille mondanités et nouvelles frivoles, mille propos vides et inutiles.

Avec quelle sagesse elle exige une nécessité pressante pour laisser circuler dans les rues, parmi la foule, ces vierges de Jésus-Christ qu'elle voudrait faire passer sous terre afin de les mieux soustraire aux regards de tous.

Il faut que ses religieuses portent partout leur cloître et qu'elles fassent de leur classe un temple.



L'emploi d'une religieuse enseignante est, aux yeux de Marguerite, « le plus sanctifiant, mais à condition qu'on s'en acquitte avec une grande pureté d'intention, sans acception de personnes, sans distinction de pauvres et de riches, de parents, d'amis et de personnes étrangères, des jolies ou des laides, des douces ou des grondeuses; les regardant toutes comme les *gouttes* du sang de *Notre-Seigneur*. »

Instruire, selon elle, n'est que bien secondaire. Il s'agit d'abord et par-dessus tout de façonner les âmes, de les gagner à Dieu, de préparer des générations de femmes fortes qui donneront des défenseurs à l'Église, des saints au ciel.

Le savoir n'est pas un charme, mais une arme pour la jeune fille. On ne doit lui en donner que pour mieux défendre sa foi, sa dignité et sa vertu. L'arracher à la futilité, à la bonne heure, la viriliser oui, pour l'empêcher de se garçonner; la tremper dans le sérieux pour lui faire aimer, comprendre et accepter son rôle d'abnégation et de dévouement : *Servir*. Servir *Dieu*, *l'Église* et la *patrie*. Oh! cela, Marguerite Bourgeoys le désire le veut de toute son intelligence, de tout son cœur. Empêcher une âme de déchoir équivaut, pour cette apôtre, au bonheur de sauver une goutte de sang divin, une parcelle de Dieu de la profanation. Quel autre emploi vaudrait donc celui-là?

Et cependant elle ne fait que commenter la règle ordinaire, elle en dévoile simplement l'âme très haute, puisqu'elle tend à Dieu même. Toutes les voix extérieures ne sont pour elle qu'un écho de la voix divine qu'elle adore, elle est sourde à tous les bruits humains, son oreille est prise par les seules harmonies éternelles.



« Tout ce qui n'est pas éternel n'est rien »... et elle ferme aussi ses yeux aux spectacles mortels. Elle s'abandonne, quant aux événements qui peuvent encore marquer sa vie et aux circonstances qui accompagneront son départ en ce monde.

N'est-ce pas d'elle-même qu'elle parle lorsqu'elle dessine ce trait de la physionomie d'une vraie religieuse : « Elle suit aveuglément l'avis de ceux qui la conduisent; elle est l'exemple d'un chacun et souffre sans se plaindre toutes les peines et les maux de cette vie, en attendant que Dieu ordonne de son sort, se tenant continuellement prête et soumise à la mort. »

Aveugle aux choses du temps Marguerite ne sonde pas non plus les secrets de l'éternité. Les craintes qui l'ont fait trembler de longues années sont évanouies. Aujourd'hui, dans la lumière de la paix retrouvée, elle voit s'ouvrir toutes grandes les portes du céleste chez nous. Elle n'a jamais cherché, voulu autre chose que la gloire de Dieu. Or elle sait que tous les vœux de Dieu assurent cette gloire, donc elle les trouve bons pour son âme. Doucement elle se laisse faire, trop heureuse que Dieu veuille, par les moyens de son choix, tirer encore de son être quelque chose pour son bon plaisir.

Elle n'aspire pas à un genre de sainteté plutôt qu'à un autre, elle ne demande rien au Seigneur sinon de « pouvoir continuer de le prier en paradis pour sa petite communauté, non pas pour qu'elle soit comblée de biens, d'honneurs ou de plaisirs mais pour que toujours, sa sainte volonté y soit faite. »

Ses vœux sont morts depuis longtemps, ses désirs se sont éteints, même les plus purs, ce n'est plus elle

qui vit. Une seule chose reste à faire, un seul rite à accomplir : la victime une fois immolée sur l'autel du sacrifice, le Prêtre divin la morcelle... Il met à la disposition des âmes pour le présent et pour l'avenir les trésors qu'il lui avait confiés dans l'intimité : les maximes, les pensées de la sainte mère vont devenir l'aliment, la sève précieuse qui fera grandir des phalanges de vierges dans la sainteté.

C'est un silence radieux et serein qui plane maintenant et forme atmosphère autour de Marguerite. L'avenir de sa Congrégation ne l'inquiète nullement. Cependant elle ne peut penser qu'un jour le grand précepte de la charité pourrait y être violé, elle consentirait plutôt à la voir se dissoudre.

Elle va répétant, par tout son être immobilisé dans l'abandon : « Sœurs, fions-nous à Dieu pour le temps et pour l'éternité. Qu'il extraie sa gloire de vous, de moi, de l'Institut. C'est son affaire à Lui de choisir les moyens pour arriver à ses divines fins. »

Marguerite a suivi à la lettre le conseil de saint Pierre : « Déchargez-vous sur Dieu de toutes vos sollicitudes, car Lui-même prend soin de vous » (v. 7).

Elle répète maintenant les mots du barde inspiré de l'Imitation et c'est le chant qui berce ses derniers jours :

« J'accepte de votre main, Seigneur  
avec le même esprit,  
le bien et le mal,  
la douceur et l'amertume,  
la joie et la tristesse,  
je vous rends grâce également de  
toutes les choses qui m'arrivent.  
« Ainsi soit-il. »



## L'HOLOCAUSTE

Le matin éclate...  
    radieux... étincelant...  
il descend sur le monde...  
    en cascades de beauté...  
essayant d'un rayon la rosée...  
au front des lis et des roses...  
Sablant d'or fin les sentiers...  
    sertissant de gemmes  
    rutilantes...  
    les prismes de cristal...  
les ailes de papillons...  
l'écume des vagues et  
des prés endormis...  
Il jette un linceul de  
brumeuse dentelle...  
Sur le frêle cadavre  
    blanc...  
    qui repose toujours...  
sur l'autel de l'immolation...  
Mais... voici le prêtre du  
    sacrifice...  
    Voici la bergère aimée...  
Une allégresse de triomphe sur leurs traits...  
    ils regardent encore une fois...  
    longuement...  
    avec amour...  
    leur douce victime...  
Ensuite... dans un geste qui bénit...  
    le pasteur allume...  
à une flamme qui sort de son cœur...  
    la mèche de l'holocauste...





Il l'approche du bûcher magnifique...  
 une fois... deux fois... trois fois...  
 Et la flamme jaillit...  
     elle monte... elle s'agite...  
 elle vole en étincelles... se déploie en étendard...  
     elle crépite... elle chante...  
 Puis soudain... elle se replie silencieuse...  
     elle s'abaisse...  
         s'intensifie...  
             se condense...  
 pour fondre avec une véhémence renouvelée...  
     sur sa proie gracieuse...  
 Elle la pénètre... la traverse... la darde...  
     avide... dévorante... insatiable...  
 Il n'y a plus rien sur la pierre rougie...  
     rien que du feu...  
     du feu pur...  
         des braises qui brillent comme...  
 de l'or embrasé... des miettes de soleil...  
     Et doucement...  
         petit à petit... tout s'éteint  
 Un peu de cendre...  
     plein un cœur...  
 poussière de perle... précieuse... merveilleuse...  
     reste sur l'autel drapé de noir...  
 Une mince fumée... diaphane et légère...  
     effilure de nuage...  
         emportée par la brise...  
 Monte... monte... droite... vive... rapide...  
     Comme la pensée d'un ange...  
         vers le trône de Dieu...  
             vers l'Amour.

## CHAPITRE XII

### CHARITÉ DE MARGUERITE BOURGEOYS

Le sacrifice est fini, la victime de Jésus morte à elle-même est maintenant livrée aux flammes dévorantes de l'holocauste. La charité achève en Marguerite Bourgeoys l'œuvre sainte que le divin Sacrificateur y poursuit depuis plus de soixante ans. Le feu d'amour divin qu'il a allumé dans cette âme angélique, dès qu'elle s'est éveillée à la raison, il va le purifier, l'intensifier, lui donner l'ardeur qui fusionne et consume.

Parler de la charité de notre Vénérable Mère c'est toucher à toutes les étapes de son sacrifice, c'est résumer sa vie.

On a vu la jeune vierge transfigurée par l'extase devant l'ostensoir qui rayonne dans l'église de sa ville natale; on l'a retrouvée prosternée au pied d'un pauvre autel en son pays d'adoption. Un amour séraphique embrasait son cœur, il la remplissait d'ineffables délices, la ravissait en des transports inénarrables quand elle s'approchait du banquet sacré. La charité du Christ la pressait si vivement qu'elle se voyait réduite à répéter ce cri des grands saints : « Assez, Seigneur, assez. »

Déjà, pour soulager ses brûlantes ardeurs, pour rendre au Bien-Aimé amour pour amour, elle ne savait qu'inventer. Elle étudiait ses désirs, ses vœux avec une sainte passion, cherchant à lui rendre, un peu du moins, ce qu'elle recevait de sa munificence divine.

Le prier, l'adorer, le bénir, se laisser pénétrer par la chaleur béatifiante qui venait de Lui, ce n'était pas assez. Alors elle se plaignait à Jésus de ce martyre où la réduisait son impuissance et, comme autrefois à sa fidèle amante, Catherine de Sienne, le doux Maître lui répondait : « Fais ce que tu voudras, tu seras toujours en retard sur moi, car moi je t'ai aimée avant qu'il te fût possible de m'aimer. Je t'ai aimée à *ton insu*, alors que tu n'existais que dans ma pensée divine ».

Et Marguerite fait siennes les paroles de la sainte dominicaine : « Mais, Seigneur, laisserez-vous durer ce martyre, votre toute-puissance ne peut-elle pas fournir à mon infirmité le secret d'apaiser ce tourment? »

Comment donc Jésus ne se serait-il pas penché, suave et très bon vers sa petite servante pour lui redire : « Ce que tu fais pour le plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que tu le fais. Ce que tu ne peux faire pour



moi directement tu peux le faire en prévenant tes frères, les membres de mon corps mystique ».

Marguerite avait compris, et, avec un zèle de feu, elle s'était mise à servir Jésus, à l'entourer de soins délicats, à prévenir ses moindres désirs, à lui faire de généreuses avances dans la personne du prochain. On l'a suivie dans ses courses incessantes : les pauvres sont assistés, secourus, surtout instruits et catéchisés ; elle leur cède tout ce qu'elle a, elle se dépouille du nécessaire, elle travaille le jour et encore la nuit pour leur venir en aide. Aucune forme de charité ne lui est inconnue, aucune tâche ne lui répugne : elle soigne leurs maux, apaise leur faim, elle ensevelit les morts, elle adopte tous leurs soucis et invente un remède pour chacune de leurs souffrances.

C'était la chaleur du foyer divin qui échauffait le cœur de Marguerite, c'était une flamme pétillante et joyeuse qui la soulevait, l'emportait, lui faisant douce, exquise même toute peine endurée pour le Bien-Aimé, parce que cette peine soulageait son besoin de donner en retour à Celui qui l'écrasait sous le poids de ses divines largesses.

Mais cet amour, devenu véhément, portait avec lui une joie inexprimable, trop sensible pour n'être pas regardée par l'humble vierge comme une scorie dont elle priait Jésus de la délivrer.

Et voilà que l'âme de Marguerite est plongée dans le creuset de la souffrance. La victime n'est plus en face d'un foyer lumineux dont les chaudes effluves l'inondent de célestes délices, non, elle est liée au fond d'un creuset étroit et sombre. De toutes parts elle est brûlée, mais sans consolation aucune. C'est une mu-

raille d'airain rougi qui l'enserre, la presse, l'écorche et la retient captive.

Nous avons tenté de pénétrer cette nuit consumante où se sanctifiait notre héroïne. Pendant plus d'un quart de siècle nous avons vu Marguerite Bourgeoys offrant à Dieu l'hommage de son cœur, saignant sous les morsures de la plus subtile des souffrances, de cette souffrance qui pénètre jusqu'aux moelles et, comme certains mystérieux poisons, s'attaque au corps lui-même, le ronge et le corrode lentement.

Il nous a été donné de mieux comprendre ce que c'est que d'aimer purement, d'aimer à ses dépens; d'admirer une charité qui gardait malgré tout sa première fraîcheur. En effet Dieu se dérobait, mais elle en avait faim, elle en avait soif à mourir. Comme l'épouse des cantiques elle allait le demandant le long de son chemin noir et douloureux sans qu'il daignât se rendre à ses appels et se laisser trouver.

Nullement déconcertée elle adorait sa volonté et consentait à être privée de Lui. Ce qu'elle n'admettait pas, c'est que Lui, l'époux divin, l'amant passionné des âmes, que Lui se vit forcé de dire : « J'ai eu soif et tu ne m'as pas donné à boire, j'ai eu faim et tu ne m'as pas donné à manger..., je t'ai cherchée et tu fuyais, j'ai voulu m'arrêter chez toi et tu n'as pas permis que je m'y repose ».

Que Jésus se refuse à elle... soit; mais elle, se refuser à Jésus?... jamais. Et elle se trainait jusqu'au pied de l'autel, elle répandait devant le tabernacle silencieux la louange de son âme désolée; elle mêlait ses larmes aux prières que murmuraient ses lèvres desséchées par l'angoisse; elle levait vers lui ses mains jointes qui



tremblaient, dans un geste de filiale soumission, elle ployait ses genoux meurtris dans l'adoration et courbait dans la poussière son front qu'elle croyait marqué du stigmaté de l'éternelle réprobation.

Elle allait encore le trouver dans ses membres souffrants et se dévouait avec une énergie d'autant plus grande qu'elle s'imaginait être plus tôt plongée dans l'abîme de feu où « on ne peut plus aimer Dieu ni le servir ». Un zèle immense la dévorait, elle multipliait les œuvres, voulant atteindre son Jésus dans chacun de ses membres et ne laisser aucun de ses besoins sans secours, aucun de ses désirs sans réponse.

Toujours repoussée, toujours refoulée dans son martyrisant creuset, elle n'en bénissait pas moins Celui à qui elle s'était livrée jadis corps et âme, elle croyait, elle espérait, « même si j'avais déjà un pied dans l'enfer », disait-elle... et cela parce qu'elle aimait. Que dis-je ? n'irait-elle pas en enfer sans se plaindre, si dans cette prison de tortures on pouvait encore aimer Dieu ?

En attendant, nous l'avons vue adorant ce maître divin dans l'âme de ses religieuses, s'effaçant devant elles avec une humilité profonde tout en cherchant à leur faire atteindre le degré de sainteté qu'elle avait rêvé pour elle-même.

Elle si petite, si rabaissée à ses propres yeux, elle trouvait des accents de feu pour leur parler de la Charité du Christ. Elle qui avait foulé les cimes, descendait dans la plaine cependant à d'autres heures, pour se mettre à la portée de toutes et empruntait alors des images et des comparaisons gracieuses.

« La charité de la Sainte Vierge, disait-elle, est comme une eau cristalline qui prend sa source dans les fon-



taines éternelles, qui désaltère tout le monde, qui ne tarit jamais et qui par un reflux perpétuel, retourne continuellement à sa source. C'est donc par Marie que nous devons aller à Dieu, comme c'est par elle que le Père Éternel nous a donné son propre Fils.

« Or, nous allons à Marie en observant, autant que notre faiblesse peut le permettre, le grand précepte de la charité, comme elle l'a observé elle-même. Conçue sans péché et dans la justice primitive du premier homme, mais plus fidèle que lui, elle a commencé à aimer Dieu dès le commencement de son être, et elle s'est portée vers lui par un acte du plus parfait amour en esprit et en vérité. Elle a reconnu sa grandeur, elle l'a remercié de ses grâces et reconnaissant en même temps sa propre faiblesse comme tirée du néant, elle s'est profondément anéantie en la présence de son Dieu, qui de son côté, parce qu'il aime les humbles, a jeté un regard favorable sur l'humilité de sa servante et l'a choisie pour être la mère de Celui qui, brûlant d'amour pour les hommes, devait être le Rédempteur de tous.

« Il faut donc que, pour imiter la Sainte Vierge, nous accomplissions avant toute chose, autant qu'il est en nous, ce double commandement de la charité de Dieu et du prochain. Il faut qu'il occupe la première place; qu'il soit le commencement, le progrès et la fin de toutes nos actions. Il faut que nous l'observions en tout, fidèlement et avec joie, nous appliquant à le faire bien comprendre et observer dans la Communauté et dans les classes. Il faut enfin que, semblables aux Juifs de l'Ancien Testament, mais dans un sens bien plus spirituel qu'eux, nous le portions écrit sur notre front, dans nos

maisons, sur nos habits, et qu'on le lise jusque sur le seuil de nos portes, étant bien convaincues que, si la fidélité à cette loi conduit à la vie, son inobservance conduit essentiellement à la perdition. »

Marguerite Bourgeoys y mettait toute sa force persuasive et, à mesure qu'elle devenait plus pénétrée elle-même de la divine charité, ses exhortations se faisaient plus pressantes encore. On y retrouve les accents du doux saint Jean. « Ah ! mes chères filles, faisons renaître, au moins parmi nous, le vrai esprit de cordialité et d'amour qui faisait la gloire et le bonheur du premier christianisme. Nous lisons que les premiers chrétiens n'étaient tous en Dieu qu'un cœur et qu'une âme. C'était la Sainte Vierge qui leur enseignait cette divine leçon. Mais il faut que cette union soit principalement des esprits et des cœurs, puisque c'est un même esprit de grâce qui nous a rassemblés et qui doit nous animer, mais esprit de charité, de simplicité, de petitesse, de pauvreté, de dégagement de toutes choses et d'abandon à Dieu, n'ayant toutes en tout qu'un même but et une même fin ».

Elle ne croit jamais se répéter en redisant toujours : « La charité, la charité ainsi comprise c'est ce que la Sainte Vierge exige de nous et quiconque, appuie-t-elle avec énergie, quiconque s'éloigne de ces sentiments doit être rejetée du nombre de ses filles comme un membre *corrompu* et *déplacé qui ferait souffrir tout le corps* ».

Marguerite Bourgeoys ne faisait qu'ajouter la parole à l'exemple, car c'est en toute justice qu'elle pouvait dire un peu avant sa mort : « Il est vrai que tout ce que j'ai toujours le plus désiré et que je souhaite encore le



plus ardemment, c'est que le grand précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme soi-même soit gravé dans tous les cœurs. Ah ! si je pouvais le graver spécialement dans le mien et dans celui de mes sœurs, je serais au comble de mes désirs ! »

Elle aurait voulu emprunter toutes les voix pour parler de ce sujet unique. Pourtant nous n'avons pas oublié que pendant ce temps son âme était dans l'aridité, tout son être ployait dans les affres de la plus terrible des agonies.

Ce Dieu qu'elle aimait, qu'elle voulait faire aimer, il continuait de se cacher, elle se croyait bannie pour toujours de sa présence, condamnée à ne jamais contempler sa Face adorable.

Souvenons-nous aussi qu'elle n'était pas encore rendue à prononcer le « Consummatum est » de son sacrifice. La Vérité même a dit : « Celui qui m'aimera sera une même chose avec lui ».

Le foyer des consolations divines avait réchauffé le cœur de l'humble victime, le creuset de la souffrance avait brûlé tout ce qu'il y avait d'humain en elle, mais, pour s'unir au feu il faut se jeter dans le feu, il faut se perdre dans la fournaise même de l'amour, se laisser absorber par Dieu jusqu'à ce que lui seul soit capable de discerner cette étincelle qui est nous, dans cette immensité d'amour qui est Lui.

C'est alors seulement que la sainte charité achève son travail. L'âme n'a plus d'autre tourment que son désir de voir le Bien-Aimé, de le posséder, de vivre dans ce lieu de béatitude où Il n'est plus offensé. L'Amour : Dieu lui-même, qui enfin occupe toute la place en elle et qui se dilate à l'infini ; l'Amour ne rencontrant plus



d'obstacles, libre de s'élaner vers son centre, devient un supplice d'une véhémence et d'une suavité si grandes que jamais parole humaine ne saurait en parler dignement. La victime soupire après l'heure où toute consumée, toute fondue en Lui, elle disparaîtra comme la fumée qui monte de l'autel après l'holocauste.

L'amour en elle a des gémissements inénarrables. Marguerite regarde avec un œil d'envie les tombes qui se préparent pour les choisies de la mort. Soumise au vouloir divin, ne voulant pas faire dévier d'une seconde l'aiguille qui marque le nombre de ses heures, elle a tout de même une hâte brûlante que l'appel du Bien-Aimé retentisse enfin à son oreille.

Un jour, on lui apprend que l'Époux frappe à la cellule d'une de ses filles : cette fois elle ne peut réprimer une plainte amoureuse : « Ah ! que ne me prenez-vous... plutôt qu'elle ! »

Alors Celui qui a dit : « La plus grande preuve d'amour c'est de donner sa vie »... fait un pas vers sa fidèle épouse, il lui tend les bras, il murmure le « veni » si longtemps attendu...

Quelques heures plus tard, la chère victime est prise d'une fièvre intense, symbole du feu divin qui achève de fusionner son âme aimante avec l'Amour infini. Douze jours encore elle reste sur l'autel. Elle est vraiment dans la fournaise et les morsures du feu extérieur ne sont que douceurs à côté de l'intime torture qui consume les dernières fibres de l'âme captive.

A chaque sursaut de douleur, à chaque gémissement, c'est un parfum céleste qui s'échappe de cette hostie pure ; c'est une louange qui fleurit sur les lèvres de Marguerite et comme si elle ne suffisait plus seule à

chanter son amour, elle réunit les sœurs et les prie de mêler leurs cantiques aux siens.

Auprès de cette couche de douleur, de cet autel où fument, comme un encens précieux, les restes de la sainte victime de Jésus, quel spectacle à ravir les anges que cette couronne de vierges retenant leurs sanglots pour faire monter vers Dieu des hymnes d'adoration, des soupirs embrasés, des désirs angéliques.

Enfin, touché par tant de suaves supplications, l'Époux divin fait disparaître dans la fournaise de l'Amour la dernière étincelle de vie. Marguerite, après trois heures d'une paisible agonie, expire doucement.

On est au douzième jour de janvier en l'an de grâce 1700.

L'holocauste est consommé, la victime n'est plus. Le corps virginal de l'apôtre de Ville-Marie : un peu de cendres, reste seul maintenant sur l'autel, qu'il a sanctifié.

Ces cendres, des mains filiales les recueillent. Elles sont si précieuses qu'on se les dispute un moment. Enfin, c'est à l'ombre du sanctuaire de Marie, à Notre-Dame qu'on dépose ce trésor vénéré. Le cœur cependant, le brasier même où s'était allumée l'ardente charité de Marguerite Bourgeoys, est enfermé dans le mur de la chapelle des sœurs.

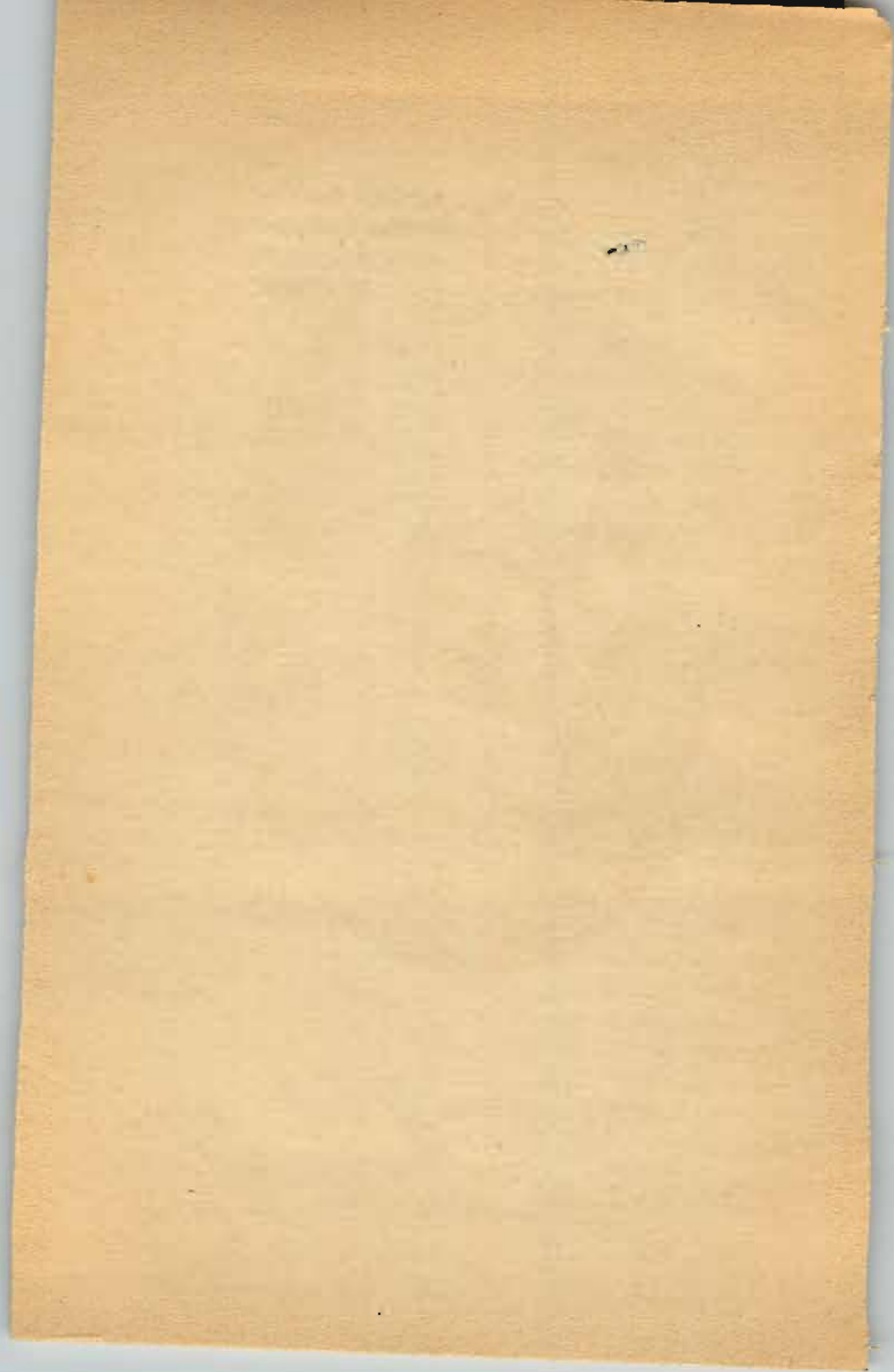
Il y reste jusqu'en 1768 alors qu'un incendie détruit le modeste temple sans respecter la relique bénie.

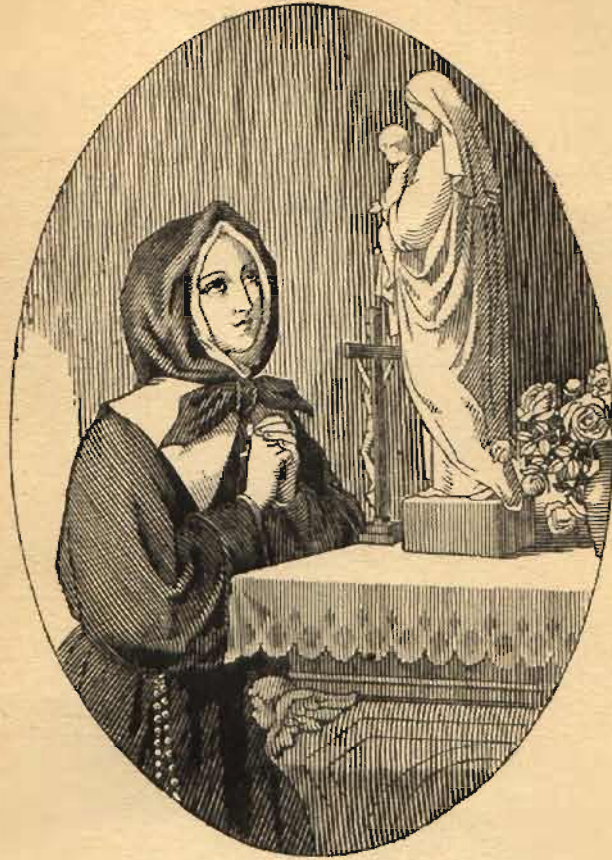
On le retrouve dans le creux d'une pierre, brûlant encore et teignant les parois calcinées d'un sang miraculeux.

Aujourd'hui les ossements vénérés de Marguerite Bourgeoys ont été rendus à sa famille qui veille avec un soin jaloux sur ce trésor. Les cendres du cœur

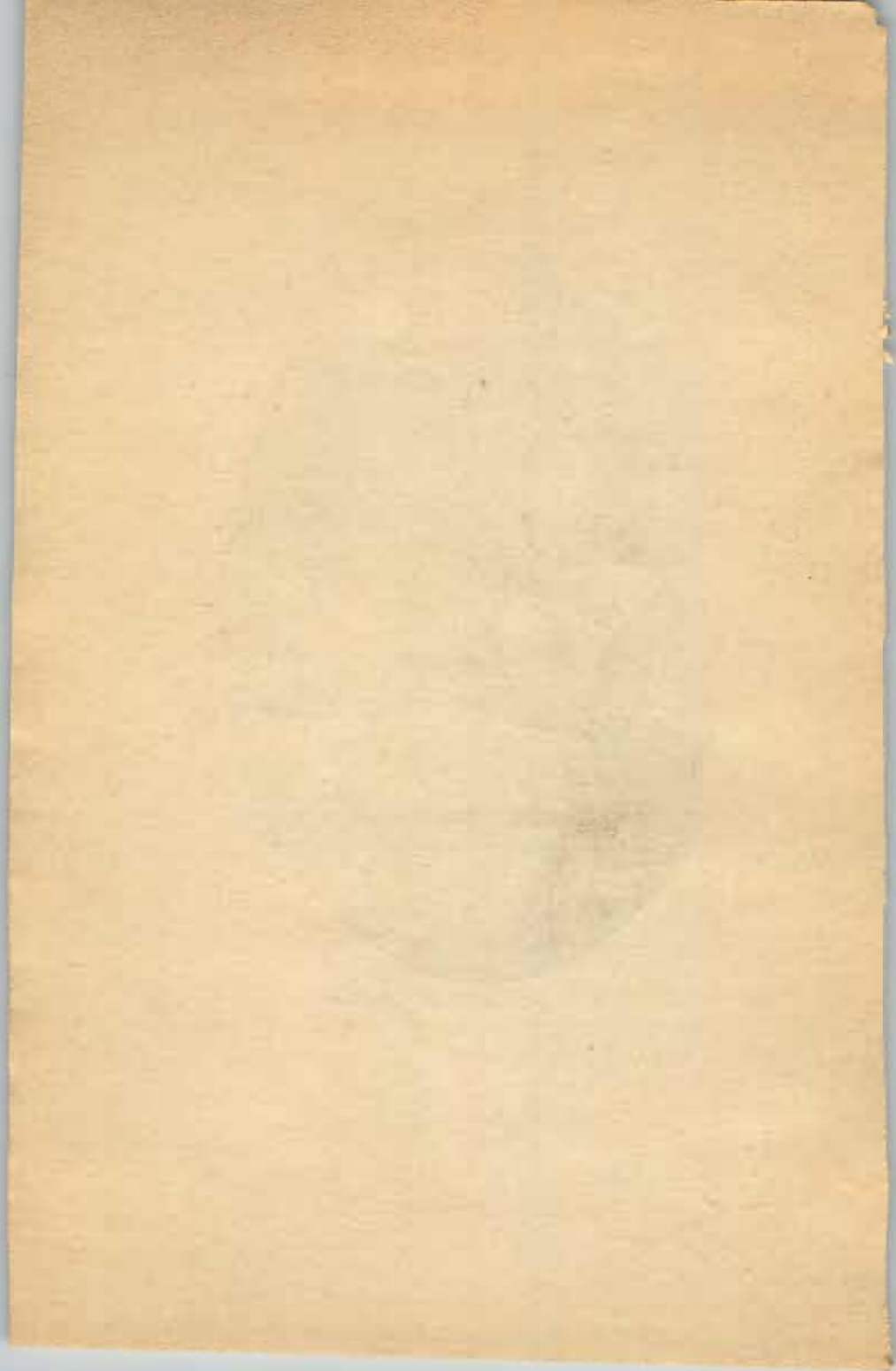
teintes de sang sont précieusement conservées dans un reliquaire d'argent. Et c'est là le talisman béni qui assure aux réunions de la Communauté les sourires et les grâces de Marie, chère Mère, institutrice, première et perpétuelle supérieure de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal.







LA VÉNÉRABLE MARGUERITE BOURGEOYS.





## PRIÈRE

O DIEU, notre Créateur, notre père,  
Toi la Majesté et la puissance,

O CHRIST, notre Sauveur, notre frère,  
Toi la Douceur et la Bonté,

O ESPRIT, notre Sanctificateur, époux des âmes,  
Toi la Sagesse et l'Amour,

O SAINTE TRINITÉ, o DIEU unique,  
Toi la voie, la vérité, la vie,  
Nous t'adorons — nous te louons —  
nous te glorifions.

BÉNI SOIS-TU — d'avoir choisi MARGUERITE notre mère  
pour en faire la victime de ton Cœur !

BÉNI SOIS-TU — de l'avoir *séparée* de la foule  
« la conduisant dans la solitude  
pour lui parler au cœur ! »

BÉNI SOIS-TU — de n'avoir pas rejeté  
l'offrande de ses mains généreuses !

BÉNI SOIS-TU — de l'avoir *purifiée, fortifiée*  
et *sanctifiée* dans le bain sacré  
de ton Sang Précieux!

BÉNI SOIS-TU — d'avoir fait fleurir en son âme  
une **CONFIANCE** illimitée,  
aimante, inébranlable en ton Amour!

BÉNI SOIS-TU — de l'avoir DÉPOUILLÉE de tout le  
créé pour la revêtir de Toi-même!

BÉNI SOIS-TU — d'avoir soutenu son **COURAGE** et guidé  
sa marche dans les ténèbres de l'épreuve!

BÉNI SOIS-TU — de l'avoir réduite à l'impuissance  
pour faire d'elle un prodige d'**HUMILITÉ**!

BÉNI SOIS-TU — de lui avoir accordé l'honneur de  
souffrir, d'endurer les agonies d'un  
long **MARTYRE**!

BÉNI SOIS-TU — de nous l'avoir donnée comme un  
modèle d'**ABANDON** parfait  
à ta divine volonté!

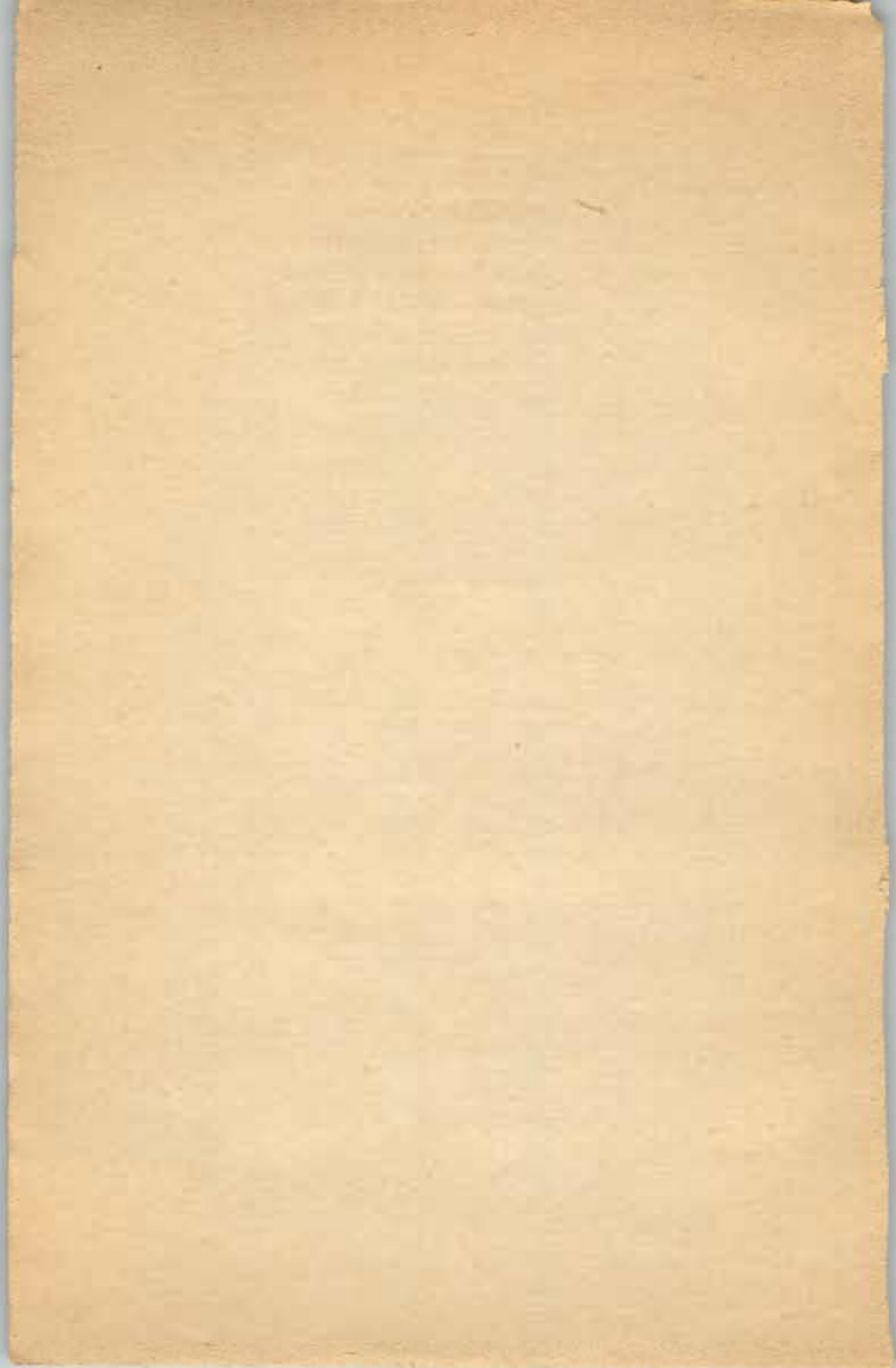
BÉNI SOIS-TU — enfin de l'avoir embrasée d'une **CHARITÉ**  
si *ardente* — *consumante* — si *unifiante*  
qu'elle a pu dire « Ce n'est plus moi qui  
vis... c'est Jésus qui vit en moi! »

BÉNI SOIS-TU — d'avoir multiplié les *merveilles*  
et fait grandir la **FOI**  
près de son *tombeau*!

et BÉNI SOIS-TU à jamais de laisser à nos cœurs  
la douce ESPÉRANCE que  
bientôt nous verrons sur les autels  
CELLE qui a voulu être non seulement  
L'APÔTRE et la MÈRE — mais encore  
la VICTIME réparatrice  
de notre PATRIE !  
Ainsi soit-il.

---





## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE.....	1
CHAPITRE I. — Le choix d'une victime (allégorie).....	1
Vocation de Marguerite Bourgeoys.....	3
CHAPITRE II. — La séparation (allégorie).....	17
Son renoncement au monde.....	19
CHAPITRE III. — L'offrande (allégorie).....	29
Don d'elle-même au Seigneur.....	31
CHAPITRE IV. — Préparation (allégorie).....	41
Préparation à sa mission.....	43
CHAPITRE V. — Attente (allégorie).....	57
Sa confiance en Dieu.....	59
CHAPITRE VI. — Vers le mont du sacrifice (allégorie)....	71
Son détachement des choses de la terre..	73
CHAPITRE VII. — Dépouillement (allégorie).....	85
Sa mortification héroïque.....	87
CHAPITRE VIII. — Le bandeau (allégorie).....	99
Sa Foi.....	101
CHAPITRE IX. — Les liens (allégorie).....	113
Son Humilité.....	115
CHAPITRE X. — L'immolation (allégorie).....	131
Son Martyre.....	133
CHAPITRE XI. — La mort (allégorie).....	143
Son Abandon.....	145
CHAPITRE XII. — L'holocauste (allégorie).....	155
Sa Charité.....	157
PRIÈRE.....	171

-----  
TIPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>. — MESSIL (EURE). — 1927.  
-----